Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Guerre A La Mafia

PAR DON PENDLETON

PLON

PROLOGUE

Les cinq cadavres étaient éparpillés dans un rayon de vingt mètres autour de la porte du building de la *Triangle Industrial Finance*.

Fébrilement, les policiers de trois voitures de patrouilles arrivées quelques minutes après le massacre essayaient de repousser les badauds. Au coin de la rue, un vieux marchand de journaux encore sous le coup de l'émotion racontait ce qu'il avait vu à un détective du commissariat central de Pittsfield :

« Ces cinq types sont sortis de leur bureau. C'est à peu près l'heure de la fermeture. Y'en a deux qui ont l'air de se disputer. Y'en a un qui tient une mallette. Ils sont à côté d'une bagnole, garée devant le bureau. L'un d'eux fait le tour, dans la rue. Puis tout à coup, il s'arrête net et se retourne brusquement de mon côté. Je vois ses yeux, il est très près, ils sont écarquillés et surpris. Je vois du sang jaillir de son cou. Je vois tout ça avant même d'entendre le premier coup de feu. C'est venu d'en haut, d'un immeuble en face. Ça fait boum et y'a une espèce d'écho qui continue comme si c'était un gros calibre pour les éléphants ou quelque chose d'énorme. J'sais pas d'où ça venait, pas vraiment, dans la rue, quoi. Ça se passe tellement vite. Ces mecs sont encore sur le trottoir, figés, époustouflés, pendant que le type s'écroule dans la rue. Puis un autre, ses mains se lèvent juste au moment où sa tête explose. Putain, ça a commencé à partir dans tous les sens, je vois encore les morceaux. Maintenant les autres, y commencent à bouger. Un plonge vers la bagnole. Les deux autres essayent de rentrer dans l'immeuble. Et ces coups de feu qui continuent comme des pétards, bing, bing, comme ça. Seulement y'a cinq bing. J'y ai pensé très sérieusement, je sais qu'il y a eu cinq coups, rythmés; boum, boum, boum, boum, boum, comme ça. Et y'a cinq bonhommes étendus, vachement morts. Et ils ont tous morflé quelque part au-dessus des épaules. »

Dix minutes plus tard le même détective confiait à un journaliste : « C'est un règlement de compte entre gangs. Nous savions depuis longtemps que cette boîte, la *Triangle Industrial Finance* avait des

liens avec la Mafia. Mais nous n'avons jamais eu assez de preuves pour agir. Tant que ça reste entre eux, je veux dire que tant qu'il n'y a aucune victime innocente, ils peuvent s'entretuer jusqu'au dernier, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Ouais, il s'agit d'une purge. Ça sent la guerre de gangs. »

Ce policier se trompait du tout au tout. C'était bien le début d'une guerre : celle d'un homme seul contre l'organisation criminelle la mieux organisée du monde.

Un homme qui s'appelait Mack Bolan. Qui avait de très bonnes raisons de haïr la Mafia. Et les moyens d'assouvir sa haine.

Le sergent-chef Mack Bolan, n'était pourtant pas, quoi qu'en pensent secrètement certains de ses supérieurs et camarades, un assassin-né.

Pas une mécanique mortelle comme l'affirmaient ses partenaires de l'équipe de tireurs d'élite. Même pas un exterminateur de sang-froid, comme l'avait décrit un journaliste de gauche. Mack était simplement un homme qui savait se contrôler. Une espèce de personnification des qualités décrites par les psychiatres qui jugeaient des candidats tireurs d'élite : « Un bon tireur d'élite doit pouvoir tuer sans émotion, méthodiquement et personnellement. Personnellement parce qu'il est très difficile de voir la couleur des yeux de sa victime à travers la lunette, lorsque la peur et l'horreur se dessinent sur ses traits. Tout bon soldat peut accomplir ce genre de mission une fois - c'est à la seconde ou troisième fois, quand ses souvenirs commencent à le hanter, qu'on sépare le bon soldat du tireur d'élite. »

Le sergent Mack Bolan appartenait de toute évidence à la seconde catégorie. Armurier accompli, il se servait avec une extrême efficacité de toute arme mise à sa disposition. Un rapport officiel avait son score au Viêt-Nam : 32 officiers supérieurs de l'armée du Viêt-Nam du Nord, y compris le général Ngo-An; 46 leaders Viêt-Cong et 17 chefs de village sympathisants.

Mack Bolan était un soldat de métier. A l'âge de trente ans, il avait déjà douze années de carrière et terminait sa seconde campagne au Viêt-Nam. Il n'était pas marié. Sa mère, Elsa, une Américaine d'origine polonaise de quarante-sept ans, lui écrivait fidèlement le mardi et vendredi de chaque semaine et deux fois par

mois, lui expédiait des colis emplis de saucisses polonaises, de petits gâteaux et de pâtisseries. Ses lettres étaient gaies et optimistes, et elle les complétait souvent de photographies de Cindy, dix-sept ans, la ravissante sœur de Mack, et Johnny, le petit frère qui venait d'avoir quatorze ans. Sam Bolan, le père, était ouvrier dans une aciérie depuis l'âge de seize ans.

Mack pensait que son père était sûr et solide comme cet acier qu'il avait fabriqué toute sa vie.

Vers la fin du printemps qui précédait sa libération de quelques mois Mrs Bolan écrivit à son fils : « A présent que la crise est passée, je dois te dire que ton père a eu des malaises. En janvier il a subi une légère crise cardiaque et le docteur lui avait interdit le travail. Nous avons fait attention et nous nous sommes débrouillés avec les assurances-maladies. Maintenant il va mieux et a pu se remettre au travail. Bien entendu nous avons quelques dettes mais sommes optimistes. Cindy avait déjà décidé de travailler une année avant de commencer ses études à l'université - chose qui a inquiété ton père. Il s'est toujours reproché de n'avoir pu t'offrir l'université. Enfin… à présent tout va mieux, donc tu n'as pas à t'inquiéter. Et surtout n'envoie pas d'argent, ton père en serait mortifié. »

Le 12 août suivant, le sergent Mack Bolan fut convoqué chez le pasteur de sa base. On lui apprit la mort de son père, de sa mère, et de sa sœur. Le seul survivant était le jeune Johnny, dans un état grave, bien que ses jours ne soient plus en danger.

Le vieux Sam Bolan était devenu « fou furieux » et, sans aucune raison, apparente, avait assassiné sa femme et sa fille, gravement blessé son fils, avant de se tirer une balle dans la tête.

Rapatrié d'urgence en permission libérale, Mack Bolan se rua à l'hôpital où son jeune frère luttait contre la mort. Mais il dut attendre quarante-huit heures que son frère soit définitivement hors de danger pour comprendre les causes réelles de la tragédie.

A mots hachés, Johnny lui expliqua tout :

— Papa était malade et n'avait pas pu travailler depuis un certain temps. Il avait des dettes et se préoccupait beaucoup d'un emprunt contracté à peu près un an plus tôt. Puis il a retrouvé du boulot; pas celui qu'il faisait avant, son état ne le lui permettait plus. Le nouveau travail était moins intéressant. Ça l'inquiétait, à cause de ses dettes,

et puis y'a des types qui sont venus l'embêter à son lieu de travail. Des types à qui il devait du fric. Je l'ai entendu dire une fois à maman qu'ils étaient des vampires et qu'ils ne lui laissaient plus de quoi faire vivre sa famille. Il disait que ces types pouvaient aller se faire foutre. Puis un soir il est rentré avec le bras démis. Ce sont ces salauds qui avaient fait le coup. Maman se faisait un drôle de mouron, elle avait peur qu'il fasse une syncope. Elle voulait appeler la police mais papa n'y tenait pas. Il disait que ça finirait par retomber sur les gosses. J'ai surpris une conversation entré Cindy et maman qui lui racontait. Puis, y'a quelques semaines les choses se sont calmées. Papa a dit à maman que les types le laissaient tranquille à présent et qu'il n'avait aucune intention d'aller leur demander pourquoi. Moi je savais pourquoi : Cindy était allée voir les types à qui papa devait de l'argent. Pour leur demander de le laisser tranquille.

« Ils avaient accepté. A certaines conditions. Au début elle ne faisait que leur donner sa paye chaque semaine : 35 dollars. Puis j'ai découvert ce qu'elle avait commencé à faire pour eux. Mack, elle travaillait pour eux. Elle…, elle faisait le tapin. C'est vrai… Je l'ai suivie un soir pour savoir. Je savais que quelque chose la tracassait. Je ne voulais pas l'espionner mais je voulais savoir ce qui n'allait pas. Eh ben, j'ai vu. Je l'ai suivie jusqu'à un motel et j'ai traîné dehors. J'ai vu un type y entrer. Quand il est ressorti, j'ai forcé la porte. C'était même pas fermé à clé. Cindy était sur le lit, à poil, en train de pleurer. Elle a failli en crever lorsqu'elle m'a reconnu. Elle m'a expliqué qu'il fallait qu'elle rembourse rapidement le fric ou les mecs tabasseraient papa de nouveau. Elle m'a dit qu'ils lui avaient donné un mois pour trouver cinq cents dollars, et avaient indiqué comment elle pouvait les gagner. Ils avaient tout arrangé et ont envoyé un type qui s'appelait Léo pour qu'il lui parle. Léo s'occupait de lui trouver des clients. Il lui téléphonait en lui disant où et quand. Elle venait de se faire son troisième client quand j'suis entré. Alors, je lui ai dit qu'il fallait pas, que papa en serait malade. Elle m'a dit qu'il ne s'agissait pas de ce que papa en serait malade ou pas mais qu'elle avait son devoir à faire. J'arrivais pas à la raisonner. Alors j'ai fait une connerie. Je n'ai trouvé que la solution de le dire à papa. Je savais qu'il ferait quelque chose, enfin qu'il l'obligerait à arrêter. Oh

la vache ! Mack, j'te jure je ne savais pas qu'il deviendrait dingue. Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé. Fou à lier. Tout de suite il m'a pété la gueule. Je me suis retrouvé sur le dos. J'ai vu des étoiles. J'étais étalé et je le voyais qui hurlait en sautant partout comme un dingue. Tu sais ce que je pense ? Je crois qu'il s'était douté qu'il y avait quelque chose de curieux qui se passait, à cause de son regard lorsque je lui ai tout dit. Une espèce de lueur de compréhension. Mais je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Il s'est baissé pour m'attraper de nouveau, puis il m'a filé quelques belles tartes en hurlant : « Dis-moi que t'as menti ! Dis-moi que t'as menti ! »

« Alors Cindy s'est précipitée. Elle essayait de le faire arrêter, et ils gueulaient tous les deux. Enfin papa m'a lâché et je ne me souviens plus exactement ce qu'ils se disaient mais papa murmurait : « C'est un mensonge, c'est pas vrai… » et Cindy essayait d'expliquer que ce n'était pas grave, que ça n'avait pas d'importance. Ah oui, elle disait qu'elle vendrait son âme au diable s'il le fallait et que lui, papa, était plus important qu'une fausse moralité - je crois que c'est ça qui l'a rendu hystérique. Il est devenu tout silencieux et c'est à ce moment-là que maman est entrée.

« Alors Cindy a commencé à me soigner la bouche, à arrêter le sang. Papa était debout dans un coin, les bras croisés. Il nous observait. Je n'oublierai jamais son visage, Mack. Je me souviens qu'il a dit une chose stupide de cette voix calme et résignée qu'il avait de temps en temps. Tu te souviens ? Il a dit : « Cindy, je veux que tu aies une bonne éducation. » Je ne pense pas que Cindy l'ait entendu. Elle essayait de sortir un peu de glace du frigo pour ma lèvre. En tout cas, elle ne lui a rien répondu. Il est sorti de la pièce, il est allé dans sa chambre. Quand je l'ai revu, il était derrière la porte. Il avait ce vieux pistolet à la main, celui que l'oncle Billy lui avait donné. Le vieux Smith et Wesson. J'ai voulu gueuler mais je n'en ai pas eu le temps. Maman et Cindy étaient toutes les deux penchées par-dessus moi. C'est moi qu'il a visé le premier. je l'ai vu appuyer sur la détente, je voyais le doigt bouger. Et puis ça a été comme la fin du monde. Il continuait à appuyer sur cette détente. J'ai vu tomber maman et Cindy et il continuait à tirer quand même. Elles étaient couchées sur moi et l'un des bras de maman me recouvrait la

tête. J'essayais de le voir par-dessus le corps de maman. C'était comme s'il ignorait que maman et Cindy étaient là. Comme si nous étions seuls tous les deux. Il m'a fixé et il a dit : « J'suis désolé pour ta lèvre, Johnny ». Et il est retourné dans sa chambre. Quelques minutes plus tard il y a eu encore un coup de feu. Puis quelqu'un a frappé à la porte et je me suis évanoui. »

En sortant de l'hôpital, Mack Bolan alla à la police. Le détective qui avait mené l'enquête savait tout. Il avait identifié les prêteurs du vieux Sam Bolan : La *Triangle Industrial Finance*. Une affaire apparemment légale, mais en réalité dirigée par la Mafia. Le principe était simple : grâce à une astuce légale, les taux d'intérêts grimpaient au-delà de tout remboursement possible. Alors, les durs rendaient visite aux « mauvais » payeurs et leur extorquaient n'importe quoi. Seulement voilà : il n'y avait jamais de preuve. Personne n'osait porter plainte. Le détective était désolé. Et dégoûté. Lorsque Mack Bolan lui demanda de lui laisser jeter un coup d'œil sur son rapport, il accepta avec plaisir.

Tout était là : le nom du patron de la *Triangle* : un certain Laurenti. Son chauffeur garde du corps : Erwin. Un collecteur : Janus. Puis deux comptables : Brokaw et Pete Rodriguez. Le plus présentable de tous, affectant le genre universitaire… ».

Mack Bolan rendit le rapport.

— Je suis affreusement désolé, fit le détective, mais je ne peux absolument rien faire. Bien que ces types soient d'horribles salauds… On ne peut pas refaire le monde…

— C'est sûr, fit Mack Bolan.

Il quitta le détective et marcha longtemps dans Pittsfield. Ses pas le menèrent jusqu'au bureau de la *Triangle Industrial Finance*. Il était un peu moins de 6 heures. Une Cadillac noire conduite par un chauffeur vint se garer devant le building. Mack Bolan regarda de tous ses yeux…

Plus tard, il dîna seul et réfléchit beaucoup, se demandant s'il ne s'était pas battu contre le mauvais ennemi. Il pensait à sa sœur. Elle avait cru faire son devoir. Le vieux Sam Bolan, dans un sens, avait voulu faire son devoir… Il était le seul à pouvoir encore faire quelque chose. La police était impuissante.

Il se sentait froid, détaché et décidé comme au Viêt-Nam avant une opération ponctuelle. Avec en plus un noyau brûlant au creux de l'estomac. Qui ne se résorberait que lorsqu'il aurait accompli sa vengeance.

*

**

Quatre jours plus tard, une armurerie de Pittsfield fut cambriolée. Un étrange cambriolage. On ne prit qu'une carabine de haute précision, une Marlin 444 une lunette, des cibles et des cartouches. Une enveloppe contenant une somme équivalente à la valeur des objets disparus avait été laissée en évidence sur la caisse.

La Marlin 444 était une arme capable d'abattre un mammouth ! Une tonne et demie de poussée à la sortie du canon. Avec la lunette cela en faisait une arme de destruction terrifiante.

*

**

En recoupant les déclarations des témoins, la police de Pittsfield découvrit que les cinq employés de la *Triangle Industrial Finance* avaient été abattus dans un temps qui n'excédait pas six secondes. L'exécuteur avait tiré d'une fenêtre du quatrième étage du building Delsey, juste en face.

« Sûrement un « hit-man » de la Mafia venu d'une ville voisine », conclut la police locale.

Personne ne pensa que c'était le début d'une lutte inexpiable entre la Mafia et un homme seul.

Le sergent Mack Bolan commençait sa vengeance.

CHAPITRE PREMIER

Les lettres dorées sur le verre opaque de la porte annonçaient : Plasky Enterprises. Un homme longiligne, en uniforme, s'immobilisa un instant, la main sur la poignée, puis pénétra dans le bureau. La porte se referma lentement derrière lui. Le bureau était assez grand et était divisé en petits cubes par des séparations en fer forgé. Chaque cube contenait un bureau moderne flanqué de deux chaises. Pour l'instant, les cubes étaient vides.

Une jolie brune se tenait derrière un bureau de réception en dehors du système grillagé. Elle faisait des gribouillis sur un bloc-notes, sa chaise était tournée vers la porte, le haut de son corps vers le bloc-notes; ses jambes croisées, découvertes par une mini-jupe, étaient longues et bien galbées, gainées de nylon sombre.

Elle leva la tête, sourit avec un air d'ennui, gardant sa position provocante.

— Bonjour, dit le visiteur. Sa voix grave était plaisante et apparemment accoutumée à l'autorité.

— Tout le monde est sorti, répondit-elle, jetant un coup d'œil vers les cubes vides. Si vous désirez attendre…

Il observa les jambes de la fille avec un intérêt certain.

— Je m'appelle Mack Bolan, dit-il. J'ai rendez-vous avec Mr. Plasky à 9 heures. Il est 9 heures, dit-il en regardant sa montre.

— Ah ! mais je pense que Mr Plasky est là, répondit la fille, le gratifiant d'un regard plus respectueux.

Elle se saisit d'un téléphone, appuya sur des boutons, tout en continuant à dévisager calmement Bolan.

— Il y a un monsieur Bolan ici, susurra-t-elle dans l'appareil qu'elle recouvrit ensuite de la main pour dire : vous pouvez entrer.

Le visiteur jeta un coup d'œil vers une porte au bout du bureau et leva un peu les sourcils. La fille acquiesça, gloussa de rire dans le récepteur et soupira.

— Oh ! monsieur Plasky…

Bolan sourit en passant à travers une petite porte grillagée. Il longea les cubes et ouvrit la porte qui menait vers le bureau privé, jetant un dernier regard sur la brune au moment d'y entrer. Elle

continuait à rire au téléphone. Il referma la porte et observa l'homme qui se trouvait derrière le bureau, et qui lui tournait le dos. Les pieds croisés sur le bord de la fenêtre, le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, Plasky racontait une anecdote gaillarde à la réceptionniste et semblait s'en amuser énormément.

Bolan se laissa aller dans un fauteuil en cuir et alluma une cigarette. Avec un rire explosif, Plasky termina son histoire, se tourna vers son visiteur, et se lança dans un nouveau récit. Malgré la tirade humoristique, Bolan se rendit compte qu'on le scrutait avec minutie, et il en fit de même. Plasky était un homme fort, sans graisse, avec un cou et un torse de taureau. La main qui tenait le téléphone était courte et solide, bien manucurée. Bolan estima qu'il avait à peu près quarante ans. Les cheveux châtains étaient bien coupés, avec des reflets blonds. Le visage, coupé au couteau et assez haut en couleur, n'était pas déplaisant à regarder.

Bolan sourit à la chute de l'histoire et, à travers le téléphone, entendit la brune hurler de joie. Plasky laissa choir le téléphone, ses traits amusés devinrent immédiatement sérieux et il regarda le visiteur.

— Ma contribution quotidienne à une bonne ambiance, expliqua-t-il. Vous êtes Bolan ?

Le visiteur acquiesça.

— Mack Bolan. Je ne serai pas dans le coin très longtemps et j'avais envie de régler cette affaire.

Plasky joua un peu avec un dossier sur le bureau.

— C'était très bien de vous mettre en rapport avec nous, dit-il. Bien entendu…, vous comprenez les circonstances. Ici, nous avons un service de comptabilité, voyez-vous. Les circonstances… malheureuses de l'autre jour à la TIF…

— Je ne serai pas en ville bien longtemps, répéta Bolan. L'on m'a dit que vous aviez repris tous les dossiers de la *Triangle*…

— C'était horrible, bougonna Plasky. Cinq gentils garçons… vous vous rendez compte… Un fou, quoi. Un cinglé et cinq bonshommes bousillés, comme ça…

Il claqua les doigts.

— Monsieur Bolan, poursuivit-il, j'ai, ici, le dossier sur votre père. Il l'entrouvrit et observa brièvement le contenu.

— Franchement, votre père avait un retard considérable dans ses paiements.

Bolan sortit un petit carnet de sa poche et le lança sur le bureau.

— Pas d'après ceci, dit-il. Ce sont les comptes personnels de mon père. Il vous a emprunté quatre cents dollars il y a onze mois et depuis il vous en a remboursé près de cinq cent cinquante. J'ai également lieu de croire que d'autres personnes de ma famille ont fait d'autres paiements qui ne sont pas notés ici. De toute évidence, votre dossier contient des erreurs.

Plasky sourit largement, écarta les mains et ignora le carnet.

— Une société de financement ne ressemble guère à une institution charitable, monsieur Bolan. Et soyez assuré qu'il n'y a pas d'erreur dans nos dossiers. Chaque compte est vérifié deux fois. Et…

— Il vous a emprunté quatre cents, il a rendu cinq cent cinquante. La dette devrait être remboursée.

Plasky avait des difficultés avec son sourire.

— Votre confusion est compréhensible, mon vieux, dit-il à Bolan en soulignant qu'il appartenait à un niveau social inférieur.

« Comme je vous l'ai dit, les financiers n'ont pas l'esprit charitable. Ils louent leur argent. C'est comme un loyer. Si vous deviez louer une maison ou une voiture, vous vous attendriez à payer le loyer mensuellement et à rendre l'objet de votre location au terme de votre contrat. Non ?

Bolan acquiesça.

— Nous avons loué un certain capital à votre père. Le contrat spécifiait quatre-vingt-dix jours. Si votre père nous avait rendu cette somme au bout de cette période et qu'il avait effectué tous les paiements d'intérêt ou de location, la dette aurait été réglée. Mais il ne l'a pas fait. Naturellement, il existe toujours des clauses punitives si l'un des partis ne se conforme pas aux termes d'un arrangement. Vous savez, il y a une multitude de gens qui ne comprennent pas la structure d'un contrat financier moderne. A présent, tout ce que votre père a réussi à faire, c'est payer le loyer, et encore…, à peine. Il détient toujours le capital. Notre argent. Nous le réclamons. Cela me paraît raisonnable.

— Un loyer de cinq cent cinquante dollars sur une somme de quatre cents dollars me semble un peu élevé, observa doucement Bolan.

— Vous oubliez les clauses punitives, répondit Plasky en souriant. Bon, vous êtes un homme intelligent, monsieur Bolan. C'est entendu, nos taux d'intérêt sont élevés. Mais nous prenons des risques que peu de financiers oseraient prendre. Pourquoi votre père n'a-t-il pas été emprunter cette somme à une banque ? Hein ? Vous connaissez la réponse comme moi. Il n'y a pas de banque digne de ce nom qui aurait risqué un sou sur votre père. Nous, nous l'avons fait. Nous avons risqué nos quatre cents dollars. Franchement nos taux d'intérêt sont calculés avec cette considération. Et, bien entendu, nous ne l'avons pas forcé à venir nous voir. Nous…

— Vous dites toujours nous…, interrompit Bolan. Je pensais que…

— *Plasky Enterprises* est associé à la *Triangle*, bien sûr, dit Plasky. Alors, occupons-nous à régler cette histoire à présent. Etes-vous prêt à régler la dette de votre père ?

— En ce qui me concerne, répondit calmement Bolan, la dette est déjà réglée. Je suis seulement passé pour vous le signaler.

— Notre dossier concerne directement votre père, monsieur Bolan, dit Plasky qui commençait à virer à l'écarlate. Il devra nous parler lui-même.

— C'est une idée épatante, monsieur Plasky, mais difficile à réaliser. On l'a enterré il y a dix jours.

Il y eut un moment de silence tendu pendant lequel Plasky ouvrit et referma nerveusement le dossier à plusieurs reprises. Puis, il dit :

— Nous devrons alors mettre le dossier entre les mains de nos avocats. Ils pourront bloquer la succession, vous savez.

— Il n'y a pas de succession, et vous le savez, dit Bolan. La dette est payée, Plasky. Il a reçu quatre et il a rendu cinq et demi. La dette est payée.

Il se leva pour partir.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites, fit Plasky d'une voix méprisante, se levant lui aussi.

— Dites-moi, vous croyez que vos avocats vont me poursuivre au Viêt-Nam ? demanda Bolan d'un ton moqueur.

— Au Viêt-Nam, répondit en écho Plasky.

— J'ai été évacué d'urgence pour l'enterrer. J'y retourne dans quelques jours. Au fait…

Bolan se rassit.

— Quoi ? demanda l'autre le visage empourpré.

— Je les ai vus se faire descendre.

— Quoi, descendre ? Qui ?

— Les types de la *Triangle*. Je les ai vus mourir.

— Et après ?

Les mains de Plasky s'appuyaient nerveusement sur le bureau.

— Je crois avoir vu le type qui l'a fait.

Un silence chargé d'électricité plana dans l'atmosphère du bureau luxueux. Les jointures de Plasky craquèrent, bruits insolites dans le silence.

— Vous en avez parlé à la police ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Pour m'embourber dans un merdier pareil ?

Le ton qu'avait employé Bolan prêtait à croire que l'idée ne l'en avait même pas effleuré.

— Mes…, euh… mes associés seraient intéressés par vos…, vos impressions.

— Comme je vous l'ai dit, je repars au Viêt-Nam dans quelques jours, fit Bolan.

— Il se peut… enfin, il se pourrait que je puisse arranger un entretien rapidement.

— Oh, je ne sais pas. J'ai envie de m'amuser un peu avant de retrouver cette jungle pourrie, fit Bolan nonchalamment. Je ne tiens pas à me compromettre.

— Je vous garantis tout l'amusement possible et imaginable, dit Plasky en se saisissant du téléphone.

La main de Bolan l'arrêta.

— Et puis il y a le reste, dit-il.

— Quel reste ?

— Cette situation tendue, la dette. Moi, je pense qu'il n'y a plus de dossier Bolan.

— Mais bien sûr, bien entendu.

— Je veux le contrat.

Plasky fouilla dans le dossier et en extirpa un document imposant qu'il tendit à Bolan. Ce dernier y jeta un coup d'œil, plia soigneusement la page et la rangea dans sa poche. Le gros doigt de Plasky s'enfonça dans le cadran du téléphone.

— Vous croyez au destin, Bolan ? demanda Plasky qui semblait se réjouir de la tournure que prenaient les événements.

— Beaucoup. Vous ne me croiriez jamais si je vous disais à quel point, répondit Bolan.

Il sourit. Dangereusement.

CHAPITRE II

Le lieutenant Al Weatherbee fixait, sans les voir, un tas de rapports départementaux qui occupaient le centre de son bureau. Il se mordilla la lèvre, puis d'un coup, hissa ses 200 livres hors du fauteuil et se dirigea vers la porte. A mi-chemin il s'arrêta, fit demi-tour et revint à son bureau, tirant une simple feuille parmi les rapports. Il la relut, grogna, puis reprit le trajet vers la porte. Il l'ouvrit et observa l'homme brun qui se tenait dehors.

— Faites entrer ce militaire, Jack, dit-il.

Il laissa la porte ouverte et reprit place dans le fauteuil derrière le bureau. Il avait allumé une cigarette et observait de nouveau l'amoncellement de documents lorsqu'un agent en uniforme fit son entrée, accompagné d'un homme qui portait également un uniforme. Weatherbee regarda la longue silhouette et fit une grimace qu'on pouvait interpréter comme étant amicale.

— Vous voulez que je reste, lieutenant ? demanda le policier.

Weatherbee secoua la tête et fit un geste négatif, puis il tendit la main au visiteur.

— Je suis le lieutenant Weatherbee, annonça-t-il. Asseyez-vous, sergent Bolan.

Le visiteur lui serra la main, s'installa sur une simple chaise à côté du bureau, se pencha en avant, les mains sur les genoux, et scruta le visage du détective. Weatherbee attendit que la porte se soit refermée, puis sourit aimablement.

— Belle collection de décorations, fit-il en se penchant en avant pour mieux les voir.

— Je reconnais le *Purple Heart* et la médaille des tireurs d'élite et… ah oui ! l'étoile de bronze, les autres sont nouvelles, je ne les connais pas. Vous êtes expert en beaucoup d'armes ?

Bolan observa son regard pénétrant.

— A peu près toutes les armes légères, répondit-il.

— Êtes-vous assez expert pour tirer cinq balles en moins de cinq secondes et les placer toutes d'une distance de… disons une centaine de mètres ?

— Ça dépend de l'arme, fit tranquillement Bolan. J'ai déjà fait ce genre de chose.

— Avec une arme non automatique ?

— Nous ne nous servons pas de ce genre de fusil au Viêt-Nam, répondit calmement Bolan.

— Ouais.

Weatherbee tira sur sa cigarette et souffla bruyamment la fumée.

— J'ai eu une conversation, par Télex, avec un de mes amis qui se trouve à Saigon. Connaissez-vous le commandant Harrington ?

Bolan fit non de la tête.

— Police militaire à Saigon. Copains depuis des années. M'a raconté une chose intéressante à votre sujet, sergent.

Il laissa tomber sa cigarette dans le cendrier et son visage s'obscurcit, les yeux inquisiteurs.

— M'a dit qu'on vous avait surnommé « l'Exécuteur », au Viêt-Nam. A votre avis, sergent, pourquoi vous a-t-on baptisé de la sorte ?

Bolan changea un peu de position sur sa chaise et laissa errer son regard sur les traits du détective, puis il dit :

— Si vous avez l'intention de jouer un petit jeu, lieutenant, je pense que vous devriez me l'expliquer un peu, non ?

— Le jeu s'appelle homicide, coupa Weatherbee.

— Chacun des hommes que j'ai tué au Viêt-Nam est mort parce que j'avais reçu des ordres.

— Nous ne sommes pas au Viêt-Nam ! rugit Weatherbee. Et un tireur d'élite n'a pas le droit de se promener dans cette ville en décidant qui doit vivre et qui doit crever !

Bolan haussa les épaules.

— Si vous insinuez que j'ai quelque chose à faire avec les meurtres de l'autre soir… sur la seule hypothèse que je sois tireur d'élite…

— Pas seulement parce que…, répliqua le policier. Écoutez, Bolan… l'autre jour, vous étiez ici et vous faisiez un scandale avec le capitaine Howard à cause des types de la *Triangle*… Vous racontiez qu'ils étaient responsables de la mort de vos parents, que c'était eux qui avaient provoqué la folie de votre père. Vous…

— N'était-ce pas vous qui aviez la responsabilité de cette enquête ? interrompit Bolan. Je parle de la mort de mes parents.

Weatherbee ouvrit la bouche puis la referma brusquement.

— Alors, continua tranquillement le sergent, vous savez comment les choses se sont passées. Et personne n'a fait quoi que ce soit contre ces ordures ? Jusqu'à l'autre soir. Enfin, quelqu'un a agi. Qui s'en plaindra ? Les journaux disent qu'il s'agit d'une guerre entre les gangs. Qu'est-ce que ça peut faire qui l'a fait, du moment que ça a été fait ?

Weatherbee le foudroya silencieusement du regard. Puis il écrasa sa cigarette avant d'en rallumer une autre. Il soupira et dit d'une voix résignée :

— Moi, ça me fait quelque chose, Bolan. La justice n'est pas parfaite dans ce pays, il est vrai, mais c'est tout de même ici qu'elle est la plus efficace, bon sang. Et nous ne pouvons pas nous permettre que des tueurs se baladent partout, armés jusqu'aux dents, se faisant juges, jurés et bourreau. Enfin, nous ne sommes pas au Viêt-Nam !

— Si je dois être inculpé, n'y a-t-il pas quelques formalités à observer ? demanda Bolan avec un sourire rigide.

— Vous n'êtes pas inculpé, répondit le lieutenant. Pas encore. Mais je sais exactement ce qui s'est passé, Bolan. Comprenez-le. Je sais que quelqu'un s'est introduit dans une armurerie le 18 août, qu'il a pris un Marlin 444 et une lunette à haute précision. Je sais qu'il a emmené cette carabine dans une vieille carrière pour vérifier la visée. Nous savons que quelqu'un y est retourné pendant deux heures le matin du 19 août et qu'il a tiré des rafales méthodiques de cinq coups à trois distances précises - cent mètres, cent, dix et cent vingt. Le gardien ne s'est rendu compte de rien jusqu'à ce qu'il ait vu les journaux d'hier matin.

« Puis, deux jours plus tard, un tireur monte au quatrième étage du building Delsey. Il s'installe devant une fenêtre dans un bureau vide. Il fumait des Pall Mall - comme vous - et il s'est servi d'une capsule de Coca comme cendrier. A 18 heures moins quelques secondes il balance cinq balles dans la rue à l'aide d'un fusil monstrueux et met subitement en faillite la *Triangle Industrial Finance*…

Le grand sergent changea de position et la chaise grinça.

— Si vous savez tout cela, dit-il, pourquoi ne m'inculpez-vous pas ?

— Vous voulez faire une déposition ?

— Pas à moins que je ne sois arrêté.

— Vous savez parfaitement que vous n'êtes pas en état d'arrestation.

— Alors je n'ai rien à dire, déclara Bolan avec un sourire crispé.

— Mais quelle sorte d'idée avez-vous derrière la tête ?

Bolan écarta les bras, d'un air innocent.

— Absolument aucune, dit-il.

— Quand devez-vous repartir au Viêt-Nam ?

— Je n'y retourne plus, dit Bolan avec un joli sourire. J'ai reçu mes ordres hier. L'armée fait preuve de cœur. Je suis muté.

— Où ? demanda rapidement Weatherbee.

— Ici. Comme instructeur de tir dans l'école publique de Pittsfield.

— Oh ! Quelle merde ! s'écria le policier.

— A cause de mon petit frère, ajouta timidement Bolan. Je suis son seul parent.

Weatherbee se leva d'un bond et fit les cent pas entre le bureau et la porte, s'efforçant de bien encaisser ce nouveau coup.

— Eh bien ! Voilà une foutue complication ! annonça-t-il finalement. Je me disais que vous seriez bientôt au fin fond de votre jungle et en dehors du circuit.

Il agitait l'index pour ponctuer chaque parole.

— Le front au Viêt-Nam serait indiscutablement ce que vous pourriez trouver de plus calme.

— Je ne vous suis pas très bien, dit Bolan d'un air inquiet.

— Oh ! mais si ! Vous me suivez parfaitement. Je vous parle de la Mafia, cette organisation qui ne peut pas se permettre un oubli. Je parle d'un type qu'on appelle l' « Exécuteur » qui a peut-être descendu cinq des leurs. Ces gens-là ne vous donnent jamais le bénéfice du doute. Je parle des rues de ma ville qui vont devenir un champ de tir sans que je puisse faire un geste parce que je n'ai pas de preuve qui me permette de m'en mêler.

« Je ne plaisante pas, sergent. Essayez de me comprendre. Vous êtes foutu, coupable ou non ! Et vous avez une gueule drôlement coupable ! peut-être pas suffisamment pour la justice, mais bien assez pour la Mafia. Ils ne vous auront peut-être pas aujourd'hui, ni même demain, mais un jour ils vont vous avoir. Et moi, j'ai les mains liées.

« Vous me comprenez ? Je ne pourrai rien pour vous tirer de là, en admettant que j'en aie l'envie. Alors, qu'est-ce qu'il devient le petit frère, hein ? Qu'est-ce qu'il devient le petit frère pendant que-vous vous ferez vider les tripes dans un caniveau ?

— Que me suggérez-vous ? demanda Bolan en scrutant son interlocuteur.

— Une déposition. Avouez. Il n'y a que comme ça que la justice pourra vous protéger.

Bolan se mit à rire ironiquement.

— Drôle de protection ! Jusqu'à la chaise électrique. Le petit frère ne serait pas plus avancé, n'est-ce pas, Weatherbee ?

— Je ne pense pas que ça irait aussi loin. Après tout, il y a des circonstances atténuantes.

— Bien sûr, bien sûr, il y en a, dit Bolan en se levant. Vous avez tout de même voulu jouer à votre petit jeu. Si je suis libre…

— Écoutez-moi, sergent, fulmina le policier. Je n'ai aucune preuve contre vous. Je suis franc ou pas ? Est-ce qu'un flic peut être plus honnête que ça ? Je ne peux pas traîner un héros de guerre en justice sur la force de quelques coïncidences et de mes soupçons. Il n'y a même pas assez de preuves pour une inculpation. Mais je ne pourrai pas oublier qu'un type comme vous se balade dans la ville, et qu'il n'a qu'une envie…, baiser la Mafia. Et ne croyez pas une seule seconde que la Mafia l'oubliera non plus.

— Eh bien ! Merci pour la franchise, fit Bolan, en souriant. A bientôt.

Il ouvrit la porte et sortit. En passant il fit un signe de tête au policier de service, et prit la direction de la sortie, au bout de la grande salle. Avant de partir il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le grand détective se tenait dans la porte de son bureau, les mains dans les poches, et le fixait avec tristesse. Un frisson parcourut l'échine de Bolan et il eut un instant de panique.

Se surestimait-il ? Pouvait-il vraiment faire la guerre, tout seul, à une organisation aussi puissante et féroce que la Mafia ? Bolan haussa les épaules et descendit l'escalier. Il était au point de non-retour. La guerre était déjà déclarée.

CHAPITRE III

On aurait pu croire à une rencontre d'hommes d'affaires après une partie de golf. Le visage de Nat Plasky n'était qu'un tout petit peu plus clair que le maillot cramoisi qui séparait en deux parties égales sa masse velue. Il se tenait penché contre la cabane près de la piscine, un verre dans sa grosse patte, et parlait à une blonde pulpeuse qui jaillissait d'un bikini non existant. D'autres filles, toutes du genre Miss Univers, également dévêtues, étaient allongées ou assises çà et là autour de la piscine. Personne n'était dans l'eau, et ni les uns ni les autres ne semblaient disposés à y aller.

Elégant, la cinquantaine, habillé et chaussé de blanc, un homme était assis à une table sous une ombrelle avec un garçon plus jeune qui, lui, était vêtu d'une chemise à col roulé et d'une veste de sport. D'autres allaient et venaient apparemment sans but, se confondant avec le décor luxueux de la piscine et des cabanes. Des gardes du corps, pensa Bolan instinctivement. Et on l'observait. A un signal secret, ou simplement par sixième sens, le groupe entier se tourna vers lui lorsqu'il s'approcha de la piscine. Plasky agita son verre, dit quelque chose à la blonde, et se précipita vers le nouveau venu.

— Nous sommes cernés par l'armée, murmura paresseusement une fille, jetant un regard de convoitise sur le sergent.

— La ferme, imbécile, grogna Plasky, en passant devant elle.

Il alla vers Bolan, la main tendue, puis le ramena vers la table où se tenaient les deux hommes, comme s'il s'agissait d'un ami très cher.

— Walt Seymour, je vous présente le sergent Mack Bolan, annonça-t-il avec componction, présentant Bolan à l'homme plus âgé. Cette attitude protocolaire ne fut pas perdue pour Bolan. Il sourit et tendit la main, sachant qu'il était arrivé à connaître l'échelon supérieur. Il reçut une poigne ferme qui n'impliquait qu'une politesse sans chaleur. L'autre, le jeune, se saisit de la main de Bolan dès qu'elle fut libérée et la serra vigoureusement. C'était le genre de poignée de main que Bolan comprenait, et il regarda l'homme avec sympathie.

— Je m'appelle Léo Turrin, dit ce dernier en souriant. J'ai su que vous débarquiez du Viêt-Nam. Bienvenue. Vous étiez avec qui là-bas ?

— Neuvième infanterie, répondit Bolan, espérant n'avoir point réagi en entendant le nom de l'autre. Il reconnaissait le ton amical d'un autre soldat qui en revenait. Le visage ne lui disait rien, mais les paroles de Johnny Bolan - un type qu'elle appelait Léo - lui bourdonnaient dans l'oreille.

— J'étais avec les Bérets Verts, disait Turrin aimablement. Moi aussi, j'étais sergent. Spécialisé.

Bolan sourit, puis tenta un coup.

— J'ai toujours cru comprendre que les spécialistes les plus importants chez les Bérets Verts étaient les pourvoyeurs de filles, dit-il.

La remarque eut l'effet escompté. Turrin eut un regard stupéfait vers le digne Seymour et explosa de rire.

— Eh ben ! vous alors… s'écria-t-il joyeusement, puis se tut brusquement devant le regard glacial et méprisant de Seymour. L'ex G.I. cligna de l'œil vers Bolan et se laissa tomber dans son fauteuil.

Une des naïades s'approcha à ce moment-là et tendit un verre glacé à Bolan. Il la remercia et, sur l'invitation de Plasky, s'installa juste en face de Seymour.

— Belle fille, murmura-t-il avec appréciation.

— Elles le sont toutes, dit Plasky d'un ton ennuyé. Si elle vous plaît, elle est à vous. Après avoir réglé nos affaires.

Puis il observa attentivement la croupe de la fille qui s'éloignait, comme s'il avait raté quelque chose.

Bolan remarqua que les gardes du corps s'étaient placés de façon à les couvrir.

— Alors, réglons nos affaires, dit-il avec un large sourire.

Plasky s'éclaircit la voix et fixa son verre.

— Seymour, Turrin et moi-même étions associés avec Joseph Laurenti, un des hommes qui a tué. Et bien entendu, nous nous connaissions très bien - un peu comme une famille quoi. Et nous aimerions beaucoup… aider la police à trouver le meurtrier. Avez-vous parlé à la police, sergent Bolan ?

Bolan s'attendait à la question; il avait été interpellé le matin même, presque à sa sortie du bureau de Plasky. Il avait préparé sa réponse.

— Oui. Ils m'ont embarqué ce matin, dit-il. Juste après que je suis sorti de chez vous.

— Vous y êtes allé volontairement, déclara doucement Seymour.

Bolan sourit.

— Pas précisément.

— Pourquoi ? demanda Seymour.

— Comme je l'avais expliqué à Mr Plasky, je ne tiens pas à me faire embringuer dans une affaire qui risque de me gâcher mes derniers jours de perm.

Il se mit à sourire plus largement.

— Mais, en définitive, je ne retourne plus au Viêt-Nam. J'ai été muté. Je vais rester à Pittsfield quelque temps.

— Pourquoi ? persista Seymour.

— Mon petit frère. Il a quatorze ans. Je suis son seul parent à présent.

—- L'armée se comporte très généreusement, ajouta Plasky.

Seymour n'avait rien à faire de la générosité de l'armée.

— Donc, vous vous êtes décidé à coopérer avec la police, commenta-t-il. Après avoir quitté Mr Plasky ce matin, vous avez appris la bonne nouvelle, puis vous vous êtes rendu au *Police Department* en bon citoyen.

Bolan souriait toujours.

— Vous n'écoutez pas très bien, hein ? Je vous ai dit qu'on m'a embarqué. Ce matin, quand j'ai quitté Plasky, y a une voiture de la police qui s'est arrêtée derrière la mienne. Un détective de la Criminelle voulait me voir.

— Pourquoi ?

— Une de ces coïncidences curieuses, déclara sobrement Bolan. Le flic qui s'occupe de l'affaire *Triangle* est le même qui s'est occupé de l'enquête sur la mort de mes parents. Il…

— Votre père a été assassiné aussi ? demanda prestement Seymour.

— Non. Suicide. Crise nerveuse ou quelque chose du même genre, dit Bolan. Je ne sais pas exactement. Il était déprimé,

souffrant, et très endetté. Le flic s'est souvenu qu'une de ses dettes était envers *Triangle*. Il se demandait s'il y avait un rapport, si ce n'était pas moi qui avais bousillé les cinq types. Il voulait m'en parler.

Bolan savait qu'il prenait des risques. Il sourit.

— Moi, je ne règle pas les dettes avec une arme. Et vous, vous le savez, dit-il à Plasky. En tout cas, j'ai satisfait la curiosité du flic. Il m'a remercié d'être venu et je suis parti. C'est tout.

— Vous omettez une chose, annonça paresseusement Seymour.

— Oui ?

— Oui. Sam Bolan a descendu sa femme et sa fille.

— Hé ! Walt ! Allez-y doucement, s'interposa Turrin.

— C'est pas grave, dit sèchement Bolan, le regard rivé au visage de Seymour. Je n'en veux pas à mon vieux d'avoir fait ce qu'il a fait. Écoutez-moi, je me suis tiré dès que j'en ai eu l'âge. Moins on parlera des femmes de la famille, mieux je me porterai. D'accord ?

Seymour et Turrin se regardèrent. Ils sont au courant, se dit Bolan.

— Bien sûr. Je comprends, sergent, dit rapidement Seymour. Ne faites pas attention. J'essaye un peu de me faire une idée de vous.

— Alors, elle est faite ?

— Je le crois. Pourquoi ne nous racontez-vous pas ce que vous avez vu l'autre soir, hein ? Ce massacre.

Bolan le contempla froidement.

— Pourquoi vous rendre ce service, dites ?

— Eh bien… après tout…

Perplexe, Seymour se massa le nez, puis rit doucement.

— Enfin, vous êtes tout de même venu jusqu'à chez moi pour en parler, non ?

— Non.

— Non ? fit Seymour en regardant Plasky de travers.

Bolan alluma lentement une cigarette, souffla la fumée vers le haut et déclara :

— Les flics ont tout changé.

— Je vois, dit Seymour qui ne voyait pas du tout.

— J'ai vu quelque chose en effet. Je me trouvais près du lieu lorsque ça a commencé. J'ai vu un type sortir à toute volée du building Delsey. Il a failli me renverser.

— Alors ? demanda Plasky d'une voix sinistre.

— Alors, il va de soi que je ne peux pas faire une telle déclaration. Ce serait avouer que je me trouvais sur les lieux du crime, et avec ce Weatherbee qui me soupçonne déjà, je serais en mauvaise posture.

— Qui est Weatherbee ? demanda Seymour.

— Un détective de la Criminelle. Homicide.

Seymour soupira et eut un petit sourire vers Plasky.

— Nous ne tenons pas à ce que vous soyez impliqué, sergent, dit-il. Nous ne donnerions pas vos informations à la police.

— Je m'en doute.

— Ah !

Bolan acquiesça.

— Mais ça, ça ne change rien. Écoutez - ma première idée était de vous vendre le tuyau. C'est ça qui a changé. Les flics m'ont dit qui vous étiez, vous comprenez. Et ça, ça change tout.

Seymour jeta un regard sur Plasky.

— Et à votre avis, qui sommes-nous ?

— La Mafia.

Le sourire de Seymour s'effaça. Plasky se mit à tousser, Turrin tambourina la table avec ses doigts.

— Nous sommes quoi ? grinça Seymour.

— Tout le monde est au courant, enfin ! dit Bolan. Du moins chez les flics. Ils m'ont dit que la *Triangle* appartenait à la Mafia.

— Qu'est-ce que c'est que ces petits jeux, soldat ? siffla Plasky.

— Doucement, Nat. Doucement, dit rapidement Seymour.

Il observa minutieusement Bolan.

— Supposons que la police ait raison à ce sujet. Qu'est-ce que ça changerait ?

— Mon prix, dit Bolan, lui rendant son regard.

Turrin rit doucement et se cala de nouveau dans son fauteuil. Plasky renifla et marmonna une phrase incompréhensible. Seymour n'eut aucune réaction. Il soupira enfin et dit :

— Ou bien vous êtes très futé, ou alors le dernier des imbéciles, Bolan. Dites-nous à quoi vous jouez ?

— J'essaye de vous faire comprendre que je peux identifier l'assassin. Et puis subitement, j'ai compris que c'était la dernière

chose au monde qui vous ferait plaisir. Vous ne tenez aucunement à ce que l'assassin soit démasqué. Écoutez-moi, je n'ai pas de problème avec vous. Je sais comment se passe ce genre de chose. Je ne sais pas ce que vous aviez contre Laurenti, mais je comprends la discipline. Si Laurenti essayait de vous doubler, alors vous avez bien fait. Je tiens simplement à ce que vous sachiez que je ne suis pas un bavard. Surtout pas avec les flics. Alors, le prix est changé. Il n'y a pas de prix. Il n'y a pas de témoignage. Je n'ai rien vu et je ne dirai rien.

Plasky était bouche bée. Il regarda Seymour, surpris, et grogna :

— Il croit que…

— Je sais ce qu'il croit ! fit Seymour. C'est évident depuis tout à l'heure.

Son regard n'avait jamais lâché le visage amusé du sergent.

— Il n'y avait pas de problème, dit-il à Bolan. Malgré ce que les journaux ont pu dire, Laurenti et ses hommes n'ont pas été tués par une organisation criminelle. Alors vous perdez votre temps et vous nous faites perdre le nôtre. Si vous voulez bien…

— Si nous mettions cartes sur table ? suggéra Bolan.

— Quelles sont vos cartes, sergent ? demanda Seymour dont les yeux étincelaient.

— Je cherche du travail. Cinq de vos hommes ont cessé de vivre avant-hier. Ça doit faire un vide.

Turrin changea de position nerveusement.

— Pourquoi un militaire chercherait-il du travail ? demanda doucement Plasky.

— Ça fait douze ans que je porte cet uniforme, répondit Bolan. J'ai appris mon métier, mais je n'ai pas gagné d'argent. Je ne possède pas un sou et je n'en posséderai jamais tant que je serai militaire.

Seymour commençait à se réchauffer.

— Quel genre de métier ? demanda-t-il.

— Le métier des armes.

— Les armes ? rit doucement Seymour. Et vous pensez que nous nous en servons ?

Bolan ignora cette contre-attaque.

— Je sais les fabriquer, les modifier, les réparer, je sais faire les munitions et je sais surtout m'en servir.

Seymour rigolait toujours.

— Supposons que nous soyons ce que vous pensez, vous confondez les époques. Ce n'est pas Chicago des années trente. Nous sommes à Pittsfield dans les années soixante-dix.

Il secoua la tête puis ajouta :

— Vous vous trompez sur notre compte, sergent.

Du menton, Bolan désigna un des hommes qui se tenait à l'ombre d'une des cabanes.

— Lui, il est armé, dit-il.

Puis du doigt, il montra un autre garde du corps.

— Lui aussi. J'ai compté cinq types armés quand je suis arrivé chez vous. Vous avez une armée civile. Et il y a du vide dans les rangs. Moi, je cherche du boulot.

— Vous comptez déserter ? demanda Turrin.

Le soldat secoua la tête.

— Savez-vous ce que c'est d'être instructeur de tir dans une école publique, Turrin ? C'est rien.

— Expliquez-vous, dit Seymour intéressé.

— C'est une mutation de condoléances de la part de l'armée. Le programme militaire à *Franklin High School* à Pittsfield. L'armée fournit les instructeurs. C'est équivalent à ne rien foutre pour un soldat. Nous sommes logés, nous avons des heures de bureau, comme les autres professeurs, et nous vivons comme des civils.

— Et les heures régulières, comment comptez-vous tenir les deux emplois en même temps ?

Bolan sourit.

— Je ne suis pas le seul instructeur. On m'a muté là parce qu'il me fallait un poste officiel. Y'a déjà un type qui fait tout le boulot. Je n'aurai qu'à le dépanner de temps à autre, et encore… Je parlerai peut-être de la manière de se servir des armes une fois ou deux, je serai peut-être présent aux exercices de tir. Mais on m'a fait comprendre que je serai libre d'aller et venir comme il me plaira.

— Ça ne ressemble pas à l'armée telle que je la connais, fit Turrin.

— C'est sûr, acquiesça Bolan. Mais à la fin de l'année mon temps sera fini. Et il y a le petit frère; c'est une responsabilité. On me donne jusqu'à la fin de l'année pour me caser. Je suppose qu'ils se figurent qu'à ce moment-là je me réengagerai ou que je terminerai ma carrière militaire.

— Je pense que vous devez être satisfait de cet arrangement, observa Seymour.

— Enfin… il y a le gosse maintenant, fit remarquer Bolan. Et puis je vous ai dit que je n'avais pas un sou. Je crois que je quitterai l'armée en décembre. Et ce temps de reconversion à la vie civile me semble un peu long.

Il sourit. largement.

— Et puis, vous avez ce creux.

— J'ai l'impression que le bon sergent est un opportuniste incroyable, dit Seymour à personne.

— Un opportuniste, c'est ce dont nous avons besoin, non ? dit Turrin.

Seymour soupira.

— Effectivement, effectivement; c'est précisément ce dont nous avons besoin. Eh bien, fais venir les filles, Léo. Et amène le bar avec toi. Il me semble qu'il faudra fêter notre nouvel employé.

Il sourit amèrement à Bolan.

— C'est votre chance dorée, sergent. Ne la laissez pas se ternir.

Bolan sourit et se saisit de son verre. La glace avait fondu et l'eau était plate. Et alors ? Il s'en contrefoutait. Il l'avala d'un trait. C'était gagné ! Et apparemment il allait en tirer un bénéfice immédiat. Une des filles arriva. Quelqu'un lui dit qu'elle s'appelait Mara. Elle s'installa sur ses genoux sans se faire prier, et lui tendit un nouveau verre, tortillant sa ravissante croupe presque nue, ce qui ne facilitait pas le confort déjà précaire de Bolan.

— J'aime les militaires, ronronna-t-elle, glissant sa main sous la chemise de Bolan. Le bas du bikini ne cachait qu'à peine son bas ventre légèrement bombé, et un mince fil élastique coupait ses hanches rondes, puis plongeait dans le dos, découvrant de sublimes fesses cambrées. Le soutien-gorge n'était qu'un infime morceau de filet qui semblait jouer à cache-cache avec ses seins. La main libre de Bolan, celle qui ne tenait pas le verre, se nicha tout naturellement

entre le haut et le bas du bikini, couvrant le nombril. Lentement ses doigts descendirent.

La fille eut un petit rire rauque, puis se saisit de la main de Bolan, en se levant un peu. Elle fixa son pantalon et murmura :

— Ça fait un bout de temps que vous n'avez pas vu de femme, non ?

Puis elle se réinstalla sur ses genoux, agita de nouveau ses fesses cambrées, recherchant un contact plus intime. Elle plaça la main de Bolan sur un de ses seins.

— Vous n'avez quand même pas oublié à quoi ça ressemble, non ? demanda-t-elle d'une voix de petite fille.

Bolan écarta le filet, assurant qu'il n'avait rien oublié. Elle rit doucement, lui prit son verre, se leva en un mouvement félin et le tira de son fauteuil comme par jeu.

— Il faudrait vous trouver un maillot, dit-elle.

Marchant avec lui, elle le tira vers une cabane. Ensemble, ils y entrèrent et elle ferma la porte à clé, se lovant immédiatement dans les bras de Bolan, lui offrant sa bouche. Il l'embrassa avidement, se rendant compte que les années s'étaient écoulées depuis qu'il avait tenu dans ses bras une fille comme elle. Son haleine était fraîche, désirable et entêtante, et sa langue dardait de petits coups sensuels. Elle pressait sensuellement ses hanches contre les siennes, en un lent mouvement rythmé. Bolan laissa errer ses mains jusqu'à ses fesses cambrées, puis prenant la fille par les hanches, la repoussa brutalement.

Elle revint vers lui, dépitée et excitée. Il s'esquiva, le cerveau engourdi, réagissant instinctivement.

— Vous avez peur pour votre pantalon ? murmura-t-elle.

Elle faufila une longue main, aux ongles rouges entre leurs deux corps.

— Effectivement, le problème se pose, sergent.

Elle se tourna vers le fond de la cabane, et s'éloigna de lui. Il y avait un assortiment de maillots pendus à des crochets. Elle scruta la taille de Bolan, choisit un maillot et le lui lança.

— Mettez-ça, suggéra-t-elle.

Bolan se mouvait comme un robot, les doigts faisant machinalement leur travail, déboutonnant sa chemise. Elle se

rapprocha et commença à dénouer la cravate. Puis elle accrocha soigneusement la chemise et le fit asseoir sur le banc, lui retirant chaussures et chaussettes.

— En général, dit-elle avec un sourire sombre, je ne rends pas ce genre de service.

Elle se saisit de sa ceinture.

— Mais, vous êtes différent.

Bolan repoussa ses doigts et se leva.

— Tout le monde est différent, grogna-t-il.

Il s'escrima avec la ceinture.

— Je sortirai dans un instant, dit-il en la regardant.

— Ce n'est pas vraiment ce dont vous avez envie ? demanda la fille.

Un geste rapide fit tomber le soutien-gorge. Les seins libérés, jaillirent, pleins et fermes, les pointes durcies. Mara les prit dans ses mains et frotta doucement les aréoles entre ses pouces. Le regard de Bolan était rivé sur son incroyable poitrine.

— Le filet finit par chatouiller, dit-elle avec un sourire ambigu. Vous ne voulez pas me masser un peu ?

Sans un mot, Bolan s'avança. Il posa les mains sur ses hanches, à la hauteur de son slip. Aussitôt, elle cambra les reins pour l'aider à le faire glisser, dégageant son ventre bombé. A son tour, elle s'attaqua à ses vêtements à lui, faisant glisser d'un coup le pantalon et le slip. Puis elle se lova contre lui, des chevilles aux épaules. Bolan grogna de plaisir au contact de ce corps souple, tiède, si visiblement offert. Mara l'enlaça, lui griffa le dos, et ondula doucement des hanches. De nouveau, Bolan se dégagea, le souffle court.

— Vous avez raison, avoua-t-il. Cela faisait un bout de temps.

— Ce n'est pas désagréable, roucoula-t-elle, agréablement surprise par son état.

Il aurait fait honte à un singe en rut.

Il n'y avait pas la place de s'étendre dans la petite cabane; mais apparemment, cela ne gênait pas Mara.

Elle fit glisser le petit banc et obligea Bolan à s'asseoir dessus, puis elle s'assit sur ses genoux, le guida, l'enfonça en elle adroitement, et se laissa choir sur lui, s'empalant avec un petit soupir

ravi. Bolan faillit exploser immédiatement. Il se retint, la collant contre lui, et se laissa aller en arrière sur le banc. Elle accompagna son mouvement murmurant :

— Bien, bien…

N'y tenant plus, il enfonça ses doigts durs dans la chair élastique de ses hanches, l'empalant encore plus profondément, et explosa.

Cela s'est passé si rapidement que Bolan se demandait si c'était réel.

Il rouvrit les yeux :

— Ça n'a pas dû être très agréable pour vous, dit-il d'une voix contrite.

Elle était allongée sur lui, ses seins magnifiques écrasés sur son torse, lui mordillant le cou, parfaitement détendue.

— Je peux attendre, dit-elle. Vous autres, vous revenez chargés de dynamite.

Elle se leva avec difficulté, observa son ventre avec un petit sourire, puis lui jeta une serviette.

— Vous êtes une professionnelle, lui demanda-t-il brusquement.

Surprise, elle le regarda, puis sourit.

— Bien sûr, dit-elle, accentuant son sourire.

— Alors, ça n'a pas d'importance pour vous. Je veux dire…

— Je sais ce que vous voulez dire.

Elle ramassa son maillot et le lui tendit, puis remit son slip.

Elle l'observa silencieusement un long moment, saisit son soutien-gorge, sembla penser à quelque chose, puis accrocha le bout du filet sur le mur.

— Mais vous avez tort, dit-elle subitement. Ça a de l'importance. Et je vous le prouverai. Ça sera meilleur la prochaine fois. Maintenant que vous êtes détendu. Bon, venez, allons nous baigner. Après… Enfin, on trouvera un endroit plus confortable que cette damnée cabane. D'accord ?

Il lui sourit.

— D'accord.

Il enfila son maillot, ils sortirent de la cabane, et plongèrent dans l'eau tiède. Bolan attendait impatiemment le prochain endroit et la prochaine fois. Apparemment Mara aussi.

CHAPITRE IV

Walter Seymour était affreusement ennuyé. Cela n'avait pas été tout simple de se faire une place dans l'Organisation. Pas avec un nom comme Walter Seymour. Si seulement il s'était appelé Giovanni Scalavini - ou quelque chose comme cela - la route aurait été plus facile. Même Nat Plasky avait plus de veine, parce que son nom avait une meilleure consonance aux oreilles de la vieille garde - bien que même un crétin fini savait que Plasky n'avait rien d'un Italien. Seymour avait pris Laurenti de vitesse parce que bon sang ne sait mentir; Laurenti n'aurait jamais pu dépasser le stade du petit gangster minable. Il avait eu l'esprit et le cœur du minable - un ensemble parfait pour une affaire comme la *Triangle*, affaire que Seymour n'avait jamais aimée. Il était tout de même assez honnête vis-à-vis de lui-même pour admettre que ce qu'il aimait le moins dans la boîte était Laurenti. La façade de la *Triangle* en faisait une planque extraordinaire pour des dollars illégaux, et lui, Seymour, eût été parfaitement heureux de gérer légalement la société, c'était la mentalité de Laurenti qui en avait fait une escroquerie. Et, bien entendu - la *Triangle* était le domaine de Laurenti. Il était Italien, et les vieux l'aimaient bien, sa famille avait eu des liens avec l'organisation depuis quatre générations, au départ en Italie.

Donc - en quelque sorte - Seymour était enchanté par la mort de Laurenti. Non seulement de son point de vue, mais aussi, se disait-il, parce que des types comme Laurenti étaient mauvais pour les affaires. Seymour était ravi de sa mort. En revanche, il était troublé par la manière dont cela s'était passé. Qui avait décidé de supprimer Laurenti et ses hommes ? Pourquoi et qui ?

Seymour était réaliste. Il savait que le grand patron de Pittsfield ne l'avait jamais accepté. Que depuis dix ans sa position était chancelante. Et qu'à présent, ce G.I., ce Bolan, avait l'air de penser qu'il s'agissait d'un assassinat entre gangsters. Si la presse pouvait avoir la même idée, ainsi que la police, il était certain que le « grand patron » et tous les autres « grands patrons » du pays pouvaient croire la même chose. L'antipathie entre Seymour et Laurenti avait toujours été évidente.

Oui, Walter Seymour était troublé. Par plusieurs choses. Le G.I. l'inquiétait. Bien qu'on ait complètement vérifié l'identité du personnage, et qu'elle ait été prouvée, quelque chose sonnait faux. Walter Seymour ne lui faisait pas confiance. Pas tout à fait. Du moins, pas pour l'instant. Trop de gens, beaucoup trop de gens s'intéressaient à l'Organisation. Des comités du Congrès, le département de la Justice, le F.B.I. - tous avaient un long nez et un doigt fouineur. Et Walter Seymour se posait des questions au sujet du nez et des doigts de Bolan. On avait tout essayé pour s'infiltrer dans l'Organisation. Les flics de Pittsfield, les Fédéraux, même d'autres organisations personne n'y était parvenu, du moins pas assez pour que cela ait été dangereux. Mais Mack Bolan inquiétait Walt Seymour.

Il y avait quelque chose qui sonnait archi-faux. D'après Seymour, le meilleur moyen de démasquer un traître était de le regarder de près. Le meilleur moyen de l'observer était de l'engager, le laisser faire, ouvrir les yeux et les oreilles et d'écouter son instinct; il le démasquerait tout seul. N'importe qui aurait pu l'envoyer. Même le « grand patron ». Évidemment, si ce n'était pas un espion - eh bien, un type comme Bolan pouvait avoir son utilité dans l'organisation. Il pourrait même être un atout pour Seymour. Léo Turrin commençait à lui faire des histoires. Turrin était intelligent, sympathique, ambitieux - son nom sonnait bien. Oui, Walt Seymour était également perturbé par Léo Turrin. Il mettrait Bolan avec Turrin. Ce serait un coup de maître, se dit-il. Si Bolan était un espion, l'homme à qui il ferait sûrement le plus de mal serait celui avec qui il se trouvait le plus souvent. Oui. Oui. Il mettrait Bolan avec Turrin. Ce serait un coup de maître.

*

**

— La première chose dont vous devez vous souvenir, dit Turrin à Bolan, c'est que c'est moi qui suis le commandant. Si vous voulez, vous serez l'adjudant, mais c'est moi qui donne les ordres. La deuxième chose dont il faut vous souvenir, c'est qu'il ne faut jamais prononcer le mot « Mafia ». Vous comprenez ? C'est l'Organisation. Vous travaillez pour l'Organisation et elle travaille pour vous. Ça marche comme ça. Mais vous n'êtes pas membre. Vous ne pourriez

jamais être membre. C'est une question de sang. Même Seymour n'est pas membre.

— Il y a une différence ? demanda Bolan.

Ils se trouvaient dans la décapotable de Turrin qui emmenait Bolan de la propriété de Seymour jusqu'à chez lui.

— Bien entendu, il y a une différence.

Il appuya sur l'allume-cigare, et chercha en vain une cigarette. Il finit par accepter une des Pall Mall de Bolan.

— Écoutez - l'Organisation remonte à plusieurs siècles. Ça a commencé en Sicile, chez mes ancêtres. C'était un peu comme Robin des Bois, mais pas en conte de fées, c'était réel. Je parie que vous ne saviez pas - la Mafia c'est une idée très pure - une démocratie véritable, vous savez, une démocratie pour les petites gens. Ceux sur lesquels on chiait. C'était même mieux que Robin des Bois parce que c'était un mouvement de masse.

— Non, je ne le savais pas, avoua Bolan.

— Et je parie que vous ne savez pas que le mot « Mafia » prend ses origines dans le nom « Mathieu », qui veut dire courageux, brave. Il fallait que le mouvement soit secret, parce que c'était contre la société. La société de l'époque. Y avait de la tyrannie, vous voyez, et les riches se partageaient tout l'argent. Les bourgeois, les nobles, l'aristocratie. Toutes les lois étaient goupillées pour que les pauvres restent pauvres et les riches riches. Vous voyez ? C'est comme ça que toutes les lois ont commencé. Partout, pas seulement en Italie et en Sicile. Les lois étaient faites pour protéger ces salauds de riches. Alors ces braves, ces courageux se sont fait une résistance. Ils ont créé la Mafia. Et c'est une partie de cache-cache depuis.

— Des hippies, grogna Bolan.

— Quoi ?

— Des hippies italiens d'antan, annonça Bolan avec un sourire. Ils manifestaient pour quoi ? une pizza dans tous les pots ?

Le visage de Turrin s'assombrit.

— Je crois pas que j'apprécie votre sens de l'humour. Je suis sérieux. La Mafia est une idée très démocratique.

— Bon, alors je serai sérieux aussi, répondit Bolan. Mais - euh - où est la moralité actuelle, Léo ? Je veux dire, il y a cent ans, en Italie et en Sicile ou ailleurs - bon, là, je comprends. Mais pas ici.

Pas aujourd'hui. Il y a une démocratie dans ce pays. Une démocratie légale.

Turrin rit bruyamment.

— Tu parles ! gloussa-t-il. Ne vous laissez pas faire un lavage de cerveau. Les choses n'ont pas tant changé. Les riches s'enrichissent toujours et les pauvres sont toujours plus pauvres.

— Comprenez-moi, fit Bolan. Je ne parle pas contre l'Organisation - ça n'aurait pas de sens, j'en fais maintenant partie - mais j'essaye de voir les choses telles qu'elle sont..

— Alors regardez-les en face. Ne vous prenez pas pour un petit criminel minable. C'est vous qui avez dit que vous n'aviez pas un sou. Vous étiez bien là-bas, risquant votre peau pour que les riches dorment tranquilles. Regardez les choses en face, sergent. Seymour ne vous a-t-il pas dit que vous commenciez à deux cent cinquante dollars par semaine ? Alors ?

Le sergent sourit.

— Appelez-moi Bolan le Brave, capitaine.

Turrin le regarda avec sympathie.

— Non de Dieu ! on va bien s'entendre tous les deux ! Drôlement bien !

— Quel est votre rôle dans l'Organisation, Léo ? demanda Bolan.

— Les filles, dit l'autre avec ravissement.

Bolan eut une seconde de flottement.

— Les filles ?

— Les filles. Toutes sortes. Des hôtesses, des filles pour vous accompagner à un dîner, des call-girls, des tapins sur le trottoir. On m'indique le prix et je trouve ce qu'il faut.

— Et je suppose qu'elles sont braves et courageuses aussi, hein ? dit Bolan, la langue à moitié paralysée.

— Ah ça oui ! Vous travaillez pour l'Organisation, elles travaillent pour vous. Nous redistribuons la richesse, vous voyez ?

Bolan se détendit, et s'enfonça dans le cuir luxueux de la Cadillac Eldorado. Il ferma les yeux.

— Évidemment, c'est une façon de voir les choses, dit-il doucement.

CHAPITRE V

Bolan était devenu ce que Turrin appelait un « surveillant ». On l'avait habillé de pied en cap et on lui avait fourni un 32 accompagné d'un port d'armes. Les vêtements et le pistolet seraient finalement retenus sur son salaire; le port d'armes était venu comme par magie, très mystérieusement.

— C'est légal, c'est légal, affirma Turrin. On en fait pas tout un ramdam, mais c'est légal, et si jamais la question se pose, vous découvrirez que votre port d'armes est dûment enregistré et tout… Alors ne vous en faites pas. On s'occupe de ces détails automatiquement. Personne ne coincera l'Organisation.

Turrin avait une façade qui s'appelait *Escorts Unlimited*. Les bureaux étaient luxueux et on aurait eu du mal à lui faire des reproches sur la qualité des salons particuliers du club. Il possédait aussi un véritable computer pour son service d'escortes avec un programmateur diplômé et tout le personnel.

— On gagne un peu avec le service d'escortes, confia-t-il à Bolan. Mais tout juste assez pour payer le loyer et les salaires. Nous avons même pris une hypothèque sur le computer. Il rit. Et le tout financé par l'ami des entreprises dans le vent, la *Triangle Industrial Finance*.

Bolan s'aperçut que sa position officielle était « officier de sécurité ». Il était sur les livres de *Escorts Unlimited* avec un salaire de 250 dollars par semaine, desquels on déduisait la sécurité sociale et ses impôts.

— Vous pouvez même vous faire payer en bons du Trésor, expliqua Turrin. Mais ne vous inquiétez pas pour les déductions, c'est largement compensé. Vous avez un compte frais non imposable. Vous vous en tirerez bien. Mais nous sommes légitimes, vous comprenez, légitimes.

Même la partie illicite de l'affaire avait une apparence légale. Les divers aspects de la prostitution urbaine et suburbaine étaient programmés sur bande magnétique et même codés par sécurité. Par exemple, les call-girls étaient fichées sous la rubrique « Escortes disponibles par arrangement préalable ». Il y avait une « clé » pour

obtenir des renseignements plus détaillés. Sans cette clé, la rubrique redevenait tout à fait légitime et une autre liste apparaissait. D'autres rubriques s'appelaient « Escortes Spontanées » et « Activités Sociales Organisées »; une façade pour les prostituées sur le trottoir et celles dans les bordels de l'Organisation.

— Bien sûr qu'on se sert de la machine, dit Turrin à Bolan. Pourquoi pas ? y a pas d'erreur possible et vous n'avez aucune idée de la taille de cette affaire. J'ai des centaines de filles qui travaillent sous couverture, je ne peux pas me souvenir de tout ça et y a trop de risques avec une série de livres. J'ai même un bidule qui efface les listes-secrètes en une minute - personne n'y trouverait rien. Ça efface tout sauf ce qui est légal. Pourquoi je ne m'en servirais pas, hein ? C'est ça le progrès, sergent. Mon programmateur a baptisé ça PPSA : Programmation de Prostitution par Système Automatique, et il en est fier comme tout. C'est un savant, ce mec, un vrai savant ! Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le personnel d'ici n’est au courant de rien. Y a seulement le programmateur et moi qui savons. La machine les a blousés complètement. Y en a pas un qui pourrait témoigner. Tout a l'air si naturel. Disons que M. John Smith téléphone et demande des hôtesses pour une réception d'affaires. Ce qu'il veut, c'est une douzaine de filles pour son cocktail. Une des secrétaires prend la commande. Si le type est honnête, ça s'arrête là. La secrétaire passe la commande à travers la machine et elle obtient une liste de noms et de numéros de téléphone. Elle commence à téléphoner. Tout le monde est content Le bonhomme parce qu'il a une douzaine de mannequins. pour son cocktail et Escorts Unlimited parce que nous avons un client heureux. Mais - mais - si ce même John Smith connaît le coup, s'il veut avoir des petites tigresses de chambre, il passe toujours la commande de la même manière, mais dans sa phrase il y a un code. Le code change les listes et la secrétaire tombe sur d'autres numéros de téléphone. Le client ne sait même pas qu'il y a un code, c'est un de mes hommes du dehors qui a réglé sa phrase et lui a donné un numéro de dossier spécial. Et voilà ! Le tour est joué. Remarquez, les codes, on les change chaque jour - chaque jour -, on est très prudent et puis on sait toujours à qui on a affaire.

— Un autre exemple, un type se trouve en ville pour la nuit, il a envie de s'amuser. Il le fait savoir comme partout ailleurs. Vous savez, un mot au concierge de l'hôtel, à un garçon ou au garçon d'étage. Vous connaissez le truc. Quelques instants plus tard, un de mes hommes appelle le bureau. Il demande un mannequin, et il connaît le code. Des fois, dix minutes après la fille est là au boulot, et nous avons un client heureux et une secrétaire qui mettrait sa main au feu que tout ce qu'elle a fait était de téléphoner à un mannequin qui se trouve sur nos listes. C'est simple comme bonjour.

Puis on est protégé du côté de la fille aussi. Elle n'a pour ainsi dire aucun lien avec nous, si elle joue de malchance ou devient maladroite. C'est déjà arrivé. On s'indigne. Vous imaginez ! Une prostituée qui salit notre honorable nom en se servant de nous pour obtenir des rendez-vous. Vous voyez ? Nous nous sommes faits avoir par la fille et nous ne pouvons être tenus pour responsables.

— Ça n'indique pas une protection très efficace pour la fille, dit Bolan.

— Oh, elles se font juste taper sur les doigts. Si vraiment elle semble avoir de gros problèmes, on lui trouve un avocat. Discrètement bien entendu. Nous payons les frais, ou une partie. Et nous avançons l'argent pour les amendes. On fait attention pour nos filles. A moins qu'elles fassent des conneries. Vous travaillez pour l'Organisation, elle travaille pour vous. Souvenez-vous de ça, Bolan. Lorsque les filles sont prêtes à revenir au boulot, on les remet sur une liste avec un nouveau nom et un nouveau quartier et voilà ! Mais vous comprenez la sécurité de l'opération, non ? Nous sommes couverts.

A part Turrin et le programmateur, il y avait encore cinq hommes dans l'affaire. Des « représentants » ou des « vendeurs » circulant dans les milieux les plus huppés, les grandes affaires, les conventions et la politique.

— Ce sont des types bien, remarqua fièrement Turrin. Y en a qui ont une meilleure éducation que moi. Ils côtoient le grand monde et du reste, ils y sont obligés. Ils ne rencontrent presque jamais les filles qui ne les reconnaîtraient pas dans une soirée ou même dans un lit. Les représentants touchent au pourcentage, alors ils n'arrêtent pas. Ils n'ont que très peu de contact avec les filles de la rue ou

celles des maisons, et encore moins avec les vraies hôtesses et les call-girls. Nous sommes très prudents, sergent.

— Étant donné le peu de contact que les gens de cette affaire semblent avoir, dit Bolan, je suppose que vous ne voyez jamais ces filles non plus, hein ?

Turrin sourit et cligna de l'œil.

— Vous inquiétez pas, sergent, vous serez gavé de femmes; plus qu'il n'en faut !

Il rit.

— J'entre en contact lorsque l'envie me prend. Oh, pas tellement avec celles de grand standing. Euh…

Son visage se rembrunit un peu.

— Euh… quelquefois on a besoin de mettre la main à la pâte. Lorsqu'il s'agit d'une nouvelle qui démarre. Vous savez ce que je veux dire. Mais, ajouta-t-il en riant, j'ai aussi une femme et trois gosses, alors… Je ne passe pas mes journées à m'allonger avec des putes.

Bolan lui donna un coup de coude.

— Je parie que vous en avez une douzaine sur votre liste personnelle, insista-t-il.

— Oh, je ne sais pas… fit Turrin sérieusement, puis il sourit. On peut devenir dingue au début, si on a pas un peu de volonté. Et c'est mauvais. Ou bien on en perd le goût, ou bien on en perd la tête. Ça, c'est très mauvais. Parfois une fille est transférée d'un autre service. Dans ces cas-là, je m'y intéresse. La faire bien débuter, la faire cataloguer dans le programme, quoi. Ce genre de truc. Mais ça c'est en dehors du recrutement habituel. Je leur donne un coup de main, vous voyez ?

Bolan voyait très bien ce qu'il voulait dire, et un muscle dans sa joue se mit à frémir. Mais Turrin n'observait pas son compagnon.

— Mais, remarqua-t-il, je ne me laisse jamais attacher par ces filles, voyez ? Je ne peux pas me permettre d'avoir un engagement émotionnel. Vous comprenez ?

— Je le crois, fit Bolan sèchement.

— Et puis ces nanas qui se prennent de cinquante à cent dollars le coup finissent par croire qu'elles ont le cul en or. Personnellement,

je ne les aime pas. Quand l'envie me prend, je vais voir les filles de mes maisons.

— Parce que vous avez aussi des maisons ? répliqua Bolan, amusé.

— Oui, bien sûr. Ça c'est un marché que je connais mieux. J'aime mieux, dit-il avec un sourire. C'est tout à fait différent. Il y a une patronne pour chaque maison, comme au bon vieux temps. On lui fournit les filles, elle gère sa boîte, ses comptes, et paye notre représentant. Elle est à la commission aussi, comme les représentants.

— C'est vraiment une affaire énorme, dit Bolan.

— Vous verrez à quel point en côtoyant votre commandant, sergent. Ecoutez, on a dix bonnes femmes qui ne font que nous recruter les filles. Et vous seriez surpris par les endroits où on les trouve. A l'université, dans les usines, dans les bureaux.

Il leva les sourcils.

— Dans la banlieue, y en a une qu'on a embauchée la semaine dernière, elle revenait de son voyage de noces. Nous avons des filles du music-hall, des danseuses, des mannequins, des starlettes, et des filles à mi-temps qui sont de vraies comédiennes. Écoutez, toute femme est un petit peu putain. Beaucoup de nos call-girls travaillent à mi-temps, vous savez, elles font autre chose. Toutes nos hôtesses sont à mi-temps. Y'en a qui ne diraient pas un gros mot si elles étaient en train de se faire baiser par un escadron de Marines. Très gentilles, vous voyez, mais trop fières pour refuser une pièce de temps à autre. Personnellement, dit Turrin sombrement, je préfère la bonne vieille pute honnête. Elles…

Il s'arrêta et devint encore plus sérieux.

— Vous deviendrez dingue avec le roulement que nous avons, sergent. Comprenez une chose, et comprenez-le bien. Nous n'avons aucune compétition dans cette ville. Ni aux alentours. S'il y a une fille qui se vend à soixante kilomètres d'où nous sommes, elle se vend pour l'Organisation, elle travaille pour moi.

— Je suis content, très content d'entendre cela, dit brusquement Bolan.

— Ouais. Et on ne permet même pas aux amateurs de travailler. On les arrête. Ou ils entrent dans le coup avec nous, ou ils vont

ailleurs. Ce qui veut dire qu'il y a vraiment du boulot pour arriver à fournir toutes les demandes. Et on ne peut pas se permettre de payer des types qui ne pensent qu'à sauter la marchandise. Je tiens à ce que vous le sachiez aussi, sergent. Je ne parle peut-être pas très bien, ni comme un type qui a reçu une bonne éducation, mais je connais les affaires, la mienne en particulier. Vous comprenez ? Je suis le patron. Jusqu'au bout. Y a pas de branleurs par ici, et ça ne veut pas dire que je sois idiot simplement parce que je me conduis gentiment. Ça, il faut le comprendre. Et que je vous trouve sympathique ne veut pas dire que je ne vous fouterai pas à la porte si vous faites des conneries. Vous avez bien saisi ?

— Je crois avoir bien saisi.

— Bien. Alors écoutez aussi ceci. C'est plus profitable de fournir toutes les demandes que de se casser le train à foutre en l'air des amateurs ou des arnaqueurs. Les grands hôtels et les motels sont sous contrôle, avec la programmation, même quelques boîtes de nuit et des restaurants particuliers. Mais nous avons aussi les filles dans la rue. Elles sont presque complètement libres et y en a qui se servent de chez elles pour faire le boulot, et nous leur faisons confiance pour le fric. On vérifie de temps à autre pour être sûr mais la plupart sont honnêtes. Elles font les petits bars et les hôtels minables. On les laisse faire et on les protège. Mais elles nous appartiennent. Vous comprenez ? Chacune d'entre elles. Vous voyez ?

— Très bien, assura Bolan.

— On les traite bien, nos filles. Pas de casse si elles se tiennent bien. Et elles ne nous appartiennent pas vraiment. Si elles en ont marre, elles partent, mais pour de bon. Et elles le savent. Elles travaillent pour elles-mêmes. Et ça, elles le savent aussi. L'Organisation leur fournit les clients - sauf à celles dans la rue - et elles jouissent de notre protection. Et c'est elles qui prennent le maximum, pas nous. Comme je vous l'ai dit, c'est une démocratie pour les braves et les courageux.

— Oui, je me souviens, dit Bolan.

— Allez, venez avec moi maintenant, dit Turrin en souriant subitement. Je vais vous montrer une de nos maisons.

— Ah ! je me demandais quand on passerait à la surveillance, dit Bolan.

— Vous ne savez pas encore ce que c'est que la surveillance, dit le directeur des maisons closes de Pittsfield avec amitié. Je vous emmène dans ma seconde demeure. Je la remplis avec ce que Pittsfield a de mieux à offrir. Et je vous jure que vous ne pourrez pas vous empêcher de regarder et de toucher. Et pourtant, c'est exactement ce qu'il ne faut pas faire. Exactement.

CHAPITRE VI

C'était une grande maison de banlieue qui ne se distinguait en rien des autres maisons du bloc. Le portail en fer forgé était ouvert, laissant libre accès à un chemin en macadam. Un jardinier travaillait tranquillement sur un massif de fleurs devant un immense gazon. De nombreux arbres et arbustes cachaient presque entièrement la maison de la rue. Une grille de un mètre quatre-vingts complétait l'isolement. Bolan jeta un nouveau coup d'œil sur le jardinier et décida qu'il était trop jeune et trop alerte pour être autre chose qu'un garde déguisé. Turrin laissa rouler lentement la voiture, puis fit une pause sur un renflement du macadam, compta jusqu'à cinq, sourit à Bolan, et repartit sur le chemin.

— Nous sommes très prudents, dit-il. Il y a une alarme dans le renflement. Il faudra toujours compter jusqu'à cinq sinon ce serait la panique à l'intérieur.

Il fit un mouvement de la tête vers la maison.

— Nous appelons cette maison « Pinechester ». Et il y a une charte légale de club privé.

— Joli, mais vide, observa Bolan.

— Un peu tôt, dit Turrin. On ne travaille pas beaucoup le jour. La plupart des filles dorment dans la journée ou en profitent pour se baigner ou se bronzer.

Il remarqua l'air étonné de Bolan.

— Oui, continua-t-il. Y a une piscine derrière, très belle. C'est une de nos meilleures maisons. Ma préférée vraiment. Toutes les filles sont gentilles avec moi ici. Elles veulent y rester. Quel luxe, hein ?

Bolan acquiesça. Ils dépassèrent un double tennis et un green de golf.

— Combien de filles ? demanda Bolan.

— Il y a vingt-deux chambres, dit Turrin fièrement. Parfois il y a plus de filles que cela, on fait un roulement pour tirer le maximum du capital.

Il regarda son compagnon.

— Nous vendons des cartes de membres. C'est un club. Et c'est géré comme un club. Mais la carte ne donne que le droit de passer

la porte et de profiter de la piscine et des choses qui se trouvent à l'extérieur sans supplément. Puis, de temps en temps, nous organisons une petite fête. Sur invitation seulement. Et ça, ça coûte le maximum. Y a toujours une liste d'attente pour nos soirées.

Il rangea la voiture dans un garage qui pouvait en contenir cinq et coupa le moteur, se tournant vers Bolan avec un large sourire.

— Nous avons la moitié des gros bonnets de Gwinett sur notre liste. L'autre moitié tente de s'y faire inscrire, ajouta-t-il en gloussant.

Ils entrèrent par une porte dérobée et Bolan se retrouva les pieds enfoncés dans une moquette épaisse et luxueuse.

— La bibliothèque se trouve par ici, dit Turrin.

Il frappa légèrement sur une porte en passant.

— C'est beau mais c'est de l'espace perdu. Environ deux mille livres qui ne font qu'accumuler la poussière.

Il entrèrent dans une très grande pièce avec un plafond voûté et chandeliers en cristal. De gros canapés et des fauteuils se trouvaient placés ici et là par groupes de trois ou quatre avec de petites tables.

— C'est le salon du club, expliqua Turrin. On a essayé de le rendre intime, mais vu sa taille ça n'a pas été commode.

Il tira sur une corde en velours, une sonnerie à l'ancienne. Bolan l'entendit tinter au loin à travers les pièces. Une. femme d'une beauté sculpturale, aux longs cheveux roux torsadés, fit son entrée.

— Léo ! mon chéri ! s'écria-t-elle gaiement.

Elle courut jusqu'à lui et l'embrassa chaleureusement, puis le regarda intensément avec sympathie. Bolan remarqua qu'elle avait une tête de plus que son employeur, puis s'aperçut que les talons qu'elle portait lui donnaient un net avantage; il refit un calcul mental et pensa qu'elle devait avoir la même taille que Léo. Elle portait un pantalon taille basse qui lui collait à la peau et suggérait chacune de ses formes, du nombril jusqu'aux chevilles. Bolan pensa qu'il y avait pas mal de choses à suggérer et l'observa attentivement. Une veste de soie complétait son ensemble. La veste avait de grandes manches évasées et fendues qui exposaient ses bras lorsqu'elle les bougeait, et s'arrêtait à quelque dix centimètres du pantalon. Les bords de la veste ne se rejoignaient pas - il y avait trois attaches écarlates, mais une seule était utilisée - celle du buste. L'effet était

saisissant. La rousse ignora Bolan jusqu'à ce que Turrin lui fit remarquer sa présence.

— Je vais vous présenter mon nouveau lieutenant, Rheeda, dit-il. Mack Bolan, Rheeda Devish.

La rousse l'observa, rapidement, d'un coup d'œil, mais Bolan se sentit aussitôt totalement subjugué. Elle sourit et toisa sa haute taille :

— Bonjour, Mack. Il fait beau, là-haut ?

— Chaud, répondit-il avec un sourire.

— Ah ! C'est l'air conditionné, dit-elle sérieusement. Une fois que vous y serez habitué, il faudra essayer de faire mieux connaissance.

Bolan ne savait que croire mais il n'y avait pas trente-six façons de comprendre cette invitation. Il se demanda, très brièvement, quelles pouvaient être les « relations » de cette fille et Turrin.

— Et je vous garantis que vous ne serez plus le même, ajouta ce dernier en riant.

Ce qui supprima le dernier doute de Bolan.

— Je suis déjà très impatient, dit-il en regardant les yeux violets.

Il sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale et se demanda si cela avait été visible pour les autres. Il n'avait jamais imaginé qu'on puisse trouver une pareille femme faisant le plus vieux métier du monde.

— Pourtant, il en faudra de la patience, observa Turrin. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Regardez mais ne touchez pas.

Il s'approcha :

— Écoutez, sergent, Rheeda et moi devons parler affaires. Vous êtes de garde. Compris ? Ici.

— Je suis de garde, capitaine, dit sérieusement Bolan.

Turrin cligna un œil et lui donna une claque amicale dans le dos.

— J'suis drôlement content qu'on vous ait trouvé, sergent, dit-il chaleureusement.

Il se retourna vers la rousse et, ensemble, ils sortirent par le fond sous une arche et montèrent un escalier, côte à côte, la femme riant des propos de Turrin.

Bolan haussa les épaules et fit les cent pas dans le salon, regardant les toiles accrochées aux murs et se demandant qui avait posé pour ces études de nus. Il pensa que si les modèles étaient

des pensionnaires du Pinechester, alors il y avait vraiment un monde de la prostitution qu'il ne connaissait pas. Le salon était somptueux. Les chambres étaient-elles aussi soignées ? Il décida qu'elles l'étaient sûrement. L'endroit empestait le luxe et la sensualité, ce qui voulait dire argent avec un grand « A », et Bolan se demanda ce qu'on pouvait payer pour une nuit dans ce palais à plaisirs.

Une blonde fit son apparition et dispersa instantanément ses soucis. Elle était aussi grande que Rheeda et compensait en jeunesse et sexualité pure ce que Rheeda avait en beauté et maintien. Les cheveux dorés cascadaient plus bas que ses épaules laiteuses, et réapparaissaient en une espèce de natte qui venait se nicher sur sa gorge. Les yeux bien écartés étaient larges et bleus, étincelants, le nez et le menton délicatement ciselés, la bouche sensuelle, légèrement ouverte. Une langue rose venait s'appuyer sur la lèvre supérieure.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— J'attends M. Turrin, dit Bolan stupidement.

Étant donné les circonstances, cela semblait être la seule chose qu'il pût dire. Cette déesse dorée était, pour ainsi dire, toute nue. Elle était enveloppée d'une sorte de châle qui entourait ses épaules, tombait devant, se croisait à la hauteur de ses cuisses et remontait par-derrière pour s'attarder sur ses hanches. L'effet était simple et révélateur. Des seins fabuleux semblaient faire éclater le tissu transparent. Le ventre et les hanches rondes faisaient un cadre parfait pour le triangle à peine plus sombre de son pubis à peine voilé par le nœud de son châle. Les cuisses et les jambes semblaient être un long mouvement fluide. Bolan s'humecta nerveusement les lèvres comme un garçon qui voit un strip-tease pour la première fois.

La blonde l'étudiait lentement, et apparemment approuvait ce qu'elle voyait. Elle glissa ses doigts à l'intérieur de son voile à l'endroit où il se croisait et tira doucement vers l'extérieur, élargissant le panorama qui s'offrait au regard de Bolan. Et ce dernier perdit complètement le contrôle de son regard lorsqu'il vit jaillir et bondir dans sa direction les bouts de seins couleur de rubis.

— Autant attendre en haut avec moi, dit-elle.

Elle semblait certaine de l'effet qu'elle produisait.

« Vous feriez aussi bien, dit-elle d'une voix convaincante. Léo en a toujours pour une heure. Venez. On prend un verre et on le boit en haut.

— Je suis désolé, dit Bolan qui commençait à se douter de quelque chose. Mais il m'a dit de l'attendre ici.

Elle se frotta contre lui et son odeur féminine faillit faire chavirer la volonté de Mack Bolan. Ses mains se posèrent automatiquement sur ses fesses puis se retirèrent tout de suite.

Elle se serra plus près, les lèvres collées contre son oreille.

— Il en a toujours pour au moins une heure, susurra-t-elle. Je parie que ça nous prendrait pas plus de cinq minutes.

Bolan la repoussa gentiment mais avec détermination.

— Je suis vraiment navré, dit-il doucement.

Elle l'observa un instant, lisant dans ses yeux. Elle eut un éclair dans le regard puis lui demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez prouver ?

Ses narines palpitaient rageusement.

— Vous avez un drôle de paquet dans le pantalon et vous n'avez qu'une envie, c'est de me le mettre ! fit-elle vulgairement.

— Vous avez parfaitement raison, dit-il aimablement.

La fille eut un petit rire nerveux, tortilla ses hanches, esquissa un mouvement lascif vers lui.

— Imaginez-le là-dedans ! s'écria-t-elle.

— Je ne fais que ça, dit Bolan.

Il sourit tristement.

— Arrêtez le numéro. C'est peut-être le lieu mais ce n'est pas le moment. Alors emmenez ce joli derrière hors de ma vue et laissez moi faire mon travail.

Ses yeux s'adoucirent et elle le scruta avec respect.

— Eh bien !… murmura-t-elle d'une voix indécise. Puis elle lui sourit.

Un sifflement aigu retentit et un bourdonnement rompit le silence, suivi par la voix de Léo Turrin, transmise par le truchement d'un haut-parleur caché.

— O.K., sergent, dit la voix. Un bon point pour vous. Hé ! vous êtes quoi ? Un homme de fer ? Hein ? Je me demande si moi j'aurais pu y résister ?

Il était évident que Turrin s'amusait beaucoup.

— Hé ! Attrapez la blonde, et montez avec. Vous m'entendez ? Allez-y et amusez-vous.

— Je vous ai entendu, Léo, dit Bolan qui cherchait le haut-parleur.

— Au fait ! dit Turrin. C'est un circuit fermé de télévision. Je vous le montrerai tout à l'heure. Mitzi, soyez gentille avec mon copain, vous m'entendez ?

La fille souriait avec humour.

— Oui, je vous entends, Léo, répondit-elle.

— Ça fait deux coups que vous me devez, s'écria gaiement Turrin.

Il rit un grand coup, le haut-parleur siffla puis devint silencieux.

— Vous voyez ce que votre bonne conduite me coûte ? demanda en souriant la blonde.

Elle se saisit d'une des mains de Bolan et le tira légèrement.

— Allez, venez. On va essayer de trouver un endroit pour envelopper votre paquet. Ou pensez-vous que ce n'est toujours pas le moment ?

— C'est le moment, affirma Bolan qui la suivait docilement vers le bel escalier.

Bolan savait qu'il subirait aisément la prochaine épreuve. Il suivit la blonde dans la courbe de l'escalier, le long d'un grand couloir et, finalement, dans une grande chambre à coucher. C'était somptueux, avec un lit à baldaquin, une moquette épaisse et des accessoires coûteux.

Bolan siffla.

— Gentil, hein ? fit la blonde.

Elle se tourna vers lui avec un sourire provocant. Son regard se posa sur son pantalon et une de ses mains fit le même trajet.

— Quelles sont vos préférences ? demanda-t-elle en baissant les yeux.

— Quoi ? fit Bolan qui caressait une de ses épaules.

— Vous aimez ça assis, debout, couché, à quatre pattes, face à face ou que je vous prenne dans ma bouche ?

Bolan sourit, la repoussa à bout de bras et détacha soigneusement le nœud de châle, dégageant lentement le voile du

corps de la fille, le passant par-dessus sa tête, le laissant tomber par terre, puis il la contempla. Elle sourit et fit lentement une pirouette, les bras au-dessus de la tête et finit par le même mouvement lascif qu'elle avait eu en bas.

— Vous êtes danseuse ! dit-il en riant.

Elle rit également, baissa les bras, et se tint devant lui désemparée, même un peu gênée. Elle rit encore, un peu nerveusement, et partit vers le lit, le regardant par-dessus l'épaule, replia les couvertures, s'allongea entre les draps de satin, arrangea son oreiller, puis se roula langoureusement d'un côté pour faire face à son compagnon. Bolan se déshabillait. Elle le regarda faire, ses yeux suivant chaque mouvement. Il rangea méticuleusement ses vêtements sur une chaise, vint près du lit, la scruta avec un demi-sourire. Elle lui sourit et caressa le lit près d'elle. Alors, Bolan se saisit de sa main et la tira des draps. Elle se leva maladroitement, en protestant :

— Vous aimez les petits mouvements, dit-il. Alors faites-en.

— Oh, écoutez. Je voulais seulement…

— Bougez !

Elle bougea, faisant des mouvements de stripteaseuse, pas trop mal du reste, mais se fatiguant rapidement. Bolan la regardait faire, les mains sur les hanches. Au bout d'un moment elle lui demanda :

— C'est comme ça que vous prenez votre pied ou c'est une punition ?

Elle s'était arrêtée, essoufflée, et l'observait rageusement. Il rit, puis la prit dans ses bras, incroyablement excité par son contact.

— Disons simplement que vous avez réussi votre petite épreuve aussi, lui dit-il en Souriant. A présent, quelles sont vos préférences ?

Elle rit et se détendit.

— Si j'ai le choix, sur le dos en respirant lentement.

— Bien, dit-il aimablement. Maintenant vous ne faites plus un numéro.

— Comment ?

Elle s'était laissée tomber de nouveau sur le lit et y remontait lentement les jambes.

— Toutes ces poses, ces mouvements, ces pas, expliqua Bolan. Vous faites ça pour tous vos clients ?

— Il n'y a jamais eu de plaintes, déclara-t-elle.

Il se laissa tomber à genoux et lui entoura le corps d'un bras, caressant son torse de sa bouche, s'arrêtant un instant sur ses seins, puis continuant jusqu'au cou et s'immobilisant sur ses lèvres.

— l'aime mieux ça, dit-elle dès qu'elle le put.

Elle lui caressa le dos en soupirant d'aise. Bolan replia une de ses jambes et la ramena vers lui, embrassant le genou, et caressa la cuisse des deux mains.

— Vous,… euh… vous aimez les jambes ? demanda la fille avec quelque chose au fond du regard.

— J'aime les vôtres, lui dit-il. Mais ce n'est pas ce que vous pensez. J'essaye de savoir ce qui vous fait de l'effet.

— Tout me fait de l'effet, dit-elle rapidement.

Ses mains étaient venues se poser sur les hanches et massaient le galbe généreux vers le bas. La jambe de la fille eut un spasme involontaire et elle soupira. Bolan souriait.

— Bon, d'accord, dit-elle. Certaines choses me font plus d'effet que d'autres. Vous avez l'intention de… de venir dans ce lit avec moi ?

Pour toute réponse, il la fit retourner et lui parcourut le dos avec ses mains, appuyant par-ci, par-là, cherchant les points sensibles. La blonde recommençait à respirer à fond par saccades.

— Dites… dites !

— Ouais.

Elle virevolta brusquement, lui entoura le cou de ses bras, sa bouche cherchant avidement la sienne. Il vint sur le lit, se mit contre elle, leurs membres se mêlant, les lèvres jointes, les hanches collées.

Il se retira devant l'assaut buccal de la fille et lui dit :

— Voilà qui est bien pour ceux qui aiment le lit.

— Allez, professeur. Continuez la leçon.

Sa bouche se colla de nouveau sur la sienne, ses seins frottant contre son torse. Elle dégagea ses mains et les fit glisser entre leurs corps, cherchant à saisir, à toucher. Elle gémissait.

Il se laissa rouler sur elle puis fit le tour complet, l'emmenant avec lui. Puis la tint à bout de bras au-dessus de lui et planta sa bouche dans la chair tendre. Elle gémit puis se laissa aller, le

frappant de ses hanches, presque pleurant d'excitation. Quelques instants plus tard, il la fit basculer sur son dos, puis se leva du lit et la regarda intensément. Elle leva vers lui ses bras et ses cuisses, les yeux implorants :

— Maintenant… râla-t-elle. Maintenant.

Bolan sourit avec approbation et murmura :

— Oui, maintenant vous êtes une femme.

Puis il se laissa tomber sur elle. Elle l'accueillit avec ses quatre membres, le serrant, le prenant.

— Oui, oui, oui, fit-elle.

Et son ventre explosa en saccades convulsives tandis que ses jambes nouées dans son dos le serraient à lui couper le souffle.

Soudain, elle devint molle et relâcha son étreinte d'un coup.

— Je suis une femme, maintenant, soupira-t-elle d'une voix exténuée.

— Ça je m'en suis aperçu, dit Bolan sur le même ton.

CHAPITRE VII

Le coup de sonnette réveilla Mack Bolan en sursaut. Bolan regarda sa montre, s'ébroua, se leva et alla ouvrir. Le lieutenant Al Weatherbee se tenait dans l'embrasure de la porte. Les yeux mobiles du policier firent un aller-retour sur l'appartement luxueux puis vinrent se poser sur le locataire exaspéré.

— Considérez cette démarche comme amicale, dit Weatherbee avec un sourire acerbe. Je voulais…

— Cinq heures du matin me paraît un peu tôt pour l'amitié, observa Bolan.

— Un ami dans le besoin ne connaît pas l'heure, conseilla Weatherbee. Je suis passé pour vous donner un tuyau.

Bolan ne se conduisait pas en hôte attentif. Il laissa seul le lieutenant au milieu du salon et partit dans la petite cuisine. Il mit de l'eau à bouillir, prit deux tasses et du Nescafé sur une étagère, puis jeta un regard vers le salon.

— Venez par ici, cria-t-il.

La silhouette massive du détective s'encadra dans la porte de la cuisine. Bolan se tenait sur un grand tabouret devant le bar.

— Le café sera prêt dans un instant, dit-il d'une voix épaisse. A propos, vous vouliez me dire quelque chose ?

Weatherbee acquiesça.

— Un informateur, expliqua-t-il en s'installant sur un tabouret à côté de Bolan, l'observant en coin. Il y a un contrat pour vous, Bolan.

Bolan y pensa un peu, puis répondit :

— Je ne comprends pas.

— Un contrat pour vous tuer, expliqua le policier. Quelqu'un veut vous descendre. Vous comprenez maintenant ?

Bolan l'observa une seconde, alluma une cigarette et jeta un coup d'œil sur l'eau.

— Pourquoi est-ce que l'eau met toujours plus longtemps à bouillir le matin ? demanda-t-il sobrement.

— Vous vous rendez compte de ce que je vous ai dit ?

— Je me rends compte.

Bolan se laissa glisser du tabouret, fit un pas vers la cuisinière et toucha la casserole d'un doigt inquisiteur, puis contempla minutieusement son visiteur du petit matin.

— Vous essayez de me faire peur ou quoi ? demanda-t-il doucement.

Weatherbee soupira et secoua la tête.

— Non. J'essaye de vous donner un coup de main, pour rien. Écoutez Bolan, je vous ai fait surveiller. Je sais que vous jouez un petit jeu avec ces gens. Eh bien - à présent, ils l'ont compris aussi. Vous ne pensiez pas insulter leur intelligence, indéfiniment, non ?

Bolan enfonça une cuillère dans le pot et en retira du café, puis poussa le pot vers Weatherbee. L'eau dans la casserole commençait à bouillir.

— Vous parlez des « Mathieux » déclara-t-il. Ils ne sont pas assez intelligents.

Il regarda l'eau d'un air renfrogné, puis prit la casserole et versa du liquide dans sa tasse, touillant son café et de l'autre main versant de l'eau dans la tasse de Weatherbee.

— Il y a beaucoup de morts qui ont eu la même impression que vous, dit Weatherbee.

Il tourna son café et le goûta avec prudence.

— Ils ont compris, Bolan, dit-il en soufflant bruyamment. Ils savent qui vous êtes, et apparemment, ils savent pourquoi vous vous intéressez à eux. Donc, il y a un contrat et votre nom se trouve dessus.

— Qu'est-ce que je peux y faire ? demanda Bolan.

Leurs yeux se rencontrèrent. Weatherbee sourit sinistrement et lui dit :

— Courir. Aussi vite et aussi loin que possible. Le sud-est asiatique si vous le pouvez.

— Non, je ne cours pas, dit-il en secouant la tête. Depuis combien de temps est-ce que ce - heu… - contrat a été fait ?

Weatherbee regarda brièvement sa montre.

— Depuis à peu près quatre heures si mes informations sont exactes.

— Et ils prennent combien de temps pour passer aux actes ?

Weatherbee haussa ses grosses épaules.

— Pas longtemps. Ils doivent penser que ce sera facile. On m'a dit que le montant du contrat était de cinq mille dollars.

Il soupira.

— Pour tout vous dire, Bolan, je m'attendais à moitié à vous trouver mort en arrivant.

— Pourquoi cette intrigue ? demanda Bolan. Ça fait des jours que je suis sous leur nez. Ils auraient pu me descendre à n'importe quel moment. Ils jouent au chat et à la souris.

— Vous aussi, non ?

— Comment ?

Le grand flic se mit à sourire.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? Votre but est de les tuer, ce n'est pas la peine de nier ni de confirmer ce que je viens de dire, je ne m'y attends pas. C'est tout de même votre modus operandi, non ? La Mafia, c'est la même chose. Seulement c'est par contrat.

Il repoussa sa tasse en grognant.

— Ce café est infect. Vous n'avez pas fait bouillir l'eau. Bon…

Il descendit du tabouret et s'étira, les mains sur les hanches.

— Je vous ai prévenu. C'est mon devoir tel que je le vois. Et c'est tout ce que je peux faire à moins que vous ne demandiez la protection de la police.

La seule réaction de Bolan fut un grognement narquois.

— Quelle est ma position légale ? Si je les tue d'abord ? demanda Bolan.

— Vous seriez arrêté et inculpé pour homicide volontaire et prémédité, dit calmement Weatherbee qui marchait vers la porte.

Bolan le suivit à travers l'appartement.

— Mais ce serait de la légitime défense, fit-il.

— Il faudrait le prouver en justice, dit le policier.

Il s'arrêta à la porte et se retourna avec un mince sourire.

— Écoutez - pour ce que ça vaut - je suis de tout cœur avec vous. Mais ce n'est pas officiel. Si vous appuyiez sur la détente une fois de plus dans cette ville, je vous tomberais dessus, ce serait mon devoir. Franchement, je vous vois mal parti. Je vous conseille d'abord d'admettre les meurtres du 22 août et de vous rendre. Un bon avocat pourrait plaider la folie momentanée avec un certain succès. Si cette solution ne vous plaît pas, je ne peux que vous dire

de courir. Comme un beau diable. Vous ne pouvez pas vous attaquer à ces gens, Bolan. Vous ne pouvez pas les battre.

Il ouvrit la porte et sortit sur le palier.

— Alors… vous vous habillez et vous venez avec moi ?

Bolan secoua la tête et dit :

— Merci, lieutenant. Non.

Puis il referma la porte. Immédiatement il partit dans la salle de bains, se brossa calmement les dents, se rasa, prit une douche et s'habilla. Il examina le holster que Turrin lui avait donnée, puis, pour la douzième fois, il vérifia le petit revolver avant de le remettre en place. Il repartit ensuite dans la cuisine et prit quatre boîtes de munitions dans un tiroir, vida les boîtes et redistribua les balles de 32 dans ses différentes poches. Il revint ensuite dans sa chambre et changea les meubles de place, mettant la tête du lit sous la fenêtre qui donnait à l'est, et régla les stores pour que les rayons du soleil levant puissent entrer, mit en boule les couvertures et les rangea sous les draps. Il traversa ensuite les autres pièces de l'appartement, éteignant les lumières, fermant les rideaux, puis revint dans la chambre.

Il plaça une, chaise dans le placard, alla fermer la porte de sa chambre, puis vint prendre place sur la chaise, faisant coulisser la porte jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une légère ouverture devant lui, vérifia le 32 une ultime fois, et se mit à attendre avec un calme et une patience qu'il avait appris au Viêt-Nam.

*

**

Il était juste 7 heures du matin. Les deux hommes sortirent de l'ascenseur et s'immobilisèrent devant la porte de l'appartement de Mack Bolan. Mais ils ne sonnèrent pas. Ils restèrent un moment l'oreille collée à la porte, puis l'un d'entre eux tenta d'ouvrir la serrure avec une série de crochets. Il fit plusieurs tentatives, avec une prudence exemplaire, et murmura :

— Ça y est.

La porte s'entrouvrit en douceur sans grincer. Ils restèrent un moment près de la porte pour laisser leurs yeux s'habituer à la pénombre.

— Encore au lit, chuchota l'un.

L'autre acquiesça sans parler et commença à se diriger vers le fond de l'appartement. Le plus grand hésita devant la porte de la chambre, vérifiant le long pistolet à silencieux qu'il tenait à la main. Son compagnon toucha légèrement le pistolet esquissant un sourire dans l'obscurité.

— Faut faire gaffe, fit-il. On dit qu'il tire vite.

L'homme au pistolet eut un signe affirmatif - fit lentement tourner la poignée de la porte, et l'ouvrit complètement, il entra suivi par son compagnon. Momentanément aveuglé par les rayons du soleil, l'homme leva ensuite le bras et appuya rapidement trois fois sur la détente. Il y eut trois « pfft » dans les couvertures du lit. Ensuite, le bruit d'une porte coulissante sur leur droite et une voix qui annonça :

— Je suis ici, Charlie…

Les deux hommes firent volte-face ensemble, leurs bras se mêlant. Une flamme orange alla à leur rencontre et la pièce vibra sous les détonations rapides du pistolet de Bolan. Un jet écarlate jaillit de la gorge de l'homme qui tenait le pistolet. L'autre s'affaissa, la main à l'intérieur de sa veste, imitant grotesquement Napoléon, la veste devenant rouge dans la région du cœur. Une autre balle frappa le visage du premier, juste sous l'œil. Il tomba à son tour, le pistolet muet à la main.

Mack Bolan sortit du placard et vint examiner professionnellement les résultats, puis il se releva, remit en place le 32 et sortit rapidement de l'appartement. Il prit l'ascenseur jusqu'au sous-sol, puis remonta dans l'escalier à l'arrière de l'immeuble, traversa une allée, mit une clef dans la serrure de la porte de service de l'immeuble en face et y entra. Une minute plus tard, il entra dans un petit studio de cet immeuble et alla mettre de l'eau à chauffer pour faire du café. Puis il retira les coussins du canapé et découvrit une puissante carabine. La 444 Marlin avait un télescope de précision et toutes les parties métalliques de l'arme étaient enveloppées de gaze hygiénique. Bolan tira de sous le canapé une boîte de munitions en métal et une boîte de nettoyage et commença à préparer ses outils de travail.

— Qui insulte l'intelligence de qui ? bougonna-t-il.

Si on le lui avait demandé, Bolan, ex-tireur d'élite, aurait expliqué que chaque offensive préméditée avait également une retraite

prévue.

— Mais ce n'est pas une retraite, dit-il avec affection à la Marlin. C'est un recul stratégique, pour tenir une nouvelle position.

Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda dans la rue. Une sirène hurlait à quelque distance. Il se demanda quelle serait la réaction des « Mathieux » en apprenant que le contrat n'était pas rempli. Il se demanda également comment le lieutenant Weatherbee accepterait la nouvelle. Il se rendait compte qu'il faudrait avancer avec une précaution extrême dorénavant. Tout le monde lui en voulait maintenant : les flics, la Mafia, les tueurs à gages, le monde entier probablement. Bolan frissonna.

La peur est une réaction normale, se dit-il. Sers-t'en ! Fais-la travailler pour toi. Fais cavaler les gens de la Mafia, fais-leur plus peur qu'à toi, et espère qu'ils feront des bêtises. Mais comment agir avec les flics ? On n'agit pas contre les flics, se dit Bolan, on les évite. Les éviter pendant combien de temps ? Pas longtemps, se dit-il avec réalisme. Il lui restait probablement quelques jours. Il lui faudrait faire ce qu'il devait en quelques jours. Il devait détruire la Mafia, la mettre en cavale, éviter leurs tueurs, éviter les flics, s'empêcher de devenir hystérique, et tout ça en deux ou trois journées. Le pouvait-il ? Il caressa la grosse Marlin. Il le ferait - il le ferait ou il crèverait. C'était aussi simple que ça. Il eut un autre frisson. Oui, c'était aussi simple que cela.

Bolan prit tout à coup conscience de cette vérité. Il avait tout commencé par simple vengeance. Maintenant, il faisait face à la vérité. Le sens de la justice, un sentiment de frustration, la volonté d'agir indépendamment de tout, ces trois choses avaient permis à Bolan de se venger. Mais il ne s'agissait plus de vengeance. Il ne détestait plus Plasky, Turrin et Seymour. Il avait appris à les connaître et, ce faisant, avait perdu une partie de sa haine.

Il n'y avait plus rien de personnel entre Bolan et l'ennemi : ni haine ni comptes à régler. Simplement la froide et lucide détermination de détruire tous ceux qui étaient semblables aux responsables de la mort de son père.

Une croisade sans croix.

Inexplicable. Sans limites. Avec une seule règle : Tuer ou être tué.

CHAPITRE VIII

Il était midi passé lorsque la limousine noire franchit la porte en fer forgé de la grande maison de banlieue, les roues s'immobilisant quelques instants sur le renflement du chemin. Le conducteur fit un signe vers le jeune homme en tenue de jardinier, puis remonta lentement l'allée macadamisée du Pinechester. Il gara la voiture près du garage, entra par la porte dérobée et alla tirer la cordelette pour annoncer sa présence. Un court instant plus tard, la grande rousse, vêtue cette fois d'un pantalon taille-basse vert avec des fentes stratégiques, fit son apparition. Le sourire habituel quitta son joli visage.

— Sergent, fit-elle en bégayant. Que faites-vous ici ?

Son regard fit un aller-retour, cherchant une autre personne.

— Ce que je fais ici ? demanda-t-il en souriant. Vous ne vous en doutez pas ?

Le sourire professionnel revint. Elle rit un peu et fit un pas hésitant vers lui.

— Mitzi m'avait bien dit que vous étiez le Diable, dit-elle en élevant un peu la voix nerveusement. Je suppose que vous êtes venu pour me mater, moi, cette fois-ci. Hein ? Eh bien, d'accord.

Elle s'avança, essayant de le prendre par le cou. Bolan recula et lui fit baisser les bras d'une petite tape.

— Vous savez bien que non, lui dit-il.

— Alors que voulez-vous, dit-elle peureusement.

— Je veux vous faire sortit d'ici avec vos filles, annonça-t-il. A moins que vous n'ayez envie de rôtir. Elle le regarda un moment sans comprendre.

— La maison est en feu ? dit-elle.

— D'une seconde à l'autre, déclara-t-il. Faites-les sortir. Tout de suite !

Ses yeux lancèrent un éclair de rage, puis se baissèrent devant le regard pénétrant de Bolan. Elle se retourna, incertaine, alla rapidement vers un bureau près de la porte, ouvrit un tiroir et fouilla à l'intérieur. Comme un félin, Bolan l'avait suivie. Il la poussa violemment et elle tomba dans un fauteuil proche avec un petit cri.

Elle se releva doucement en se frottant le poignet écorché sur son pantalon. Fulminante, elle regarda Bolan retirer le chargeur du petit pistolet automatique qu'elle avait pris dans le tiroir.

— Vous feriez mieux de vous presser, conseilla-t-il aimablement. Je vais mettre le feu dans quelques secondes. Faites-les descendre par la sortie de secours par-derrière.

Il lança le pistolet de l'autre côté de la pièce, ramassa un journal et le tint au-dessus de la flamme de son briquet. Rheeda retint son souffle, puis remonta à toute vitesse l'escalier.

Bolan jeta le journal en feu par terre, sous les rideaux, puis en alluma un autre. Quelques instants plus tard, le salon du club ressemblait à un four. Bolan ressortit par le chemin qu'il avait pris pour entrer, remonta dans sa voiture et descendit vers le portail.

— La maison est en flammes, lança-t-il au jardinier.

L'homme le regarda d'un air surpris, se tourna vers la maison, eut une réaction adéquate, et se mit à courir vers l'incendie.

— Ah ! la ! la ! se dit. Bolan avec un petit sourire. Ces vieilles baraques en bois !

Il sortit du portail et remonta la rue, parallèle à la clôture, pendant une centaine de mètres. Puis il se rangea tout près de la clôture et coupa le contact. Il prit la grosse carabine qui se trouvait sous le siège arrière et quitta la voiture, escalada le muret se laissa retomber légèrement de l'autre côté avec la carabine sur l'épaule. Il traversa une partie du terrain, se dirigeant vers une petite colline qui dominait la maison et le chemin en macadam, se coucha par terre et observa la scène.

Des femmes poussaient des cris et couraient dans toutes les directions, toutes plus ou moins déshabillées. Bolan distinguait sans peine l'ensemble vert de Rheeda. Il la regarda à travers la lunette et son visage rageur apparut avec une netteté extraordinaire. Bolan eut un petit rire. Rheeda fulminait. La vieille maison était totalement en proie aux flammes. Le « jardinier » allait et venait parmi les femmes, un énorme revolver à la main. Bolan prit conscience du hurlement strident de la sirène des pompiers et, quelques instants plus tard, une voiture fit irruption dans la propriété, monta sur le gazon, fit demi-tour et vint s'arrêter brutalement près de la clôture. Un homme en uniforme en jaillit et fit signe au camion-échelle qui le suivait de

ralentir. Il donna quelques instructions brèves et permit au camion de remonter vers la maison. Bolan sourit de nouveau. Il lui disait probablement de laisser tomber les pompes, devina t-il. La maison serait déjà en cendres avant qu'on ne puisse les faire fonctionner. Rheeda et les filles s'étaient groupées autour du camion. Les pompiers semblaient s'intéresser bien plus à elles qu'à l'incendie. Un deuxième camion se fit arrêter par le commandant qui monta ensuite dans sa voiture et fit le reste du trajet jusqu'à la maison. Bolan sourit et attendit.

Il y eut une explosion dans le feu, suivie d'une autre. Bolan supposa que personne n'avait pensé à changer de place les voitures qui se trouvaient dans le garage. Les filles à demi nues commençaient à se promener nerveusement, et l'une d'elles, pieds nus, marchait déjà dans le chemin vers la rue. Inquiète, se dit Bolan. Il la comprenait. Il y aurait certainement pas mal de questions au-sujet d'une nuée de jeunes femmes dévêtues sur les lieux de l'incendie.

Une voiture de police entra dans le chemin, récupéra la fille qui désertait, puis s'avança jusqu'au groupe sur le gazon. Bolan voyait que Rheeda parlait au policier. Il les regarda avec la lunette, observant leurs visages. De vieux amis, apparemment. Le flic souriait et acquiesçait en écoutant ce que Rheeda lui disait.

Les pompiers se contentaient de regarder la maison se consumer. La plupart des filles étaient assises sur le gazon. Rheeda et deux autres se tenaient dans la voiture de police., Le commandant des pompiers, lui, se tenait penché contre sa voiture et observait les jeunes femmes. Une limousine dépassa le portail, s'avançant lentement et s'arrêtant sur le renflement par habitude. Bolan les visait déjà. Turrin était assis à l'avant, du côté passager. L'homme qui conduisait était l'un des gardes armés autour de la piscine de Seymour. Il y avait aussi deux individus à l'arrière mais Bolan ne pouvait les distinguer.

Bolan fit éclater les pneus avant de la voiture pendant qu'elle était immobile sur le renflement, puis il tira une balle dans le pare-brise entre les occupants. Le visage surpris et effrayé de Turrin passa dans le champ de la lunette lorsqu'il se plaqua au sol. Une des portières arrière s'ouvrit et un homme massif en descendit

lourdement, tenant sa joue gauche ensanglantée. Bolan eut un claquement de langue désapprobateur; il ne voulait toucher personne pour l'instant. Les détonations de la grosse carabine firent un écho à travers la propriété. Le policier sauta de sa voiture et fila vers le feu; l'attention de tous était rivée sur ce point. Bolan rit et visa de nouveau la voiture dans le chemin. Le conducteur essayait de la faire avancer malgré les pneus crevés. Bolan fit une marque imaginaire sur le capot à l'emplacement des carburateurs, mit en joue, et tira deux coups rapides. La voiture s'immobilisa instantanément; le capot fut soulevé brusquement, retomba de travers et des flammes sortirent du moteur. Toutes les portes s'ouvrirent et les occupants sautèrent de la voiture, piquant un sprint vers les arbres qui se trouvaient à proximité. Bolan s'y attendait. Il mit une balle de 444 dans la cuisse de l'un d'eux puis laissa tomber, reprenant en mire la voiture du policier. Le flic tentait de dégager son arme et courait vers la voiture incendiée dans le chemin. La confusion autour du feu donnait nettement l'avantage à Bolan, jusqu'à présent personne n'avait associé les coups de carabine à la petite colline. Il se servit de la confusion pendant qu'il en avait encore le temps, et tira deux balles dans les pneus de la voiture de police qui s'affaissa. Les femmes évacuèrent rapidement l'intérieur pendant qu'il tirait également deux coups dans les pneus de la voiture du commandant des pompiers.

Bolan remit la carabine sur son épaule et se laissa glisser derrière la petite colline, pensant qu'il en avait assez fait pour le moment. Il dut grimper à un arbre pour refranchir le mur, et se laissa retomber sur le toit de sa voiture. Il rangea la Marlin dans le coffre, prit le volant, fit demi-tour dans la rue, puis passa lentement devant le tohu-bohu qu'il venait de créer. Un policier regardait la voiture incendiée avec stupeur, son pistolet à la main. Les occupants avaient disparu. Des badauds commençaient à s'arrêter et se garaient sur les bas-côtés de la rue. Bolan dépassa alors rapidement la propriété avec un large sourire aux lèvres et prit la direction de la maison de Léo Turrin à quelque quinze kilomètres de là, dans une autre banlieue.

Il fit le trajet en un peu moins de vingt minutes, arrivant devant la porte de la maison de Turrin à 2 heures précises. Une jolie brune,

d'environ trente ans, vint ouvrir. Elle lui sourit aimablement lorsqu'il se présenta, et lui demanda d'entrer. Il refusa.

— Alors mon nom vous est familier ? lui demanda-t-il.

— Oh, bien sûr, affirma la brune. Léo m'a très gentiment parlé de vous, monsieur Bolan. Etes-vous sûr de ne pas vouloir prendre la peine d'entrer ? Je ne sais pas quand…

— Merci, non. Je ne m'attendais pas vraiment à trouver Léo chez lui, ajouta rapidement Bolan. D'ailleurs, je viens de le quitter. J'avais oublié de lui dire une chose importante - je passais dans le coin - je pensais pouvoir lui laisser le message.

— Vous voulez un crayon et du papier ? demanda-t-elle en souriant gentiment.

— Non, le message est très simple, dit-il sérieusement. Dites-lui que l'homme de fer a rompu le contrat et que je le lui aurais rendu pendant l'incendie aujourd'hui mais que j'ai pensé qu'il pouvait attendre encore un jour ou deux.

— Je… je pense avoir compris, dit-elle en regardant Bolan avec curiosité.

— Très bien. Ah ! et dites-lui que j'aurais aussi bien pu le rendre à sa femme et ses enfants, ajouta-t-il avec un sourire. C'est important aussi. Tâchez de ne pas l'oublier s'il vous plaît.

Le visage de la jeune femme se rembrunit un peu.

— Monsieur Bolan, je ne…

— C'est un code, madame, dit-il. Léo comprendra ce que cela veut dire.

— Je vois, dit-elle.

Bolan avait fait demi-tour et repartait. Elle le suivit.

— Heu… Monsieur Bolan ? Quels sont vos rapports avec mon mari ? enfin si vous me permettez ?

Il se retourna avec un sourire aimable.

— Votre mari ne vous l'a pas dit ? Ne savez-vous pas ce que fait votre mari, madame ?

— Enfin,… si bien entendu.

Le doute semblait planer dans son regard. Bolan pensa que ce doute avait dû lui venir souvent.

— Mais… poursuivit-elle. Il s'occupe de tant de choses. Je me demandais seulement…

— Ce que je faisais pour lui, dit Bolan, terminant la phrase pour elle.

Elle acquiesça, à la fois curieuse et embarrassée.

Bolan n'avait pas envie de le lui dire. Elle semblait si gentille. Mais il y avait d'autres considérations.

— Je suis un de ses hommes de main.

— Comment ?

Il ouvrit tranquillement sa veste et lui montra le petit 32 sous son aisselle.

— Ne saviez-vous pas que votre mari est un mafioso ? demanda-t-il calmement.

— Un quoi ?

Elle avait failli hurler, le visage grimaçant d'horreur et de surprise.

— Je suis sûr, madame, que vous avez assez de sang latin dans les veines pour comprendre, fit-il cordialement.

Il descendit les marches et alla jusqu'à sa voiture sans se retourner. Elle était encore là, dans l'embrasure de la porte, le corps rigide, les mains sur le visage, lorsque sa voiture démarra. Bolan se sentait ignoble. Il soupira, puis prit la direction de la propriété de Walt Seymour. Enfin… un coup était un coup, aussi bas soit-il. Demain, cette jolie femme serait veuve. Et cette nuit, elle aurait un mari effrayé sur les bras. Il n'y avait aucune moralité dans une croisade.

Mack Bolan regarda sa montre. S'il ne tombait pas dans les embouteillages, il pourrait être chez Seymour vers 3 heures. Un autre coup à porter. Peut-être un coup mortel.

CHAPITRE IX

Mack Bolan arrêta la voiture dans un chemin de terre derrière la propriété de Seymour, enleva sa veste et enfila une salopette verte. Il défit la gaine du P.32 et coinça le revolver dans sa ceinture, puis attacha autour de sa taille un sac à outils comme en portent les employés des compagnies de téléphone ou d'électricité. Dans un des compartiments, il y avait un couteau de chasse à large lame; il y avait aussi des pinces, des tournevis, des sectionneuses, et quelques autres outils. Un autre sac, suspendu à son épaule, compléta le déguisement. Bolan laissa la Marlin dans la voiture, traversa un terrain boisé, passa facilement à travers la haie qui entourait la propriété de Seymour en arrachant quelques lattes. Seymour faisait apparemment plus confiance à ses gardes armés qu'aux murs du style Maginot, et Bolan pensait que la plupart des hommes de main seraient sur les lieux de l'incendie.

Effectivement, l'endroit semblait désert. Marchant à découvert, il alla jusqu'à la piscine sans qu'on l'arrête, puis prit dans le sac un petit paquet qu'il déchira avant d'en jeter le contenu dans l'eau de la piscine. L'eau commença immédiatement à prendre une couleur rouge sang. Il poussa ensuite deux des chaises-longues dans la piscine. Il les regarda un moment, se demandant si elles allaient flotter ou couler. Un homme en pantalon blanc et veste rouge surgit d'un taillis au pas gymnastique. Son regard fit un aller-retour entre Bolan et la piscine.

— Nom de Dieu… grogna-t-il.

Sa main plongea dans la veste et revint armée d'un pistolet.

Bolan ignora le pistolet.

— J'sais pas, dit-il calmement. Je crois qu'il est arrivé quelque chose à votre piscine.

Son regard était d'une innocence étonnante. Il tourna le dos au garde et se pencha pour scruter l'eau.

— Venez voir vous-même, suggéra-t-il.

L'homme vint près de lui, regardant stupidement l'eau, le pistolet au-dessus de la piscine.

— Je ne comprends p… commença-t-il à dire.

La suite de sa phrase devint un gargouillis incompréhensible. Le pistolet tomba à l'eau, et il porta les mains sur sa gorge subitement tranchée, puis bascula à la suite du pistolet, son sang se confondant avec la couleur de l'eau. Bolan se mit sur un genou et nettoya le couteau dans la piscine, le sécha, puis le remit dans sa gaine en soupirant. Le cadavre avait disparu sous les eaux teintées; Bolan se releva et alla vers la maison, les yeux levés, cherchant les lignes de téléphone et d'électricité. Les ayant aperçues, il se dirigea vers l'arrière de la maison, prit les sectionneuses isolées et coupa la ligne du téléphone avant de trancher celle de l'électricité.

Il y eut immédiatement une réaction à l'intérieur de la maison. Une porte de service s'ouvrit et une dame d'un certain âge en sortit, se séchant nerveusement les mains sur un tablier aux couleurs vives. Elle jeta un coup d'œil ennuyé sur Bolan et soupira.

— Allons bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

— On fait du travail sur vos lignes, madame, fit Bolan d'un air navré.

— Eh bien ! C'est pas choisi comme moment, fit-elle exaspérée. J'essaye de préparer le dîner. Vous en avez pour combien de temps ?

Bolan ignora sa question; un autre garde venait de franchir le seuil. Il semblait excité et tenait un pistolet à la main.

— Rien ne marche, grogna-t-il.

— Pourquoi le pistolet ? demanda Bolan. Vous allez me descendre parce que l'électricité est coupée ? fit-il, narquois.

L'homme le foudroya du regard puis rangea son arme.

— Combien de temps ça va être éteint ? dit-il d'une voix sournoise.

— Si je peux avoir quelques gars pour m'aider, ça sera en état de marche en moins de deux.

L'homme acquiesça sèchement.

— Je vous aiderai. Qu'est-ce qu'il faut faire ?…

— J'ai besoin de deux hommes, insista Bolan.

— Il y a un autre type dehors quelque part. On…

— Il fait déjà quelque chose, poursuivit Bolan. J'ai besoin…

— Eh ben ! Allez vous faire foutre ! hurla le garde. Il n'y a personne d'autre. Alors…

— Bon, bon, dit Bolan.

Il le prit par le bras et commença à l'emmener vers la piscine. La cuisinière était rentrée dans sa cuisine.

— Je suppose qu'à deux on va y arriver, dit Bolan d'un ton badin. Vous voyez, le problème c'est ici. Vous voyez…

Ils venaient de contourner le taillis et le garde réagissait vivement devant le désordre.

— Merde ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tempête d'électrons, fit sérieusement Bolan. Contact magnétique entre l'eau et les câbles à haute tension. Venez par ici, je vous montrerai…

Il était venu au bord de l'eau et scrutait la surface.

L'homme de main s'approcha, commençant à prendre son arme. Il se tint à côté de Mack Bolan, une main sur la nuque, les yeux incrédules examinant la piscine et les chaises-longues dans l'eau.

— Les électrons sont de vrais petits démons, fit Bolan d'une voix sentencieuse.

— J'comprends toujours pas, murmura le garde.

Sa main avait saisi le contour réconfortant de la crosse de son pistolet et commençait à ressortir. Mais la main de Bolan n'était pas restée inactive non plus. Le couteau de chasse jaillit vers le haut coupant veines, artères et tendons de la main du garde. L'homme eut un grognement de surprise et tenta de reculer, mais le couteau avait déjà trouvé son abdomen et revenait vers la surface avec un mouvement vrillé. De l'autre main, Bolan poussa doucement le garde, et la piscine écarlate accueillit un deuxième cadavre.

De nouveau Bolan nettoya la lame puis retourna vers la maison.

La cuisinière l'attendait.

— C'est toujours éteint, fit-elle.

— Pourtant ça devrait marcher maintenant, fit Bolan. Je ferais bien de voir à l'intérieur.

Elle fit un signe affirmatif et rentra. Bolan la suivit et jeta un coup d'œil autour de la cuisine.

— Vous sentez ça ? fit-il.

— C'est seulement mon rôti, dit-elle nerveusement.

— Non, non. Je ne crois pas, il y a quelque chose de bizarre. Vous feriez bien de sortir d'ici.

Elle acquiesça et se dirigea vers la porte.

— Il n'y a personne d'autre ? demanda Bolan.

Elle secoua la tête et se dépêcha de sortir. Alors Bolan fonça rapidement à travers la cuisine, la salle à manger, monta au premier étage. Il dégaina le couteau, et passant d'une chambre à l'autre, taillada chaque matelas de haut en bas, ce qui lui prit moins de deux minutes. Revenant par le salon, il remarqua un grand portrait de Seymour au-dessus de la cheminée. Bolan visa tranquillement avec le 32 et vida le barillet dans le tableau, effaçant complètement les yeux du personnage. Puis il rechargea le revolver, le remit dans sa ceinture, et retourna sur la pelouse où se trouvait la cuisinière.

— J'ai entendu des explosions ! fit-elle nerveusement.

— Oui, madame, dit-il en passant sans rien ajouter.

Elle le suivit lestement.

— Faut-il appeler les pompiers ? souffla-t-elle.

— Non, madame, dit Bolan, se retournant pour l'observer. Heu… Vous ne faites pas partie de la famille ?

Elle secoua la tête.

— Je ne fais que travailler ici, s'écria-t-elle d'une voix aiguë.

— Alors, je vous suggère de trouver un emploi ailleurs dans les plus brefs délais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne reste pas longtemps à vivre à votre patron, voilà pourquoi. Dites-le-lui.

Il fouilla dans son sac, trouva un objet métallique et le mit dans la main de la cuisinière.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle confuse.

— Vous le remettrez à Mr Seymour, c'est tout. De la part de Mack Bolan l'Exécuteur. Dites-lui que ce sera aussi facile qu'aujourd'hui lorsque son heure viendra. Vous vous en souviendrez ?

Elle acquiesça vaguement, regardant l'objet.

— Mon fils a un truc comme ça, fit-elle sourdement. C'est une médaille de tireur d'élite, non ?

— C'est ça, madame. Vous le remettrez à Mr Seymour, n'est-ce-pas ? Et vous lui ferez mon message.

— Vous n'êtes pas de la compagnie de l'électricité ? dit-elle.

Elle venait de le réaliser.

— Non, madame. Vous pouvez entrer dans la maison, il n'y a aucun danger.

Bolan la laissa, traversa le jardin et la clôture et revint à sa voiture. Il remit la trousse à outils et la salopette dans le coffre, se mit au volant et regarda ses mains. Il alluma une cigarette. Ses mains tremblaient un peu. « C'est normal, pensa-t-il, c'est maintenant qu'elles doivent trembler. » Il fit démarrer le moteur et partit lentement sur le chemin de terre. Il aurait aimé rester sur les lieux et voir la réaction de Seymour quand ce dernier reviendrait. Mais tout viendrait en temps voulu. Si, toutefois, le temps ne faisait pas défaut à l'Exécuteur. Il y aurait des cris d'alarme à présent. Les journaux commenceraient à s'en mêler et il y aurait une pression sur la police pour qu'elle agisse. Un fou se baladait dans Pittsfield. Bolan sourit et accéléra pour franchir la route principale. Un fou avec une cause. Ce qui était bon à savoir à présent c'était que la maison de la Mafia tremblait de la cave jusqu'au grenier. Il leur avait montré combien ils étaient vulnérables. La bataille commencerait, et elle serait personnelle, très personnelle. Il ne serait plus question de contrats, il s'agirait d'une guerre d'émotions, de peur, et de la menace constante d'une mort subite. La guerre telle que Bolan la connaissait. Pour laquelle il était expert.

CHAPITRE X

Bolan s'arrêta devant un téléphone public, mit une pièce et composa le numéro de la police.

— Lieutenant Weatherbee s'il vous plaît, dit-il à la standardiste.

Il attendit patiemment, sifflotant, jusqu'à ce qu'il entende la voix du détective.

— Weatherbee à l'appareil.

— C'est Bolan.

— Ah, oui ? D'où me téléphonez-vous, Bolan ?

— Oubliez de jouer au plus fin, lieutenant, conseilla Bolan. Je voulais seulement vous dire que le contrat tient toujours.

— Ouais, je sais. Vous n'avez pas perdu de temps, je vois.

Bolan rit un peu.

— Ils gueulent ? demanda-t-il.

— Comme des putois. Il y a un mandat contre vous. Incendiaire, tentative, tentative avec préméditation, meurtre prémédité - je dois continuer ?

— Non, pas la peine, suggéra Bolan. Il y en aura encore avant la fin de la journée.

La voix du détective était troublée.

— Pourquoi avez-vous appelé, Bolan ?

— Je voudrais vous demander un service.

— Ah ? Vous voulez vous rendre ? C'est à peu près tout ce que je peux faire de mieux pour vous. Une cellule.

Bolan fut saisi d'un rire très franc.

— Pas exactement, non. J'aimerais que vous fassiez transférer mon petit frère dans l'hôpital de la police.

— C'est déjà fait. Ce matin.

— Très gentil de votre part, fit Bolan d'une voix étonnée.

— Je pense à des tas de trucs, dit le policier. Par exemple : vous vous êtes vraiment isolé du monde, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Peut-être, je vous en fous ! Vous êtes dans de sales draps, sergent. Tout le monde vous en veut, même l'armée. Des types du C.I.D. viennent de partir.

— Vous n'avez pas perdu de temps pour les faire venir, dit Bolan, agacé.

— Ah, non. Pas moi. C'est sûrement quelqu'un qui a de l'influence dans les sphères politiques. Ils ont peur, Bolan.

— Ça n'a pas l'air de vous contrarier.

— Pas du tout. Ça m'amuse follement. Pas officiellement, bien entendu. De même que, sans que cela soit officiel, y a des tas de gens ici qui sont avec vous de tout cœur. Mais il ne faut pas vous attendre à une sympathie reconnue. En ce qui concerne la justice, Bolan, vous êtes aussi pourri qu'eux. Laissez-moi vous dire que… euh… attendez une seconde…

Bolan entendait des voix en arrière-plan, puis le lieutenant reprit l'écoute.

— Vous étiez dans la région de Portal récemment ? demanda la voix un peu sèchement.

— C'est possible.

— Près de la maison de Walt Seymour ?

— Peut-être.

— Je vois. Eh bien…

Il y eut encore des bruits de fond.

— Vous pouvez ajouter deux mandats de meurtre à votre liste. Vous feriez mieux de vous rendre, Bolan. Tout ça a assez duré.

— Pas du tout.

— Comment ?

— Non, ça n'a pas été assez loin. C'est la guerre totale, Weatherbee. Il vaudrait mieux que vous le compreniez. Et puis écoutez. Ne m'envoyez pas de flics en civil. Je tuerai tous ceux qui agissent contre moi. A moins que je ne sache qu'il s'agit des flics.

— Vous ne tueriez pas un flic, hein ?

— Je préfère pas. Bon, j'ai un emploi du temps plutôt chargé. Je vais vous laisser.

— Bolan - l'informateur dont je vous ai parlé…

— Oui.

— Il est sur une autre ligne en ce moment. Ça vous plairait d'avoir de nouveaux tuyaux ?

— J'adore les commérages, dit Bolan en riant.

Weatherbee toussa pour s'éclaircir la voix.

— Peut-être pas celui-ci. Le contrat est devenu plus important. Depuis les dix dernières minutes. Mack Bolan, dit « La Joie par le Couteau », vaut, à partir de maintenant, cent mille dollars étendu raide dans la rue. Ça vous plaît ?

— Ils ont la trouille.

— Pauvre con ! Vous ne voyez pas ce que vous avez fait ? Vous allez faire arriver les tueurs à gages de dix États différents chez nous.

— C'est exactement ce que j'espérais, envoya Bolan. A présent les flics vont devoir agir, non ?

— Bolan, vous êtes cinglé ! ! ! Vous…

— Je suis un catalyseur, lieutenant ! Je fais courir les salauds, je les fais débusquer. Il va bien falloir que vous fassiez quelque chose, maintenant, non ?

La voix furieuse du détective fit vibrer le récepteur.

— Il va falloir qu'on fasse également quelque chose à votre sujet, Bolan.

— Alors, nous sommes bien d'accord. Nous nous comprenons, dit placidement l'Exécuteur.

— Ouais, nous nous comprenons. Mais… Bolan ?

— Je suis là.

— Ne tirez pas sur un flic.

— Je préférerais pas.

— Vous feriez mieux ! Comme je vous ai dit, on vous trouve sympathique officieusement, mais…

— Je comprends, dit Bolan.

Il raccrocha en souriant et revint vers sa voiture. Il jeta un regard sur sa montre. Il était 16 h 40. Il aurait juste le temps de rendre visite aux bureaux de la *Triangle*. Son sourire s'élargit, il fit tourner le moteur et démarra. Il pensa à Weatherbee et se mit à rire; le policier lui faisait un peu pitié. Il prit la file qui tournait à gauche et se dirigea vers la *Triangle Industrial Finance*.

*

**

Bolan franchit la porte à 5 heures moins 5, la referma, tourna la clef dans la serrure et baissa le store. Surprise, la fille de la

réception leva la tête. Bolan lui montra une carte en plastique que lui avait fournie Turrin.

— Fermeture pour aujourd'hui, annonça-t-il.

Ses yeux se tournèrent vers la porte du fond au-delà des cages en plastique et métal.

— Qui est là ? demanda-t-il sèchement.

— J… juste Monsieur Thomas, bégaya la fille.

Une autre fille fit son apparition dans une cage grillagée. Bolan se tourna vers elle.

— C'est vous qui tenez la caisse ?

— Oui, monsieur, fit-elle sans voix.

— Les comptes d'aujourd'hui sont en ordre ?

Elle acquiesça.

— Je viens de les terminer.

Bolan passa derrière la cage.

— Prenez-les et emmenez le tout dans le bureau de Thomas. L'argent aussi.

Il força la réceptionniste à se lever et la poussa doucement vers le bureau du fond.

— Allez là-dedans et dites à Thomas de préparer ses livres pour un relevé-surprise. Tout sur le bureau, s'il vous plaît.

Il secoua la porte de la cage grillagée.

— Ouvrez-moi ça ! Je vais vous aider, aboya-t-il.

La réceptionniste se retourna avec une mine peinée.

— J'ai… J'ai oublié votre nom, dit-elle.

— Dites-lui seulement que je viens du bureau de Plasky, fit-il. Vite, vite ! Je n'ai pas toute la nuit !

La fille fit un signe affirmatif et traversa rapidement la pièce, frappa brièvement sur la porte close et entra. Bolan prit un plateau en bois et commença à y entasser les billets que la caissière sortait de ses tiroirs.

Tous les deux entrèrent bruyamment dans le bureau privé un instant plus tard. Thomas, le gérant, regarda Bolan sans plaisir et annonça :

— Je ne pense pas…

— Tant mieux, ne pensez pas, coupa Bolan. Vous n'êtes pas ici depuis assez longtemps pour penser.

Il fit un geste vers la porte massive du coffre.

— Ouvrez ce coffre, ordonna-t-il.

Le visage du jeune homme montrait qu'il était la proie d'un conflit intérieur.

— J'aimerais voir… Heu… Vos papiers d'identité, dit-il.

De nouveau, Bolan sortit sa carte plastifiée, la fit passer devant les yeux du jeune homme, puis la remit dans sa poche. Subitement, il sourit gentiment, amicalement.

— Écoutez, ce n'est pas la peine d'être si nerveux, dit-il avec douceur. Plasky pense que ces relevés surprise sont utiles pour vous obliger à tout garder en ordre. Je suis sûr que vous n'avez pas de crainte à avoir. Maintenant ouvrez le coffre qu'on puisse en finir.

Hésitant, Thomas fit tourner la combinaison du coffre-fort, tourna une grande roue et fit ouvrir la porte.

— Combien de liquide avez-vous ? fit Bolan d'un trait sec.

La caissière tendit un morceau de papier à Thomas. Il le prit et le lut.

— Quarante-deux mille, six cent quatre-vingt-neuf et quarante-cents, marmonna-t-il.

— Oh ! Merde ! fit Bolan exaspéré. Pas ce chiffre-là. Le dépôt, Thomas, pas vos petits sous !

Le jeune homme cligna, entra dans le coffre, fit glisser une paroi et sortit avec une mallette en cuir.

— Vous auriez dû le dire tout de suite, fit-il avec pétulance.

— Ouvrez-la, ordonna Bolan.

Thomas prit une clef à l'intérieur du coffre, la mit dans la serrure de la mallette, puis regarda les deux jeunes femmes qui se tenaient derrière Bolan au centre du bureau.

— Vous ! Allez attendre dans l'autre bureau, leur dit-il.

Les filles se regardèrent puis sortirent. Thomas porta la mallette jusqu'à son bureau, l'ouvrit et observa hargneusement Bolan.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de les compter, fit-il misérablement.

— C'est quoi le total ?

— Deux cent cinquante mille.

— Certifiés ?

Le directeur acquiesça et produisit une feuille qui était posée sur les billets. Bolan fit semblant d'étudier les chiffres.

— Je vois… dit-il en retournant près du coffre.

— Que cherchez vous au juste ? demanda Thomas.

— Venez ici, je vais vous le montrer.

Il attrapa l'autre, le poussa dans le coffre et lui cogna la tête contre le mur. Les jambes du jeune homme s'effondrèrent et il glissa jusqu'au sol. Bolan l'enjamba et commença à balancer les livres de compte et les dossiers sur le parquet du bureau. Il vida le coffre complètement, mettant tous les billets dans la mallette qui se trouvait sur le bureau, poussant tout le reste par terre. Il referma brutalement le coffre et brouilla la combinaison, passa son briquet sur les dossiers par terre, se saisit de la mallette-et sortit rejoindre les filles à l'extérieur.

— Je veux voir tous vos dossiers - ici, sur le sol.

Les filles se regardèrent, puis se mirent à ouvrir des tiroirs et à poser le contenu sur le bureau.

— Ne soyez pas si ordonnées ! grinça Bolan. J'suis pressé.

Il poussa tous les dossiers au tapis et se dirigea vers un placard en métal dont il vida les tiroirs rapidement. Quelques minutes plus tard, un joli feu de joie éclairait la pièce, et les jeunes femmes se disaient qu'elles avaient affaire à un fou.

Bolan attrapa la main de la caissière et lui mit une médaille de tireur d'élite dedans.

— Dites à Plasky que c'était facile comme tout, dit-il calmement.

— Qu… quoi ?

— Dites-le-lui, c'est tout. Ah ! Vous feriez bien de sortir le type du coffre avant que la maison entière s'enflamme. Et puis… Remerciez Plasky de ma part pour les sous. Ils me seront utiles.

Il prit la mallette et ouvrit la porte. Les filles couraient déjà vers le bureau du directeur. Bolan rit et sortit sur le trottoir, fermant la porte derrière lui. Il était revenu sur les lieux du crime et en avait même commis un autre. Bon Dieu ! Que dirait la famille ? Il supposa que les « Mathieux » étaient viscéralement concernés par leur fric. Il savait comment leur faire mal. Il monta dans sa voiture et rit jusqu'à chez lui.

CHAPITRE XI

— Il faut faire quelque chose au sujet de ce fumier ! ragea Seymour. Il saccage tout sur son passage - il brûle, il pille, il nous vole… et… et…

— Ha ! Regardez qui se plaint ! fit Turrin avec amertume.

— Oui, parfaitement ! Je me plains ! hurla Seymour. C'était ton homme ! Tu n'aurais pas pu comprendre qu'il était faux comme un jeton avant de l'apprendre d'en haut ? Espèce d'imbécile ! Crétin ! Couillon ! N'importe quel rital à la con aurait pu voir que ce salaud sonnait faux ! Si tu ne passais pas ta vie au pieu avec tes pouffiasses, tu…

Turrin se releva d'un bond et tenta un crochet. Seymour recula vivement, le visage blême, cherchant une arme de la main, trouvant une bouteille de Coca.

Nat Plasky s'interposa en agitant les bras.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Arrêtez ! Ne comprenez-vous pas que c'est ce qu'il cherche ? Qu'on s'entretue ? Alors arrêtez !

Les lèvres de Léo Turrin tremblaient de rage, mais il se domina, serra les poings et se laissa retomber dans son fauteuil.

— J'suis désolé, Léo, fit Seymour. Je ne voulais rien dire au sujet des ritals.

Turrin acquiesça silencieusement et fixa le bout de ses chaussures.

— Le « grand patron » va être fou de rage pour le quart de million, fit Plasky après un bref silence.

Seymour opina :

— On les récupérera.

— Tu parles ! moqua Turrin doucement.

— Je ne me rappelle même pas à quoi il ressemble ce type, dit Plasky. Je ne l'ai vu que deux fois et encore, brièvement. Comment a-t-il pu se renseigner sur ce dépôt dans ce coffre ? Comment, hein ?

— Tu ne le savais pas ? grogna Turrin. C'est l'Homme Invisible. L'Homme Invisible sait tout, et voit tout.

— Ah ? Je croyais que c'était Mandrake, ça, émit Plasky.

— Est-ce que vous allez la fermer, tous les deux ? hurla Seymour.

— On ne fait que passer le temps, dit timidement Plasky.

— Eh bien, tourne-toi les pouces, grogna Seymour. Les autres vont arriver d'une minute à l'autre.

Turrin se hissa de son fauteuil, alla jusqu'au bar, prit quelques glaçons, emplit à moitié son verre de bourbon, puis revint vers sa place en sirotant tristement l'alcool.

— Le problème, observa Turrin, c'est que vous ne le connaissez pas, ce type. Moi, si. Moi, je le connais. Et je tremble, croyez-moi, je tremble. C'est une machine, ce gars. Une fois j'avais un sergent comme lui. Et celui-là me foutait la trouille aussi. Je vous dis que…

— Oh ! La ferme ! cria Seymour en pleine hystérie.

— Non ! Je ne la fermerai pas ! continua Turrin, têtu. Il faut savoir à quoi s'en tenir. Observez, hein. Observez. Les nerfs du mec ! Il fait cramer ma plus belle maison. Et en l'espace de deux ou trois heures il nous attaque plusieurs fois. Comme une horloge ! Il brûle le Pinechester, détruit une voiture qui vaut huit mille dollars, manque de me faire crever de trouille, blesse Jake à la jambe, terrorise tout le monde…

Il prit une pause pour boire un peu de bourbon.

— Puis s'amène chez moi quelques minutes plus tard, chez moi ! Il prend le temps de bavarder gentiment avec mon épouse, juste de quoi me rendre la vie impossible - mais ça c'est une autre histoire - et puis…

Il se mit à rire nerveusement.

— Puis, il va chez Seymour, teinte la piscine, y flanque les corps. égorgés de Paul et Tony, coupe le téléphone, l'électricité, déchiquette les matelas - juste pour nous faire piger ce qui se serait passé si quelqu'un s'était trouvé au lit à ce moment-là. Décharge son revolver dans le portrait de Walt. Bon - pour la plupart des gens, ce serait pas mal - lui pas du tout ! Il se présente tranquille comme Baptiste à la Triangle, brûle les dossiers, enferme Thomas dans le coffre-fort et se tire avec deux cent cinquante mille dollars. Je vous dis, il est comme un sergent que je connaissais. Lui avait décidé de baiser toutes les putes de Singapour sans payer. Eh ben, il a failli y réussir.

— L'éloge est terminée ? demanda Seymour d'un ton glacé.

— Ouais, c'est terminé. Mais je pense qu'au conseil on devrait suggérer à tout le monde de se tirer pendant un bout de temps. On a tous besoin de vacances de toute façon. J'ai promis à ma femme d'aller faire un tour à Acapulco. Faut laisser faire les « hit-men », et quand ce sera fait on pourra tous rentrer tranquillement.

Plasky eut un rire nerveux. Seymour observait Turrin avec un mépris non dissimulé. A ce moment les doubles portes s'ouvrirent et quatre hommes, entourant un cinquième plus âgé, entrèrent. Les trois hommes assis se levèrent respectueusement. Les quatre gardes prirent position autour de la pièce, l'un d'eux restant près de la porte. Le cinquième homme serra la main des trois autres, le regard chaud et rassurant; il avait une soixantaine d'années et des cheveux tout blancs. Il prit sa place à la tête de la table.

— Alors ? demanda-t-il d'une voix douce. Que se passe-t-il ?

Son regard allait de Seymour à Plasky à Turrin et revenait sur Seymour.

— C'est ce fou de Bolan, fit Seymour d'une voix étranglée. Le premier contrat a été raté. Il a été plus malin que les deux types de Philadelphie. Enfin ! C'est eux qui ont été descendus.

— Oui, ça, je le sais, dit calmement l'homme aux cheveux blancs.

— Mais maintenant, il n'arrête plus ! fit Plasky. Il a tapé dans mon organisation, parmi d'autres, et s'est tiré avec le dépôt : un quart de million.

— Il a brûlé ma plus belle maison et il a terrorisé ma femme, ajouta Turrin qui regardait ses doigts.

— Il a tué deux de mes gardes et il a pillé ma maison aussi, marmonna Seymour. Fait un drôle de bordel.

— Un bordel ?

Seymour acquiesça.

— Il a teinté la piscine. Coupé les lignes électriques, ainsi que le téléphone. Découpé tous les matelas de la maison.

Il haussa les épaules, puis ajouta :

— Moi j'appelle ça, foutre le bordel.

— Il s'est aussi servi du tableau de Walt comme cible, fit malicieusement Turrin avec un petit sourire. Vous savez, le superbe au-dessus de la cheminée, genre P.D.G.

— C'est un soldat, ou c'est une armée ? demanda l'homme en haussant les sourcils.

— C'est un cinglé ! s'écria sauvagement Seymour. Écoutez, Sergio, il faut faire quelque chose.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait ? demanda l'homme qu'on avait appelé Sergio.

Les trois hommes se regardèrent, embarrassés.

— A part vous cacher, toussota délicatement le vieillard. L'Organisation est-elle devenue si molle ? Si faible qu'un homme, un homme seul, puisse la faire courir se cacher dans un trou ?

— Ce n'est pas un type ordinaire, fit Turrin sur la défensive. Moi, j'avais un sergent, une fois…

— Oh ! Mais ta gueule avec tes histoires de sergent-sauteur de putes ! cria Seymour.

Turrin se leva d'un bond et secoua son poing sous le nez de l'autre.

— Encore un mot sur mes putes, et moi, j't'en colle une à travers la gueule ! Tu m'entends ? A travers la gueule ! monsieur le Contrôleur !

— Assieds-toi et tais-toi, Léopold, fit Sergio. Pourquoi vous en prendre les uns aux autres ? Il y a un ennemi commun, non ?

Il agita un doigt réprobateur vers Seymour.

— Tout cela est votre faute, Walter; vous en portez l'ultime responsabilité. Vous avez fait la première erreur : c'est vous qui lui avez permis d'entrer dans l'Organisation, vous qui lui avez donné la possibilité de nous connaître, de nous espionner. Il a l'avantage. A présent, il peut se terrer, sachant très bien que nous n'avons que peu de chances de le découvrir. Tout cela coûte cher, très cher.

— J'ai eu des doutes dès le départ, déclara Seymour. C'est Plasky qui l'a amené. J'attendais qu'il se trahisse.

— Pauvre crétin ! grinça Turrin. Qui a-t-il trahi ?

— La ferme ! hurla le vieillard avec rage. Des stupidités ont été commises, il faut les oublier. Vous comprenez ? Elles doivent être oubliées. Encore une, une seule, et il y aura un grand conseil de toute la famille, et des têtes tomberont ! Vous avez compris ?

— Oui, Sergio, fit timidement Turrin.

— Et vous ? dit le vieux en regardant les autres d'un œil perçant.

— Bien sûr… Bien sûr, Sergio, dit Seymour.

— J'ai compris, Sergio, ajouta rapidement Plasky.

— Il y a vingt ans, je ne me serais pas assis avec des gens comme vous, dit Sergio d'une voix pleine de mépris. Bon, écoutez-moi. J'ai fait faire un contrat ouvert sur Bolan. Mais vous ne devez pas vous abriter derrière. Vous avez de l'argent, vous avez de l'intelligence, vous avez de la puissance et vous êtes des mafiosi ! Alors, pourquoi est ce que Sergio s'intéresserait à votre Bolan ? Hein ? Bolan en veut-il à Sergio ? Non. Non. Bolan en veut à Walter, Nathan et Léopold. Hein ? Bolan ne connaît même pas l'existence de Sergio. N'est-ce pas ?

Il claqua les doigts vers un des hommes qui se trouvait derrière lui, et fit le geste de boire. L'homme passa derrière le bar et versa un verre de vin qu'il posa devant le vieillard. Il but une gorgée. Les autres restèrent silencieux. L'homme qui avait apporté le vin retourna à sa place. Sergio but une autre gorgée, puis posa le verre sur la table.

— Malgré cela, poursuivit-il, Sergio vient de miser cent mille dollars pour vous sauver. La famille vous protège, vous voyez. Soyez à la hauteur de cette protection. Hein ?

A cet instant précis, la baie vitrée à l'autre bout de la pièce se désintégra. L'homme qui venait de servir Sergio poussa un cri rauque et s'effondra. Le verre éclata mais le vin resta sur la table, faisant une petite flaque. La détonation - cra-ac - de la grosse carabine se fit entendre avec retard et galvanisa les hommes paralysés autour de la table. Tous les quatre plongèrent par terre, leurs visages crispés par une peur incontrôlable.

La fusillade s'arrêta aussi subitement qu'elle avait commencé. Turrin releva la tête et regarda les yeux apeurés de Sergio.

— A présent, il vous connaît aussi, Oncle Sergio. Plasky et Seymour haletaient d'émotion. Les quatre gardes étaient étalés sur le sol dans des positions bizarres.

Les vieilles lèvres se retroussèrent, faisant luire les dents sauvagement, et un poing rageur frappa la moquette avec une hargne impuissante.

— Tuez-le ! siffla Sergio. Tuez ce Bolan ! Vous comprenez ? Tuez-le !

CHAPITRE XII

Il fallait trouver une autre planque. Mack Bolan ne pouvait pas se permettre de demeurer au même endroit trop longtemps. Il s'était vêtu de noir. Il avait échangé le 32 pour un 45 automatique de l'armée, dans une gaine sur sa ceinture. Il portait des tennis noirs et un béret noir. Il se regarda dans la glace et rit de voir qu'il ressemblait à un personnage de bande dessinée. Si jamais il faisait une rencontre dans la rue, on le prendrait pour un invité de bal masqué. La Marlin et la mallette avec l'argent de la mafia se trouvaient dans le coffre de la voiture avec ses effets personnels. Il inspecta une dernière fois le petit appartement pour vérifier qu'il n'avait laissé aucune trace, ramassa sa valise et partit. Il était 2 h 20 du matin. Il prit la direction de la maison de Léo Turrin, y arrivant peu avant 3 heures. C'était une communauté luxueuse pour bourgeoisie moyenne avec des rues en courbes et de belles maisons. Bolan laissa sa voiture dans une rue à l'arrière de la propriété de Turrin, sauta une clôture et traversa un terrain pour arriver derrière la maison. Dans une autre résidence, un chien se mit à aboyer. Bolan se hissa sur le toit du garage et se cacha sur la pente ombragée, étudiant la disposition intérieure de la maison. Une lumière était allumée derrière, une fenêtre opaque, sûrement une salle de bains. Il y avait également une lueur qui venait d'une des chambres à l'étage. Bolan se souvint que Turrin avait trois enfants et tenta d'imaginer la disposition des chambres à coucher. Il se dit que la lueur venait d'une nurserie ou d'une chambre d'enfant. Encore une fois, il essaya d'imaginer l'intérieur de la maison, mais son architecture était si inhabituelle qu'il ne put rien conclure. Les fenêtres étaient à guillotine et toutes celles que Bolan pouvait voir étaient fermées.

Quelqu'un sortit pour calmer le chien qui aboyait. Bolan réfléchit un instant, puis chercha un moyen de faire du bruit. Il défit une tuile du toit du garage et la lança avec force dans le patio en bas. Elle tomba sur une table de métal, se brisa et partit sur les dalles avec fracas. Bolan tenta d'observer toutes les fenêtres en même temps. Il eut sa récompense. Un rideau d'une des chambres du dessus

bougea imperceptiblement de côté. Quelqu'un s'efforçait de voir au-dehors, mais c'était une impression plus qu'une certitude. Il arracha une seconde tuile et recommença. Le rideau se remit en place et, au même instant, la chambre s'éclaira. Bolan aperçut brièvement Turrin qui quittait précipitamment la fenêtre et aussi, avant que le rideau ne reprenne sa place, une femme brune dans le lit, la main encore sur la lampe de chevet. Bolan sourit en imaginant l'angoisse de Turrin lorsque sa femme s'était réveillée et avait allumé. Il resta immobile, attendit et guetta, encore une fois, fut récompensé. En pyjama, Turrin longeait la maison dans l'ombre du jardin et en faisait le tour. Bolan observa en souriant. Turrin se trouvait au coin de la maison et se tenait immobile. Il était sans aucun doute armé. Un objet vola jusqu'au mur du garage et éclata. Bolan sourit. Puis il perdit de vue sa victime. Il ne bougea pas, scrutant l'obscurité, heureux de se trouver sur une hauteur. Il se savait un autre avantage. Une femme et trois enfants, le sang et la chair de l'adversaire se trouvaient dans la maison. Bolan se demanda pourquoi Turrin n'avait pas fait évacuer les civils, mais n'eut pas le temps de répondre. Turrin avait réapparu de l'autre côté de la maison, ayant fait le tour par-derrière.

Bolan se remit à respecter le Sicilien. Au moins il se trouvait dehors, allant au-devant de l'ennemi, au lieu de se cacher à l'intérieur avec femme et enfants. Turrin se mit alors à découvert et dit doucement :

— Bolan ?

Secouant la tête, Bolan claqua silencieusement la langue. Turrin se déplaçait vers le garage, marchant très lentement, s'arrêtant tous les deux pas pour écouter. Il y avait un revolver dans sa main, Bolan le voyait bien à présent. Une lampe de poche se trouvait dans l'autre. Bolan regarda Turrin passer sous le garage vers l'autre partie du jardin. Il se laissa glisser du toit, et tomba sans bruit par terre. Il se dirigea vers l'ombre de la maison. De nouveau il entendit la voix de Turrin du fond du jardin :

— Bolan ?

Il fit le tour de la maison et monta les marches vers la porte d'entrée. Comme il s'y était attendu, la porte était entrouverte. Il sourit. Les pyjamas de Turrin n'avaient pas de poches - et comme il portait un revolver d'une main et une lampe de l'autre, il était évident

qu'il n'avait pas pu prendre ses clefs; et il n'allait pas se fermer la porte du dehors. Bolan se glissa dans l'entrée obscure et se demanda combien de temps Turrin allait rester dans le jardin. Il n'avait vraiment pas eu envie de tuer Turrin à distance, d'une balle de carabine à haute précision. Il y avait eu une certaine amitié entre les deux hommes, le moins que Bolan pût faire c'était de regarder Léo en face lorsqu'il le tuerait. L'attente fut brève. Turrin entra à peine une minute après Bolan, respirant doucement. Il ferma la porte et tourna la clef, immobile un instant, le dos tourné vers l'intrus. Bolan se demanda quelles pensées traversaient son esprit, les dernières pensées d'un homme qui se tenait dans le noir près d'une porte fermée. A quoi pouvait-il penser ?

Bolan avança le bras et posa le canon du 45 contre sa nuque.

— Je le savais, soupira Turrin. Je savais que vous étiez là dès que j'ai fermé la porte.

Il y eut un petit silence, puis :

— Vous ne devez pas m'assassiner, Bolan, pas avant que nous ayons parlé.

— Ça va être dur pour votre femme de nettoyer les dégâts, annonça calmement Bolan.

L'obscurité était totale, mais Bolan devinait le masque de la mort qui torturait les traits de l'autre. Bolan l'avait déjà vu, ailleurs; il l'avait porté lui-même souvent, et savait l'effet que cela faisait. Les petits muscles du visage qui se tordent, le diaphragme qui se bloque, les côtes endolories. Il ne voulait pas prolonger cette souffrance. Il avança sa main libre.

— Le revolver, Léo, commanda-t-il.

Le revolver à long canon changea de main à regret. Bolan le laissa tomber lourdement derrière lui.

— Je comprends ce que vous ressentez, fit Turrin d'une voix étouffée par l'émotion.

— Ah, oui ?

— Oui, votre sœur était gentille, Bolan.

— C'était la chose qu'il fallait pas dire, grinça sauvagement Bolan.

Il poussa violemment le canon du 45 dans la nuque.

— A présent, continua-t-il, tournez la clef et ouvrez la porte en douceur, en douceur.

— Où allons-nous ? fit Turrin qui s'étouffait avec chaque mot.

— Je vais faire une fleur à votre femme et vos enfants, déclara Bolan avec rage.

A cet instant, la pièce s'éclaira brillamment. Réagissant automatiquement, Bolan se jeta de côté contre le mur, le 45 se levant aussitôt, changeant de direction, cherchant la nouvelle menace. La femme de Turrin était dans le salon, son visage figé comme un masque, un bras levé vers Bolan. Il fit dévier aussitôt le trajet du 45 et le coup partit dans une chaise l'envoyant à l'autre bout de la pièce. Bolan avait les yeux qui lui piquaient à cause de la soudaine intensité lumineuse et les oreilles qui bourdonnaient à cause de la détonation du gros pistolet. C'est sûrement pour cela qu'il ne vit pas le minuscule revolver dans la main d'Angelina Turrin. Le bruit de petits pétards ne sembla avoir rien à faire avec une sensation de brûlure qu'il ressentit à la tempe et dans l'épaule, mais instinctivement il sut qu'il avait été atteint. Turrin était par terre et roulait sur lui-même comme un possédé pour se dégager. Bolan tira deux fois dans sa direction en passant par la porte, mis en fuite par une petite bonne femme avec un revolver de gosse ! Mis en fuite et blessé de surcroît. Il sentait couler son sang le long du cou et, tout en faisant rapidement le tour de la maison, se demanda s'il était sérieusement blessé. Il remit le 45 dans sa gaine tout en passant la clôture et pensa qu'il n'avait pas été gravement touché malgré l'impression d'avoir l'épaule en feu. Il refit son chemin à travers le terrain avoisinant et se trouvait presque dans la rue lorsqu'il entendit les sirènes. Il hésita une seconde, puis décida de laisser sa voiture là où elle se trouvait plutôt que de faire la courette avec les flics à cette heure matinale. N'importe quelle voiture en mouvement deviendrait une cible. Il traversa la rue et un autre jardin, puis courut dans un champ. Il lui fallait s'éloigner - aussi vite que le permettaient ses deux blessures. C'est bien fait pour toi, sale con ! se dit-il. Il avait voulu bien se conduire avec l'ennemi. Ça ne marchait pas. Il n'y avait aucune moralité dans la croisade. Il fallait les abattre où l'on pouvait, quand l'on pouvait. Tuer ou être tué. Il avait bien appris la leçon dans les jungles du Sud-est asiatique. Pourquoi l'avait-il

oubliée ici, dans la jungle de la Mafia ? Il s'injuria et se précipita vers une masse sombre de maisons, pressant le béret contre son cou pour arrêter le flot de sang. La nuit était emplie de sirènes. Bien entendu, les flics l'avaient attendu. Ils s'étaient postés autour des prochaines victimes et l'avaient attendu patiemment. Une autre erreur de sa part. Il n'aurait pas dû engager cette attaque : il était blessé et perdait beaucoup trop de sang. Ce qu'il lui fallait maintenant, c'était un endroit où se terrer, se soigner, refaire ce sang qui le quittait… c'est avec de telles erreurs que l'on perdait les guerres.

CHAPITRE XIII

Les yeux rougis, le lieutenant Weatherbee descendit de sa voiture et marcha jusqu'à une autre voiture de la police qui se trouvait au croisement, à côté de la résidence des Turrin. Il fit un signe las vers le policier qui était debout près de l'auto et lui demanda :

— Ça vous a pris combien de temps pour cerner les lieux après les coups de feu ?

— Un peu moins d'une trentaine de secondes, répondit le policier en uniforme. Dès que j'ai entendu tirer je suis venu et je me trouve ici depuis. Je n'ai vu que les types de chez nous.

Weatherbee grogna, regarda la rue un moment puis retourna vers sa voiture. L'homme en civil qui était au volant l'observa avec sympathie.

— Il s'est échappé, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

— J'en suis à peu près sûr, fit Weatherbee en soupirant. Turrin dit qu'il était habillé en commando, tout en noir, qu'il bouge comme un chat et aussi rapidement. Turrin a eu de la chance, et il en est drôlement conscient.

— Il force quand même l'admiration, ce Bolan, commenta l'officier.

— Il vous fait peut-être cet effet, pas à moi, grinça Weatherbee.

— Ne vous méprenez pas, Al. Je voulais seulement dire, enfin, vous savez, il n'a même pas tiré sur la femme de Turrin. Il aurait pu la tuer tranquillement, nous le savons. A la place, il rompt le contact et s'enfuit.

— Il a peut-être paniqué, suggéra Weatherbee. Elle croit l'avoir touché. Simplement parce que nous n'avons pas trouvé de traces de sang… Un homme blessé ne va pas loin, Bob. Je vais faire affecter encore une vingtaine de types sur ces lieux. Il faut arrêter ce gars avant qu'il…

Il prit le microphone de la radio et passa calmement ses instructions aux hommes qui entouraient les lieux de l'incident. Puis il dit à son chauffeur :

— Bon, allons sur le périmètre est de ce territoire et revenons par ici.

L'homme acquiesça, fit tourner la voiture, et partit rapidement vers l'est.

— On tire pour tuer, hein ? fit-il sur le souffle.

— Y a intérêt, fit Weatherbee d'une voix morose.

Ils tournèrent sur une artère nord-sud et commencèrent à rouler au pas. Weatherbee défit un petit fusil de ses crochets et vérifia son ordre de marche. Le chauffeur dégaina son revolver et le plaça à côté de sa cuisse.

— C'est un métier pourri, marmonna-t-il en soupirant.

— A qui le dîtes-vous, remarqua Weatherbee.

Il se redressa subitement.

— Quelqu'un vient d'allumer des lumières dans ces appartements là-bas. Coupez vos phares !

Les jambes de Bolan étaient flageolantes, et chaque fois qu'il prenait son souffle, il avait très mal. Il était arrivé dans un quartier plus modeste, et avançait à travers une étendue de gazon bien entretenu près d'un immeuble lorsque quelqu'un avait allumé au rez-de-chaussée. Il se laissa tomber sur un genou et examina la gaze qu'il s'était mise sur l'épaule. Ça ne saignait plus autant, se dit-il, ou alors il avait trop perdu de sang pour sentir la différence. Il fit une grimace et toucha légèrement l'éraflure sur sa tempe. Il avait perdu un peu de peau, c'est tout, et le sang avait coagulé, mais il avait encore très mal et une migraine qui n'en finissait plus.

Il se jeta par terre et roula jusqu'à quelques buissons; des phares de voiture avaient jailli dans la rue un peu plus bas que lui à l'instant même où quelqu'un avait ouvert une porte un peu plus haut. Les phares s'éteignirent immédiatement et Bolan eut une impression horrible lorsqu'il vit que la voiture continuait à avancer sur lui. Une lumière s'alluma au-dessus de la porte et une femme sortit sur le palier. Elle était en robe de chambre et avait quelque chose noué autour de la tête. Elle appelait d'une voix douce; la conscience brumeuse de Bolan sembla comprendre :

— Minet, Minet.

L'automobile passa si près qu'il aurait pu la frôler de ses doigts, puis s'arrêta près de la femme. Elle recula vers sa porte et une voix d'homme, du côté du chauffeur, lui dit :

— Police, madame. Vous avez un ennui ?

Bolan entendit la femme retenir son souffle puis rire légèrement avec nervosité. Elle traversa le gazon vers le trottoir, restant dans le rayon de la lumière, puis s'arrêta lorsque la portière opposée s'ouvrit et un type énorme en sortit et lui adressa la parole par-dessus le toit de la voiture.

— Je suis le lieutenant Weatherbee, dit-il. Nous cherchons un homme. Voudriez-vous me dire ce que vous faites dehors à cette heure ?

— Je ne cherche pas un homme, en tout cas, dit-elle en riant. Mon chat m'a réveillée en miaulant. Il y a un énorme matou dans le coin qui…

— Oui, madame. C'est vrai qu'il y a un homme dangereux dans les environs. Nous ferions mieux de vérifier.

Weatherbee avait fait le tour de la voiture et se tenait sur le trottoir, le fusil au creux du bras. L'autre officier sortit aussi et se mit à regarder nerveusement dans les coins sombres autour des immeubles. Les trois se trouvaient si près de lui que Bolan pouvait entendre la femme respirer.

Weatherbee demanda la permission de voir à l'intérieur et elle la lui accorda.

— Restez avec madame, Bob, dit le lieutenant.

Prudemment, il descendit l'allée et entra dans l'immeuble.

Le policier s'était penché à l'intérieur de la voiture et actionnait un projecteur pour illuminer les parois de l'immeuble. Weatherbee ressortit puis disparut de nouveau dans l'ombre. Quelque chose frôla la joue de Bolan. Il contrôla sa réaction en reconnaissant le poil soyeux d'un chat. Il entoura l'animal de son bras valide et le caressa. Le chat se mit en boule dans le creux du bras et ronronna paisiblement.

Weatherbee se montra de nouveau, marchant dans le rayon du projecteur, fit rapidement un pas de côté pour quitter la lumière, et d'un pas fatigué arriva sur le trottoir.

— Vous avez vu mon chat ? fit la femme.

— Non, madame. Ni mon homme non plus, dit Weatherbee. Oubliez votre chat et rentrez chez vous Fermez la porte à clef. Nous attendrons que vous soyez à l'intérieur. Et excusez-nous de vous avoir dérangée.

La femme dit une chose que Bolan ne put entendre, rit légèrement, courut jusqu'à la porte, se retourna pour faire un signe de la main, rentra et ferma la porte. La lampe s'éteignit. Un instant plus tard, les phares de la voiture s'allumèrent et elle s'éloigna lentement.

Bolan colla le chat à son corps et courut vers la porte, se courbant très bas. Ensuite, il rebroussa le poil de l'animal en le tenant contre la porte. Le chat hurla et griffa, essayant de se libérer. La porte s'ouvrit presque immédiatement. Bolan fit un pas à l'intérieur, mettant de force le chat dans les bras de la femme étonnée.

— Je vous ai rapporté votre chat, dit-il en souriant.

Il referma la porte et se pencha.

— Ne faites pas d'esclandre, je vous en prie. Si vous voulez que je parte, je le ferai.

Elle l'observait comme si ce qui lui arrivait était complètement insensé, s'attendant à ce qu'il disparaisse comme un génie. Ses yeux remarquèrent son curieux costume, le pistolet à sa ceinture, l'épaule couverte de sang.

— Vous êtes blessé, marmonna-t-elle.

Il acquiesça.

— On m'a tiré dessus. Si vous me laissez rester un moment, je vous promets qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Son épaule le brûlait comme s'il avait un tison rougi à l'intérieur.

— Le policier a dit que vous étiez dangereux, chuchota-t-elle.

— Pas pour vous, dit-il d'une voix rassurante.

Le chat sauta des bras de sa maîtresse et s'enfuit dans une autre pièce. Bolan regarda le divan avec envie.

— Il y a une petite balle dans mon épaule, dit-il. J'ai besoin d'un désinfectant et d'une paire de pinces à épiler.

— Bien sûr.

Elle se dirigea rapidement vers un couloir sombre. Bolan la suivit, voulant voir si elle allait essayer de téléphoner. Elle entra dans la

salle de bains. Il soupira, revint dans le salon et s'effondra sur le canapé.

— Vous habitez seule ? demanda-t-il en élevant la voix.

Elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains.

— Non. Je vis avec Tabatha, fit-elle en fronçant le nez. Tabatha est ma chatte. Nous sommes deux vieilles filles.

Elle disparut et Bolan se mit à enlever son pull-over. Lorsqu'elle revint, portant un petit plateau en métal, Bolan avait réussi à se dégager la tête et un bras du pull et faisait glisser doucement l'autre bras. La femme avait retiré le foulard de sa tête et s'était donné quelques coups de brosse. Bolan la trouva très jolie, petite avec des yeux lumineux et un visage intelligent :

Elle mit le plateau sur une table basse et l'aida à retirer son pull, eut une mimique de sympathie en voyant la blessure.

— Ça a beaucoup saigné, dit-elle. La balle s'y trouve encore ?

Il acquiesça sombrement, les yeux sur le plateau qu'elle avait apporté. Une paire de pinces à épiler se trouvait dans une bouteille contenant un liquide incolore. De la gaze, une boîte de pansements et une grande bouteille de mercurochrome incolore.

— Je stérilise les pinces dans de l'alcool à 90°, lui dit-elle. Ça va ?

Il acquiesça de nouveau et prit la bouteille de mercurochrome.

— C'est moi qui dois vous enlever la balle ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il. Je l'ai déjà fait, je peux recommencer.

Elle le poussa sur le dos et lui mit un oreiller sous la tête.

— Pas cette fois-ci, dit-elle avec fermeté.

Elle prit les pinces.

— Ne bougez pas, commanda-t-elle, les dents serrées.

*

**

Bolan était allongé sur un canapé en soie, le torse nu, vêtu de pantalons verts taille-basse, Angelina Turrin était assise sur lui et lui pressait un fer à souder contre l'épaule.

— Vous êtes un homme de fer, sergent, dit la voix de Léo. Et vous avez une petite épouse idéale.

— Je vais quand même vous tuer, dit placidement Bolan. Dès que je me réveillerai.

Il se réveilla immédiatement, les rayons du soleil dans les yeux et mille petits démons qui dansaient à travers son épaule. Une fille se tenait à la fenêtre près du lit, manœuvrant le store, elle lui tournait le dos. Des cheveux de jais tombaient sur ses épaules délicates; elle était vêtue d'un soutien-gorge et d'un slip, ce qui provoqua sa gêne lorsqu'elle se retourna et vit ses yeux ouverts. Elle se saisit d'une chemise sur le pied du lit, lui tourna le dos et se voila dans les plis de la chemise.

— Vous êtes la femme au chat, dit-il d'une voix groggy.

Elle se posa sur le bord du lit et lui mit un thermomètre entre les dents.

— Je pensais que vous dormiriez toute la journée, fit-elle en lui faisant signe de ne pas répondre.

Ils se regardèrent en silence un moment. La fille souriait. Puis elle reprit le thermomètre, l'étudia et lui dit :

— Vous avez une santé de cheval. Pas de fièvre.

— Toute la chaleur s'est concentrée dans l'épaule, répondit-il en souriant.

— Je sais qui vous êtes, fit-elle, devenant sérieuse.

— C'est bien ou mal ? demanda-t-il en la regardant dans les yeux.

— Mal, je suppose, dit-elle avec sobriété. On en parle à la télé, à la radio et vous avez votre photo en première page ce matin. On vous appelle l'Exécuteur, monsieur Bolan. Êtes-vous un exécuteur, monsieur Bolan ?

— Voyons… Je parie que vous avez un nom exotique, dit-il. Carmencita. Vous ressemblez à une Carmencita.

Elle rougit.

— C'est Valentina. Querente. Vous pouvez m'appeler Val.

— Valentina vous va mieux, lui dit-il. Quelle heure est-il ?

— Presque midi.

— Ce qui veut dire que vous avez eu tout le temps nécessaire pour appeler la police et vous débarrasser de moi. Pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

— J'ai failli, dit-elle en baissant les cils.

— Mais vous ne l'avez quand même pas fait. Pourquoi ?

— Eh bien… vous m'avez fait confiance, non ?

— Que savez-vous d'autre ?

— A peu près tout, je pense. Vous avez abattu onze hommes en moins de deux semaines. Vous êtes une tragédie vivante, monsieur Bolan. Je suppose que c'est ça qui m'a empêché de vous dénoncer.

Il sourit.

— Alors vous sympathisez avec ma cause.

Elle secoua la tête avec fermeté.

— Pas du tout. Un homme n'a pas le droit de prendre la vie d'un autre. Il n'y a jamais de justification pour le meurtre.

— Sans blague ?

— Sans blague. Il n'y a aucun moyen de le justifier.

Bolan eut un petit rire narquois et changea de position.

— Je n'ai pas besoin de le justifier, dit-il. Ça se justifie tout seul.

Elle lui mit un autre oreiller sous la tête et derrière l'épaule.

— La fin justifie les moyens ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

— Non. Les moyens justifient la fin. C'est le combat qui dure depuis le début des temps, Valentina. Le bien contre le mal. Le bien se justifie, non ?

— On en reparlera un jour, dit-elle sérieusement. Dès que nous aurons réussi à définir le Bien. Maintenant, je vais vous nourrir. Comment aimez-vous vos œufs ?

— Cuits, fit-il en souriant.

— Sérieusement.

— Sérieusement, je les aime cuits. Peu importe la manière Heu… où sont passés mes vêtements ?

Elle fit une grimace.

— Je les ai volés. Vous avez mal choisi votre vieille fille, monsieur Bolan. Quand un homme se trouve dans mon lit, c'est pour un moment.

— Drôle de vieille fille, dit-il en la regardant dans les yeux.

Elle rougit puis se leva en disant :

— Brouillés.

— Hein ?

— Peu importe la recette que je tente, mes œufs sont toujours brouillés en fin de parcours. Alors j'espère qu'ils vous conviendront comme cela.

Elle sourit et fila de la pièce.

Bolan rejeta immédiatement les draps et se regarda. Puis il se mit prudemment sur le bord du lit. Il était nu comme un ver. Il se recouvrit avec le drap.

— Qu'est-ce que vous avez dit que vous aviez fait avec mes vêtements ? appela-t-il.

— Je vous les ai piqués, dit-elle de la cuisine. Si ça doit vous rendre désagréable, vous pouvez les reprendre. Dans la salle de bains si vous en avez la force.

Bolan en avait la force. Il se força à s'asseoir sur le bord du lit et mit les pieds par terre. Il eut un étourdissement, se leva et, tout nu, fit le trajet jusqu'à la salle de bains. Les vêtements en jersey noir étaient suspendus sur le rideau de la douche. Ils avaient été lavés. Son slip, lavé aussi, se trouvait sur un crochet. Il mit le slip, saisit les jerseys et revint s'asseoir sur le lit. Valentina frappa un petit coup sur la porte et lui dit :

— Ne remettez pas la chemise que je n'aie changé votre pansement.

— Etant donné ce qui se passe sous le pansement, je me demande si jamais je remettrai la chemise.

— Vous êtes présentable ? demanda-t-elle.

— Je le suppose, fit-il.

Elle franchit le seuil de la porte et l'observa franchement, en disant :

— Enfin, à peu près… Je vais vous aider pour le pantalon. Honnêtement, cet ensemble est ridicule. Vous vous prenez pour qui ? Batman ?

Elle était à genoux devant lui et s'était saisie du pantalon et le lui mettait sur les jambes.

— C'est très pratique pour jouer à cache-cache, répondit-il.

— Oui, je vois. Pas vu, pas pris, hein ?

Bolan était gêné, il s'en rendit compte avec surprise.

— Ils sont vraiment très pratiques, dit-il. On s'en rend compte dès qu'on essaye de franchir une clôture avec des vêtements larges.

— Je vois, fit-elle.

Elle avait réussi à monter le pantalon jusqu'à ses genoux.

— Vous ferez le reste vous même, dit-elle. Les œufs sont en train de brûler.

— C'est vous qui l'avez retiré, observa lourdement Bolan. Y a-t-il une raison pour laquelle vous ne voulez pas le remettre entièrement ?

— Je vous ai dit, les œufs brûlent, dit-elle en allant jusqu'à la porte. Et puis, je les ai fait glisser sous les couvertures. Je n'ai absolument rien vu.

Bolan ouvrit la bouche mais elle était déjà partie. Il sourit, se leva et réussit à terminer tout seul avec sa main valide. Elle était pas mal, pensait-il, malgré cette odeur d'œuf brûlé qui lui venait de la cuisine. Oui, pas mal du tout.

CHAPITRE XIV

La villa de Sergio Frenchi dominait l'horizon de South Ills, le quartier résidentiel chic de Pittsfteld. Le site en avait été choisi à cause de sa ressemblance avec la côte méditerranéenne, bien que l'océan soit distant de plusieurs centaines de kilomètres, et la maison elle-même était d'un style purement méditerranéen, longue et basse avec des tuiles rouges, de larges fenêtres et des patios à différents niveaux, incorporés à la colline. En voyant une photo de la propriété, l'on aurait eu tendance à croire la maison isolée; en réalité, elle se trouvait dans un quartier de milliardaires. Frenchi était tout bonnement arrivé le premier sur les lieux et s'était taillé la part du lion.

Une rumeur disait que Frenchi avait amassé sa fortune dans l'import-export; une autre qu'il était armateur. La première histoire était plus proche de la réalité, la réussite de Frenchi était surtout due au trafic international de stupéfiants. Il devait également revendiquer la prostitution organisée, la prohibition, le jeu, et quelques autres activités illicites qui constituaient une bonne part des passe-temps des citoyens américains. Depuis quelques années, Frenchi avait décidé de « légitimiser » ses affaires autant que possible, et ses nouvelles affaires étaient surtout à base de sociétés de prêts et de financement, ainsi que quelques petites affaires quelconques mais légales; le tout étant groupé sous le nom *d'Enterprises Frenchi*.

Mais d'abord, ensuite, et toujours, Frenchi était un homme de la famille. La Mafia. Pas le genre de famille qu'on pouvait désavouer ou déshériter d'un coup de tête, même s'il en avait eu l'envie. Les vœux étaient un lien à vie avec la famille, avec tout autre chose venant en second lieu : famille, parents, enfants. Les vœux de la Mafia étaient même pris devant Dieu et l'Église. Sergio Frenchi était marié depuis quarante et un ans avec la même femme mais le mariage avait été stérile. Homme chaleureux et humain d'un côté, Sergio compensait ce manque de progéniture avec le produit d'autres mariages de proches, devenant « Oncle Sergio » pour une multitude et « Père Sergio » pour certains, dont Léopold Turrin. Les enfants de Turrin se trouvant autant chez eux dans la longue maison sur les collines que

dans la propre maison de leurs parents. Angelina Turrin, orpheline depuis l'âge de dix ans, avait fini par croire « Père Sergio » le véritable grand-père de ses enfants. Mme Frenchi avait passé les dix dernières années à parcourir le monde; souvent présente dans les conversations de la maison, elle s'y trouvait rarement en personne.

En fin de matinée, en ce début de septembre, la villa Frenchi semblait avoir un aspect normal, se disait Angelina Turrin, à part quelques voitures de plus dans le parking. Les enfants dégringolèrent de la décapotable de leurs parents, courant comme d'habitude avec des cris joyeux. Léo pressa la main de sa femme pour la réconforter et la laissa près de la voiture; il prit un chemin qui allait vers l'arrière de la maison et disparut.

C'est drôle, pensait-elle, comme, en une nuit, un monde entier peut se transformer. La grande villa qu'elle avait tant aimée lui semblait, à présent, pleine de menaces et de pressentiments malheureux. Elle se demanda comment elle parviendrait à faire des gestes de bonheur et de joie, comme si Père Sergio était encore le chaleureux « nonno » d'avant. Elle frissonna, malgré la chaleur du soleil, puis suivit les traces de ses enfants.

Son mari était venu pour préméditer la mort d'un homme. Il était assis avec des gangsters et des meurtriers, pendant que ses enfants jouaient au soleil, pour arranger les détails d'un assassinat. Assassinat qu'elle avait failli commettre elle-même. Mais seulement parce qu'elle avait été en proie à une panique totale devant une situation impensable. Elle ne se souvenait même pas d'avoir appuyé sur la détente, Dieu merci, elle l'avait tout de même fait. Mais en paniquant. En revanche, s'asseoir, parler et préparer un meurtre… Elle frissonna de nouveau et se força à monter les marches. Peut-être, pensa-t-elle, la réaction de ces hommes était une chose normale, peut-être la même que la sienne, un acte de survie, et ils réagissaient de la seule manière possible. Et peut-être qu'un jour elle pardonnerait à Léo son association avec le syndicat. Peut-être - peut-être qu'elle aussi, comme « Mamma Frenchi », se mettrait à faire le tour du monde pour éviter de se confronter avec la réalité dans les recoins de son salon… Elle interrompit ses pensées, cligna

les yeux pour arrêter ses larmes et partit à la recherche de ses enfants.

Ils avaient profité de la première expérience. Le conseil s'était réuni à l'ombre des rideaux tirés. Une garde de vingt hommes était venue surveiller la propriété et une douzaine encore patrouillaient le quartier.

— Alors, notre petite Angelina a failli faire le travail raté par une petite armée, dit Sergio d'une voix chargée de sarcasme. Et avec un pistolet pour enfants en plus - hein ?

Il rit puis tourna un regard réprobateur vers un Léo Turrin inconfortable.

— Tu as fait un bon mariage, Léopold. Prends bien soin de ce bout de femme. Elle fera de toi un homme.

— J'suis simplement content qu'elle ait été là, marmonna Turrin. Elle m'a sauvé la vie. Vous avez déjà senti un canon de pistolet dans la nuque ? J'suis drôlement content qu'elle se soit trouvée là

— Tu ne t'excuses pas ? observa doucement Sergio.

— Enfin ! Je vous ai raconté ce qui s'était passé. Tout à coup, paf ! Il était là ! Et c'est pas moi qui ai téléphoné aux flics. Ils sont arrivés comme des mouches, ils devaient se trouver tout près. Je suis surpris que Bolan ait pu passer à travers. J'vous dis, y en avait partout. J'avais l'impression d'assister au Bal Annuel de la Police, et chez moi encore !

— J'ai dit que tu n'avais pas à t'excuser. Vous savez ce que je pense ?

Il observa autour de lui les yeux interrogateurs.

— Je pense que cet homme travaille avec la police. Pas ceux d'ici - non, pas ceux d'ici. Il a été importé - je crois que c'est un fédéral. La C.I.A. ou quelque chose, avec le droit d'assassiner. Vous voyez ?

Un petit homme se tortilla nerveusement au bout de la table et s'éclaircit la voix.

— Ça ne me paraît pas logique, Sergio, dit-il. Je suis sûr que j'aurais eu vent d'une chose pareille. Croyez-moi, la police fait tout ce qu'elle peut pour l'avoir, ce type.

Sergio fixa l'homme avec un regard méprisant.

— Et vous seriez au courant, hein ? Vous êtes trop important pour qu'on ne vous l'apprenne pas, hein ? Lorsqu'il s'agit des fédéraux ?

L'autre agita la tête affirmativement.

— Je le crois, oui. Vous savez bien que c'est vrai. Je ne vous ai jamais mal renseignés auparavant, non ?

— Ils ont tout essayé pour nous briser ! s'écria Sergio se mettant subitement en colère et tapant du poing sur la table a chaque parole. Pourquoi n'essayeraient-ils pas ça, maintenant ? Hein ?

— Ce serait contraire à la manière américaine, fit le petit homme, d'une voix qui se voulait calmante. Les fédéraux ne travaillent pas de cette façon.

— Mais regardez qui a été tué ? répondit Sergio. Est-ce que l'un de nous a été tué ? Hein ? Non. Non ! Un homme qui peut briser un verre de vin que je tiens dans la main peut abattre Sergio s'il en a envie ! Hein ?

— Alors, que fait-il, Sergio ? demanda Plasky.

— Une guerre psychologique ! rétorqua sèchement le vieillard. Voilà ce qu'il fait. Et peut-être, ajouta-t-il, les yeux rêveurs… peut-être « bambini », ce Bolan est plusieurs…

Un long silence suivit cette déclaration, tous les yeux tournés vers Sergio. Il s'assit à la table, joua avec sa serviette de cocktail et poursuivit :

— Observez ce qui s'est passé, dit-il doucement. Observez. Cinq hommes sont abattus dans la *Triangle* sur le trottoir. Personne n'a vu l'assassin, hein ? Un soldat arrive chez Nathan, personne le connaît, on le voit pour la première fois, et il persuade Walter de lui donner une place dans l'Organisation. Dès qu'il a eu le temps de connaître quelques visages et quelques bureaux, nous apprenons par notre agent de sécurité…

Il leva les yeux et foudroya le petit homme au bout de la table.

— Par notre sécurité que ce soldat est le meurtrier de nos cinq hommes, et qu'il a l'intention de nous tuer tous ! Alors ! Nous mettons un contrat sur l'assassin et il attend. De nouveau aucune personne vivante ne l'a vu. Il fait une apparition dans une des maisons de Léopold, mais on ne le voit que brièvement. Qui peut dire si l'homme qui a mis le feu est l'homme qui a tiré sarts raison

sur l'auto ? De nouveau, chez Walter, un homme correspondant à la description de Bolan parle à la cuisinière - mais qui sait combien d'hommes il y avait sur la propriété ? Hein ?

— Vous comprenez, ce qui se trame, bambini ? Une image. L'image d'un fantôme invincible qui marche à nos côtés sans qu'on puisse y toucher, tuant et détruisant à volonté, une image de peur.

Les hommes autour de la table, ils étaient douze, commençaient à s'exciter. Il y eut des murmures et des chaises qui grincèrent. On alluma des cigares et des cigarettes.

Sergio semblait s'amuser énormément de son rôle. Il souriait largement.

— Donc, vous voyez, hein ? Notre sécurité n'est pas bien faite, hein ? La Mafia ralentit, hein ? La vie est trop facile, disent-ils. La nouvelle génération de la famille est bête comme ses pieds disent-ils. Secouons-les, disent-ils. Poussons-les aussi loin qu'ils se laisseront pousser, et voyons les erreurs qu'ils commettront. Jouons à un jeu avec la Mafia et peut-être qu'ils trembleront assez pour faire crouler la maison ! Voilà ce que disent les fédéraux !

— J'aime moins cette situation que la précédente, commenta aigrement Seymour. Un homme seul, même un fantôme, me met plus à l'aise qu'un assaut concentré du gouvernement fédéral, sans égard pour les règles établies.

— L'aise, tonna Sergio. Vous voulez votre aise ? Prenez votre aise, érudit, et dormez avec ! Sergio Frenchi veut un Bolan mort ! Pas un fantôme, pas un destructeur invincible, mais un cadavre !

— Mais vous venez de dire… protesta faiblement Seymour, puis il abandonna complètement.

— J'ai dit que vous devriez vous trouver un peu de courage, fit sentencieusement le vieillard. Arrêtez de geindre et de vous plaindre de ce Bolan fantomatique. Supprimez-le. Faites-en un vrai fantôme, et dites aux fédéraux d'en envoyer un nouveau. Alors ? Qui sont les braves et les courageux ? Hein ? Léopold ? Nos femmes ?

— Nous l'aurons, déclara Turrin d'un ton sinistre en baissant les yeux.

— Oui, oui nous l'aurons. Et voici comment. Nathan, d'abord, vous…

Ainsi commença le conseil du 1er septembre. La Mafia avait repris son second souffle, les temps seraient difficiles pour Mack Bolan l'Exécuteur.

CHAPITRE XV

Depuis plus de quarante-huit heures, Mack Bolan était l'invité de Valentina Querente. Il avait appris qu'elle était professeur à l'école publique où, par coïncidence, il avait été muté comme instructeur militaire - un travail qu'il ne ferait jamais plus. Il avait également appris qu'elle avait vingt-six ans, était célibataire, et encline à de rapides changements d'humeur, allant du sérieux le plus complet à l'humour joyeux. Qu'elle semblait à la fois virginale et expérimentée, rougissant pour des riens mais complètement à l'aise dans des circonstances embarrassantes. Ils partageaient le même lit, Bolan nu à part son slip et Valentina couverte d'une grosse chemise de nuit. Elle le frôlait parfois lorsqu'il devait s'habiller ou se déshabiller et il l'avait souvent vue en slip et soutien-gorge, mais leurs corps ne s'étaient jamais touchés, pas plus que leurs lèvres - ni même leurs mains.

Bolan s'éveilla pour la troisième fois dans le lit de Valentina. Elle était assise à côté de lui et scrutait son visage.

— Bonjour, dit-il.

Elle baissa les yeux, gênée.

— Vous vous réveillez toujours pour me trouver en train de vous regarder, se plaignit-elle.

— Je trouve ça plutôt agréable, lui dit-il.

Sa main enveloppa la sienne pour la première fois.

— Non, heu… Il vaut mieux pas, fit-elle, le souffle court.

Elle tenta de se dégager.

— Pourquoi pas ? C'est une jolie petite main, douce et très réconfortante à tenir.

— Mais c'est, heu… votre bras blessé.

— Oh, il va mieux maintenant et pourrait probablement vous enlacer.

— Soyez sérieux, Mack, fit-elle sobrement. Vraiment, la raison pour laquelle je me trouvais là c'est que - je pense - enfin, je crois qu'il est temps que vous quittiez le sanctuaire, non ?

— Vous me mettez à la porte ? demanda-t-il.

Elle acquiesça.

— Oui, surtout si vous vous sentez aussi bien que ça.
— Aussi bien que quoi ? demanda-t-il innocemment.
— Assez bien pour me serrer dans vos bras.
— Rallongez-vous, on essayera, suggéra-t-il.
— J'en ai envie, dit-elle en le fixant. C'est pour cela que je crois que…
— Que je ferais mieux de partir ? fit-il.
— Oui.
Elle libéra sa main et croisa les doigts sur ses genoux.
— Avez-vous déjà été amoureuse, Valentina ? demanda doucement Bolan.
— Oh ! Non ! Je vous en prie, ne commençons pas.
— Sérieusement, dit-il. Sans faire de gringue. Avez-vous déjà été amoureuse ?
— Bien sûr, dit-elle. Deux ou trois fois.
— Ça ressemble à quoi ?
Il y eut un bref silence, puis :
— Vous êtes sérieux, n'est-ce pas ?
— Je vous l'ai déjà dit.
— Je ne sais pas ce que c'est d'être amoureuse. Je veux dire, vraiment aimer. J'ai eu des béguins. Je crois qu'en ce moment j'ai le béguin pour vous.
Il ignora cette déclaration.
— J'ai trente ans, fit-il d'un ton rêveur.
— Je le sais.
— Y a des années, je pensais qu'un jour je tomberais amoureux d'une fille.
— Il y a combien d'années ?
— Je n'y ai pas pensé depuis des années. Des années. Tout à coup, de nouveau, j'y pense. Pourquoi ?
Il la regardait avec intensité, cherchant une réponse dans ses yeux.
— Mack, je vous en supplie, ne…
Ses bras l'entourèrent et il la tira sur lui; son visage était suspendu au-dessus du sien, les yeux écarquillés.
— Mack, ne tombons pas amoureux l'un de l'autre, chuchota-t-elle. Je ne veux pas aimer un assassin.

Les yeux de Bolan devinrent de glace et se voilèrent. Il la lâcha, elle sortit du lit et quitta la pièce. Bolan marmonnait tout seul. Il posa les pieds par terre et chercha ses vêtements. Il entendait pleurer Valentina dans le salon.

Il partit dans la salle de bains et trouva ses vêtements là où ils avaient été accrochés le premier matin. Il les remit sur une commode et fit couler l'eau pour une douche. Il retira le pansement, examina sa blessure dans la glace et décida qu'il pouvait savonner la plaie. Il referma le rideau et prit sa douche. Il s'habilla ensuite et entra dans la cuisine. Valentina avait préparé son petit déjeuner mais elle était absente.

Il mangea automatiquement, en réfléchissant, et il venait de terminer une cigarette et finissait sa troisième tasse de café lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir. Une seconde plus tard, Valentina entra, un peu essoufflée, ravissante dans un short et un chemisier très ajustés.

— J'ai déplacé votre voiture de nouveau, fit-elle en s'asseyant en face de lui et en le contemplant avec des yeux humides.

— Merci, dit-il doucement. Je vous ferai donner une médaille. Mieux, je vais vous donner dix mille dollars.

— Dix quoi ?

— Il y a beaucoup d'argent dans le coffre de cette voiture. Et je vais vous donner dix mille dollars.

— Je n'en veux pas, dit-elle. Et puis, d'où le tenez-vous ?

— L'argent ?

Il sourit et prit le temps d'allumer une cigarette.

— En plus d'un assassin, je suis également un voleur; quoique personne ne se soit plaint. Ils ne pouvaient pas. J'ai volé deux cent cinquante mille dollars à la Mafia.

— Mon Dieu ! Et cet argent se trouve dans le coffre de la voiture ?

Il acquiesça.

— Et j'ai l'intention de le garder. Ça coûte cher de faire la guerre. Alors je les combattrai avec leur propre fric. Vous voyez ? Non seulement je tue, mais je vole.

— Je… Je ne pense pas à vous comme à un assassin, Mack, fit-elle d'une voix gênée. Je… Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela…

— Mais vous avez eu raison, lui dit-il. L'école reprend demain matin et vous allez retourner à votre classe. Moi, je vais retourner au front.

Il la regarda en souriant.

— Je regrette d'avoir perdu la tête.

— Vraiment, je ne pense pas à vous comme à un assassin, répéta-t-elle en baissant les yeux. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le voudrez mais il faudra dormir sur le canapé. A moins que…

Bolan haussa les sourcils.

— A moins que quoi ?

— A moins que…. rien, marmonna-t-elle. Je ne vais pas vous faire quitter mon lit non plus.

Subitement, comme elle en avait le secret, elle devint souriante avec les yeux brillants.

— Vingt-six ans, je n'ai jamais vraiment eu un homme à moi. Vous ne pensez pas que je vais vous laisser partir…

Leurs regards se rencontrèrent et Bolan sentit défaillir son cœur comme jamais auparavant.

— Val, dit-il à mi-voix.

Ils se levèrent au même instant et se rejoignirent par-dessus la table, s'enlaçant violemment. Bolan ignora la pointe qu'il ressentit à l'épaule et la serra contre lui. Elle tourna son visage vers le sien, les lèvres entrouvertes, et sa bouche se colla contre la sienne avec passion, son corps fondant sans résistance. Il la caressa, ses mains parcourant la peau découverte entre le short et le chemisier. Elle se plaqua contre lui en gémissant.

Sans un mot, il la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la chambre; elle s'accrochait à lui et haletait dans son oreille. Il la mit debout sur le lit et la déshabilla, l'embrassant sur les hanches et sur le nombril. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux, et elle frissonna, tomba à genoux et lui entoura le cou, cherchant avidement ses lèvres. Puis, elle recula, murmurant :

— Oh, oh, oh.

Il lécha légèrement la ligne de son cou et suivit les courbes jusqu'à chaque petit sein ferme au bout tendu et sensible.

— Laissez-moi… vous.. aider, haleta-t-elle, essayant maladroitement de le déshabiller.

Bolan repoussa doucement ses mains et se dévêtit. Elle retomba sur l'oreiller et se tint immobile, le regardant avec des yeux impatients.

— Je t'aime, Mack Bolan, chuchota-t-elle.

— Merci, fit-il avec douceur en s'installant près d'elle.

— Je t'en prie, souffla-t-elle.

— Il faudrait… heu, que tu mettes tes jambes comme ça, Val…

— Oh, Oh, Mack,

— Comme tu es douce. Comme tu es douce, Val.

— Je t'aime… Mack.

— Je t'aime aussi, Val.

Il n'y eut plus que leurs souffles entremêlés. Valentina poussait de petits cris, des gémissements, s'ouvrant de tout son désir à l'homme qui l'écrasait avec violence et tendresse.

Ils crièrent en même temps.

*

**

Elle était allongée dans ses bras, son corps à moitié sur le sien, complètement détendue. Elle se tourna légèrement, dégageant son visage du creux de l'épaule de Bolan.

— Je ne pense pas… commença-t-elle.

Puis elle s'arrêta :

— Quoi ?

— J'allais dire que je n'avais pas envie que cette journée prenne fin. Il le faut bien sûr, et malgré ce qui se passera plus tard, je suis si heureuse que… que nous soyons ici.

Il se retourna et l'embrassa puis il lui dit :

— Je regrette que les choses soient comme elles le sont, Valentina. Tu méritais mieux - bien mieux.

— Je ne crois pas que je supporterais mieux, dit-elle timidement en souriant.

— Tu devrais au moins pouvoir aimer un homme que tu puisses admirer, lui dit-il.

— Laisse tomber, dit-elle avec fougue.

Elle se mit sur lui et scruta son visage.

— Pars, va-t'en, et oublie ces gens. Il doit y avoir des tas d'endroits où tu puisses aller. J'irai avec toi, si tu veux, n'importe où, Mack.

— Hé ! protesta-t-il faiblement.

Elle frissonna puis se colla contre lui.

— Arrête de faire ça, murmura-t-elle. J'essaye de te parler sérieusement.

— Qu'est-ce qu'un ange comme toi peut connaître de la violence et de ce que les hommes se font les uns aux autres ? demanda-t-il en souriant.

— Le mal n'est pas reçu, Mack. Le mal peut être fait, et c'est celui qui le fait qui le reçoit en définitive.

— C'est une théorie intéressante, répondit Bolan. Il faudrait en parler aux juifs à propos d'Hitler.

— Mais c'est Hitler qui a recueilli tout le mal qu'il a fait, justement.

— Ouais. Mais que se serait-il passé si le monde avait tendu l'autre joue ? Le monde aurait reçu une seconde claque retentissante et où en serions-nous maintenant ?

Ils restèrent muets un instant. Valentina baissa la tête et lui mordilla la lèvre inférieure, puis se trémoussa pour éviter ses mains.

— Tu es complètement voué à la violence, n'est-ce pas ? dit-elle avec tristesse.

— Non, tu te trompes. Mais, en ce cas précis, c'est vrai, je suis voué à la violence et au sang.

Il fit glisser ses mains le long du dos de Val, jusqu'aux petites fesses rebondies.

— De toute façon, je ne peux plus reculer, Val, tu t'en rends compte sûrement. Je ne serai plus jamais un homme libre. Plus jamais. La justice me recherche pour mes « crimes ». L'armée me recherche et bientôt je serai un déserteur. La Mafia me recherche. Et maintenant, chère petite idéaliste, tu es contre moi… C'est Mack Bolan contre le monde entier.

— Tu cherches des volontaires ? chuchota-t-elle.

— Hein ?

Elle l'entoura de ses bras et le serra contre elle avec un désespoir infini. Son visage, près du sien était baigné de larmes.

— J'aimerais être du côté de Bolan, fit-elle. On peut s’engager ?

Il roula sur le côté, l'emportant avec lui. Elle gémit de plaisir et l'entoura de ses cuisses.

— Tu t'engages du côté perdant, dit-il.

— Je n'en sais rien, dit-elle souriant à travers ses larmes. Tu me parais plutôt capable.

CHAPITRE XVI

Il faisait nuit depuis plusieurs heures. Mack Bolan l'Exécuteur était en tenue de bataille et prêt pour le combat. Valentina se pressait contre lui et l'embrasait. Elle laissa tomber un bras, sa main heurta le 45 dans sa ceinture, et rebondit d'horreur.

— Sois prudent, chuchota-t-elle. Reviens-moi.

— Je reviendrai, promit-il. Peut-être pas ce soir. Peut-être même pas demain. Mais je reviendrai.

— Ç'a été une merveilleuse lune de miel, soupira-t-elle.

— Mais trop courte, dit-il avec un sourire.

— Vraiment trop courte, fit-elle en souriant courageusement.

Elle frôla d'un doigt sa tempe gauche.

— Tu penses que tes cheveux repousseront là ?

— Je suis déjà content de ne pas avoir perdu l'oreille, dit-il.

Elle lui toucha l'épaule.

— Ton épaule ? Ça va ?

— Je suis content que ce ne soit pas la droite.

— Tu es très content de tout, en somme, dit-elle en fronçant le nez.

— Si tu connaissais les coups donnés par la crosse d'une grosse carabine, tu serais contente aussi, lui dit-il sobrement.

— Mack Bolan, je jurerais que tu es sanguinaire, tu meurs d'envie de retourner au feu, n'est-ce pas ?

— Pour dire la vérité, non, dit-il avec un sourire. C'est toujours plus difficile après la première blessure.

— Alors, justement, pourquoi ne pas… fit-elle rapidement.

Il lui mit les doigts sur la bouche.

— Ne recommence pas, ordonna-t-il doucement. Ecoute, si quelque chose m'arrive et que je me fais coincer, j'essayerai de te téléphoner. Mais ne te fais pas de soucis si tu n'as pas de mes nouvelles. Le silence, en temps de guerre, est parfois la meilleure sauvegarde. Tu comprends ? Sois calme.

— Je serai calme, jura-t-elle.

Il éteignit les lumières et ouvrit la porte, la regarda brièvement puis sortit. Elle courut vers la porte pour le voir, mais la nuit l'avait

déjà rendu invisible. Elle referma la porte, et pleura doucement pendant quelques minutes. Sa vie venait de se transformer. Elle alluma de nouveau l'électricité et regarda l'appartement, cherchant des preuves de cette transformation. Elle se dit qu'il n'en subsistait aucune trace. Elle se redressa, mit la télévision et se prépara à attendre. Il reviendrait. Il reviendrait. Il reviendrait.

Bolan s'arrêta à la première cabine téléphonique et composa le numéro du lieutenant Al Weatherbee.

— C'est drôle, lui dit-il. Chaque fois que j'appelle je vous trouve, quelle que soit l'heure. Vous êtes marié avec votre boulot ?

— Bolan ? fit Weatherbee d'une voix attentive.

— Ouais. Je me suis beaucoup amusé sur la Côte d'Azur et je voulais savoir si je vous avais manqué ?

— Merde ! fulmina Weatherbee, au moment où je commençais à me dire que je ne vous reverrais plus ! Bolan, pourquoi n'êtes-vous pas au Mexique ?

— Il ne s'y passe rien., dit Bolan. J'ai regardé la télé, alors pour votre gouverne, je n'étais ni au Mexique ni en Amérique du Sud, je me trouvais ici tout le temps. Que font nos petits copains ?

— Ce n'est pas une agence de détectives privés, ici, Bolan, grommela Weatherbee. Vous êtes drôlement gonflé de téléphoner ici. Il y a un mandat pour onze meurtres parmi d'autres broutilles.

— C'est atroce, hein ? fit Bolan en riant. Mais il y en aura plus avant l'aube, ne vous en faites pas.

— Bolan, pour l'amour de Dieu, laissez tomber. Écoutez, le public et la magistrature sympathisent avec vous, sous le manteau bien sûr. Vous devez vous en rendre compte si vous regardez la télé. Rendez-vous maintenant. Ou dites-moi où vous vous trouvez et je viens vous chercher moi-même. Deux des plus grands avocats du pays ont déclaré s'intéresser à vous et je pense…

— Arrêtez, lieutenant, fit Bolan d'une voix mordante. Je ne laisse rien tomber, surtout la Mafia, d'accord ?

— Et elle ne vous laissera pas tomber non plus, fit le policier sur le même ton. Ils ont profité au maximum de ce temps mort. Ils sont prêts et ils vous attendent.

— Oui, c'est bien ce que je me disais. C'est pour cela que j'appelle. Je me demandais si vous aviez quelques tuyaux à me repasser ?

Le souffle lourd du policier emplit la ligne pendant plusieurs secondes.

— Pourquoi vous dirais-je quoi que ce soit ?

— Parce que je suis de votre bord, et vous le savez !

— Tu parles !

— Je le suis et je n'ai pas vos restrictions. J'ai fait trembler ces types comme jamais ils n'ont tremblé de leur vie et vous le savez. Alors de quel côté êtes-vous, Weatherbee ?

— Ce n'est pas une histoire de « côté », hurla le flic. C'est… C'est…

— C'est un détail. Bon, pinochez les détails si vous en avez envie. Mais j'aimerais drôlement savoir ce qu'ils ont foutu.

— Ils pensent que vous travaillez pour nous, toussota Weatherbee.

— Eh bien, vous voyez ? Eux, ne pinochent pas les détails, hein !

— Ils ont leurs propres équipes de commandos maintenant. Dès que vous montrerez un poil, ils vont vous tomber dessus avec tout sauf la bombe atomique.

— Sans blague ?

— Juré. C'est sans espoir, Bolan. Vous les aviez assommés mais ils ont récupéré et se sont consolidés. La première action qui détermine votre position sera la dernière. Vous n'allez faire que des conneries comme tous les amateurs. Vous avez failli faire manquer une opération qui nous a pris cinq ans à mettre au point contre ces gens.

Il y eut un silence, puis Bolan demanda :

— Il y a une opération en marche ?

— Bien entendu. Comment croyez-vous que je sois capable de vous donner toutes ces informations ?

— Depuis cinq ans, hein ? Ça allait prendre encore combien d'années ?

— Ce qu'il faudrait. Nous avons l'intention de les épingler pour de bon, Bolan. Nous attendions le moment propice.

— Depuis cinq ans ?

La voix du policier s'énerva :

— Nous savons ce que nous faisons.

— Je sais ce que je fais, également, lui dit Bolan. Et ça ne prendra pas cinq ans. Éloignez vos flics, Weatherbee. Je vais passer à l'attaque ce soir.

— Nous vous coincerons à la première occasion !

— Vous n'y parviendrez jamais. Tout ce que vous réussirez à faire, c'est aider l'ennemi. Éloignez les flics. J'attaque ce soir.

Bolan raccrocha et retourna s'asseoir derrière le volant de sa voiture en pensant à ce que Weatherbee lui avait dit. Le flic avait raison, bien entendu. La campagne avait pris des dimensions qui allaient à son encontre.

Mack Bolan était un réaliste militaire. Les stratèges militaires disaient qu'une force supérieure était victorieuse d'une force inférieure; mais la supériorité n'était pas une question de nombre. Une compagnie d'élite pouvait anéantir une brigade inexpérimentée. Bolan avait appris les leçons de la survie militaire. Sa stratégie avait été bonne jusqu'à présent. Il avait forcé l'ennemi à se découvrir. Il avait forcé les bunkers de leur respectabilité sociale. Mais - et Bolan le savait bien - il avait accompli ceci au prix d'une nécessité vitale : il avait perdu la supériorité dont il avait joui jusqu'à présent.

Weatherbee avait bien jugé la situation. Les mafiosi seraient alertés et prêts cette fois, avec des tactiques défensives. La prochaine attaque de Bolan serait à peu près une charge frontale. A moins…

Bolan sourit brusquement, fit tourner le moteur et démarra.

Il se dirigea vers le quartier industriel de la ville, au sud, et entra dans un complexe de dépôts, fouillant au fond de sa mémoire. Quelques années auparavant, Bolan avait passé plusieurs semaines dans un de ces dépôts. Si seulement il arrivait à se souvenir duquel…

Il le retrouva facilement, une bâtisse basse avec un toit particulièrement plat, un écriteau usé par le temps - SURPLUS EXPORTS INC. - et plus bas, une décalcomanie : M.D.I. qui voulait dire, se souvint Bolan, *Munitions Distributors International*.

En tant qu'expert en munitions, Bolan avait aidé à cataloguer une énorme quantité d'armes et de munitions « surplus » que le

gouvernement avait cédée à la firme. Bolan avait catalogué un certain nombre d'objets n'ayant jamais servi, et qui dataient de la Seconde Guerre mondiale. Le matériel ne pouvait être vendu aux citoyens américains mais chez les exportateurs les affaires avaient été florissantes à l'époque. Bolan pensait depuis longtemps que les prétendus surplus de guerre n'en étaient pas en réalité, mais qu'il s'agissait d'erreurs gouvernementales de commandes. Malgré cela, les armes que Bolan avait vues étaient bel et bien des armes de la Seconde Guerre mondiale, dites « périmées ». Il serait bien content de s'approprier quelques armes « périmées ».

Il laissa la voiture sous le ponton de chargement et fit prudemment le tour du bâtiment à pied, repérant les lieux et cherchant les dispositifs de sécurité. Il retourna à la voiture, prit sa trousse à outils et une liasse de dollars dans le recoin de la roue de secours.

Dix minutes après, il se trouvait dans une gaine de ventilation; puis il marcha parmi les paquets, cherchant les « armes spéciales », les trouvant, et sélectionnant méthodiquement les objets qui lui rendraient la supériorité, inscrivant sur une feuille de papier ce qu'il prenait et leur valeur en dollars.

Il vérifia la liste deux fois; fit le total des dollars, ajouta 10 pour cent pour « erreurs » et mit la feuille et les dollars en évidence. Il n'était pas un voleur. Et il pensait que c'était particulièrement savoureux que l'argent de l'ennemi serve à payer son achat.

Il débrancha le système d'alarme, ouvrit la porte coulissante qui donnait sur le ponton, chargea sa voiture, puis rentra dans la bâtisse et remit le système de sécurité, sortant par le chemin qu'il avait emprunté pour entrer. En partant, il croisa la voiture des gardes privés qui étaient chargés de patrouiller le complexe et de veiller à sa sécurité. Bolan sourit, et partit sur la route. Maintenant, il pouvait aller débusquer ses ennemis.

CHAPITRE XVII

Bolan gara sa voiture derrière l'immeuble, prit l'ascenseur de service jusqu'au cinquième étage, descendit un couloir et appuya sur la sonnette de l'appartement 511. Quarante secondes plus tard, il entendit des bruits à l'intérieur et une voix d'homme qui lui disait :

— Bon, bon. Une minute.

Il cessa d'appuyer sur la sonnette et mit sa bonne épaule contre la porte. Dès qu'elle s'ouvrit il la força, déséquilibrant l'homme de l'autre côté.

— Quoi ? qu'est-ce…, bégaya-t-il.

— Vous me connaissez, fit Bolan. Habillez-vous. Nous sortons.

L'homme se retourna et courut vers le fond de l'appartement, mais Bolan le suivit. Il le saisit par le bras, le retourna, lui enfonçant un poing dans l'estomac. L'homme souffla un grand coup et il se laissa choir sur une table. Bolan le tint jusqu'à ce qu'il ait repris une respiration normale, puis le traîna jusqu'à la chambre à coucher.

Quelques minutes plus tard, ils quittèrent ensemble l'appartement, descendirent par l'escalier de service et montèrent dans la voiture de Bolan. Ils n'avaient pas échangé une parole depuis le premier contact à l'entrée de l'appartement. L'homme regarda la masse recouverte à l'arrière de la voiture et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Peut-être des cadavres, fit Bolan d'une voix calme. Vous pourriez aussi vous y trouver si vous n'êtes pas prudent.

L'homme fit demi-tour aussi sec et ne dit plus rien. En un rien de temps ils se retrouvèrent aux bureaux de *Escorts Unlimited*. L'homme ouvrit la porte sans résistance et Bolan le suivit à l'intérieur.

— Qu'allons-nous faire ici ? demanda-t-il.

— Pas nous. Vous, dit Bolan. Vous allez me donner les dossiers de la prostitution. Je veux tout - les call-girls, celles des maisons, celle du trottoir, tout. Et je les veux rapidement.

— Bien, monsieur, fit le programmateur.

— Appuyez sur le mauvais bouton et ça programmera votre arrêt de mort. Sachez-le. Si vous me donnez ce que je veux, ça s'arrêtera

là. Si vous me baisez, je vous baiserai, d'accord ?

— Je comprends, monsieur.

Vingt minutes plus tard, ils quittèrent l'établissement. Bolan portait une large enveloppe.

— Cela restera entre vous et moi, dit Bolan. Si j'apprends que vous en avez parlé, j'estimerai que vous avez essayé de me baiser. Ça va ?

— Je ne dirai rien, promit timidement le programmateur.

Bolan le laissa sur le trottoir, monta dans sa voiture et partit. Il se foutait totalement que le programmateur en parle ou non. Dès qu'il en aurait fini avec les listes, il les enverrait au lieutenant Weatherbee. Peut-être qu'elles auraient un intérêt quelconque pour la police si le secret était maintenu assez longtemps. Il regarda l'heure. Il était une heure passée. La nuit commençait. Son visage grimaça un sourire. Ça allait être dantesque.

Bolan descendit un couloir sombre, s'arrêta devant une porte et écouta un moment, puis se pencha en arrière et donna un grand coup de pied dans la porte, ce qui l'ouvrit brutalement. Une jolie jeune femme était accroupie sur un lit en désordre. Un homme entièrement nu se tenait debout entre ses jambes s'accrochant aux hanches de la femme. La femme et l'homme regardèrent Bolan sans arrêter leurs activités. La scène avait une irréalité bizarre, un silence grotesque de cauchemar. Bolan fit quelques pas dans la pièce et frappa l'homme du dos de la main; l'homme culbuta en arrière à travers la chambre.

La main qui avait frappé l'homme vint de nouveau frapper les fesses de la fille avec brutalité. Elle poussa un cri et tomba sur le lit, puis se mit sur le côté et hurla des imprécations obscènes. Son compagnon dérangé ramassa ses vêtements et fila par la porte. Une porte s'ouvrit et un jeune de vingt-cinq ans entra, un long couteau à la main. Bolan lui retira le couteau et jeta le jeune homme à travers la pièce contre le mur. La fille arrêta de hurler et contempla stupidement la masse inerte. Bolan se tourna vers la fille en montrant les dents.

— Y a encore des filles qui travaillent ici ? grinça-t-il.

La fille secoua la tête avec énergie.

— En bas, au bar, souffla-t-elle.

— On verra, fit Bolan.

Il sortit et commença à ouvrir les portes du couloir. Il y en avait six, et il trouva un couple dans la sixième chambre. Deux femmes nues étaient sur le lit, un tas de jambes et de bras emmêlés. Bolan ne pouvait voir la tête ni de l'une ni de l'autre.

— Personne n'a entendu le bordel ? fit-il d'une voix forte.

Il enfonça une main dans le tas et les tira toutes deux par terre. Le visage pâmé d'une femme de quarante-cinq ans se mua rapidement en surprise tourmentée.

— Qu'est ce qui… Foutez le camp, s'écria-t-elle.

— Laquelle d'entre vous est la michetonneuse ? demanda en souriant Bolan.

Une fille bien proportionnée se leva et regarda Bolan d'un air apeuré.

— Où est votre fouet ? demanda-t-elle sournoisement.

— Ici, fit placidement Bolan.

Il la frappa sur les fesses avec le plat de la main et la repoussa sur le lit, saisit les vêtements de la femme plus âgée et lui mit autour du cou.

— Vous feriez bien de vous tirer, dit-il. Je vais démolir la baraque.

La femme se mit à pleurer. Elle fila dans le couloir et sortit, encore nue. Bolan sourit et retourna dans la pièce. La fille se recroquevillait sur le lit, un drap tordu tiré sur son ventre.

— Dites à Léo que je n'aime pas ses baraques de Main Street, fit Bolan.

Il jeta une médaille de tireur d'élite sur le lit.

— Dites-le-lui !

Il sortit alors, emprunta les escaliers de derrière, monta dans sa voiture et s'éloigna. Après dix minutes il s'arrêta derrière un groupe d'hôtels particuliers, consulta une des listes de l'enveloppe et alla examiner la porte de service d'un des hôtels. Il retourna alors vers sa voiture et prit un crochet dans le coffre. Après un coup de levier la porte craqua et s'entrouvrit, Bolan se glissa à l'intérieur. Il se trouvait dans un petit office, il voyait la cuisine à travers un œil-de-bœuf. Il y avait une autre porte de l'autre côté de la pièce. De ce côté-là les choses allaient bon train; une stéréo jouait à faire trembler les murs.

Mack Bolan passa par la porte de la cuisine, dégaina le 45 et buta immédiatement contre une fille nue penchée sur l'évier, tentant de libérer des cubes de glace de leur plateau; visiblement ivre.

— Vous allez vous glacer un nichon, avertit gentiment Bolan en passant.

— Très drôle, marmonna-t-elle, sans le regarder.

Le salon était grand, richement décoré et tapissé de bout en bout de corps humains. Les lumières étaient tamisées et personne ne semblait bouger dans la pièce mais la conversation à ras de terre battait son plein. Personne n'avait remarqué la présence de Bolan. Il retourna dans la cuisine, s'arrêta un moment pour aider la fille avec ses glaçons, se laissa embrasser par reconnaissance, puis entra dans la lingerie et examina les branchements d'eau. Il avait remarqué un tuyau d'arrosage en entrant; il sortit et le ramena avec lui, le branchant sur un robinet d'eau froide, serra l'embout de sortie, mit l'eau de pleine force, repassa à travers la cuisine, caressant distraitement la fesse de la chercheuse de glaçons, traînant le tuyau avec lui, et entra dans le salon. Il trouva le thermostat électrique sur un mur et remonta la lumière. Il y eut des murmures puis quelqu'un s'exclama :

— Qu'est-ce qui se passe avec les lumières ?

Il y avait une trentaine de personnes, toutes nues, toutes emmêlées les unes avec les autres. Une fille qui se trouvait au centre de la masse commença à pousser des cris haletants et saccadés. L'œil de Bolan la découvrit : Elle recevait à la fois l'hommage de trois hommes ! n'importe lequel étant suffisant pour provoquer ses gémissements de plaisir.

Une autre personne hurla une obscénité concernant les lumières crues. Bolan hurla :

— Debout tout le monde !

Seules deux ou trois têtes se relevèrent. Il défit la sécurité du 45 et tira une balle dans la stéréo. La musique cessa avant même que le bruit de la détonation se soit tu. Tous le regardaient maintenant, époustouflés. Il desserra la sortie du tuyau et fit gicler l'eau froide sur tous.

Les cris et les imprécations changèrent de ton. Les hommes juraient et titubaient, les femmes poussaient des cris d'effroi. Bolan

lança le tuyau dans la pièce et revint dans la cuisine, prit la fille nue. L'embrassa une dernière fois, posa une médaille sur la courbe d'un joli sein bien accroché et partit.

*

**

Il était deux heures et demie passées lorsqu'il gara sa voiture derrière des buissons à une centaine de mètres d'un autre palais à plaisirs de la périphérie est de la ville. Il fouilla sur la banquette arrière et prit trois containers de la taille d'une boîte de petits pois, les mit dans un sac accroché à sa ceinture et partit vers la maison. Il y avait de la lumière à toutes les fenêtres, tamisée par les rideaux tirés. D'après les voitures dans le parking, il y avait pas mal de monde. En s'approchant il entendit de la musique, et de temps à autre le rire d'une femme. Il traversa calmement le jardin, s'arrêtant tous les dix mètres pour écouter. Pendant une de ses pauses, il entendit des voix d'hommes près de lui; un homme riait tout bas. Il se dirigea vers les voix et les trouva immédiatement. Deux hommes se tenaient à une trentaine de mètres de la maison en lui tournant le dos; chacun tenait un fusil à canon scié au creux du bras sans y faire attention. Ils paraissaient décontractés. L'un était grand et massif, l'autre plus léger, de taille moyenne, et c'est le plus petit qui parlait.

— Ces types sont dingues, dit-il. Moi, je ne filerais jamais deux cent cinquante dollars pour une soirée.

— Ah ! pour ces types deux cent cinquante dollars c'est comme vingt-cinq cents pour toi et moi, répondit l'autre. Moi, je donnerais bien vingt-cinq cents pour une orgie de ce genre.

— Je pensais que Léo allait passer, dit l'autre en fouillant dans sa poche.

Il trouva une cigarette et craqua une allumette de cuisine sur la crosse de son fusil.

— Je ne l'ai pas vu, poursuivit-il. Et toi ?

Le gros homme rit doucement.

— Non, il ne viendra pas ce soir. Tu peux compter dessus. L'homme en noir les fait pisser dans leurs frocs.

— J'ai bien envie de lui foutre ce canon dans le cul à Léo. C'est fou ce que ça devient lourd au bout d'un moment.

— Alors, posez-le, dit une voix basse derrière eux. Mais faites-le très, très doucement. Un bruit et ce sera le dernier.

Les deux gardes se regardèrent. Le petit tint son fusil à bout de bras, se pencha avec et le posa doucement sur l'herbe. Le grand voulut discuter.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant droit devant lui.

— Vous en discutiez y a deux minutes, dit Bolan. Je m'habille en noir.

— Qui me dit…

Il s'arrêta brusquement de parler lorsque le canon du 45 de Bolan fut appliqué contre sa tempe. Il s'effondra et un bras noir vint lui prendre le fusil des mains, l'ouvrit et le jeta par terre. La pointe aiguisée d'un couteau vint se poser sur sa gorge.

— Je n'ai rien contre vous, dit la voix douce. Dites-moi ce que je veux savoir et vous pourrez vivre un peu plus longtemps.

Les lèvres de l'homme bougèrent sans bruit. Il s'éclaircit la voix et tenta de parler.

— Ce que vous voudrez, croassa-t-il péniblement.

— Combien de gardes ?

— Encore deux, juste deux.

— Des fusils ?

— Oui. On ne devait pas se grouper comme ça.

Apparemment il voulait continuer à parler.

— Je devrais être devant, Charlie de ce côté. Charlie c'est le mec que vous venez d'assommer. Matt est derrière, Andy de l'autre côté. Il y a deux types à l'intérieur, un en haut dans le couloir et l'autre en bas à la porte d'entrée. Ils n'ont pas de fusils, juste des révolvers.

— Ça me paraît une grosse garde pour un claque.

— Seulement depuis que vous faites vos coups, répondit l'homme d'un ton admiratif. Vous leur avez foutu une drôle de trouille, ils nous ont même augmentés.

— Et un bonus pour celui qui me descendra ?

— Vous pensez ! Cent mille dollars de bonus !

— Ça ne vous intéresse pas ?

— Moi ? fit-il en s'éclaircissant de nouveau la gorge. Qui, moi ? Alors, pas du tout ! Moi, je ne vous en veux pas, monsieur. Dites…

heu… la pointe va passer à travers. Je la sens, d'une seconde à l'autre…

— Alors, ne bougez pas. Maintenant, dites-moi…

— Harry.

— Hein ?

— Je m'appelle Harry.

— Dites-moi, Harry, que se trouve-t-il derrière cette grande fenêtre en bas de ce côté ?

— Heu… une espèce de bar, vous voyez ? Ils peuvent repousser les cloisons au milieu et ça devient un grand salon. Les cloisons sont repoussées, et ils font leur truc en ce moment.

— Quelle sorte de truc, Harry ?

— Oh ! vous savez quoi, une orgie. Une partouze.

— Qu'est-ce qu'il y a en haut ?

— Des chambres, que des chambres. Et puis un couloir et un petit salon d'attente. Le garde se trouve juste en dehors du petit salon dans le couloir.

— Que se trouve-t-il de l'autre côté de la salle en bas, ici ?

— Eh bien ! je vous ai dit, ils peuvent repousser les cloisons, il y a juste une grande pièce de part et d'autre.

— A votre avis, y a combien de gens là-dedans en ce moment, Harry ?

— Heu… j'peux vous le dire exactement. J'ai surveillé les arrivages vous comprenez ? J'ai vérifié trente-deux types. Y'en a trente-deux très exactement.

— Pas de filles ?

— Oh ! si, y a des filles. Y a vingt-cinq régulières et, heu… environ, Heu… quinze spécialistes.

— Des spécialistes de quoi ?

— Des numéros, quoi. Des numéros de partouze.

— Je vois. Merci, Harry. Vous avez été très aimable. Si jamais vous m'avez menti, je reviendrai ici et je vous tuerai.

— J'vous ai pas menti.

— Nous verrons, dit Mack Bolan.

Il retira son poignard et donna un coup de crosse très sec derrière l'oreille du garde de corps. L'informateur bavard tomba de côté sans bruit. Bolan ramassa son fusil et vérifia le chargement,

puis le porta jusqu'à la grande fenêtre. Il prit un des containers dans le sac de sa ceinture et le laissa tomber par terre, puis il donna un grand coup dans la fenêtre avec le fusil, sautant en arrière pour éviter les débris de verre. La grande baie éclata avec un bruit épouvantable; Bolan attendit une demi-seconde que les derniers fragments en tombent, puis passa le canon contre les rideaux mis à nu, visant le plafond, et appuya sur les deux détentes. La double détonation dut ressembler au bruit de l'apocalypse à l'intérieur. Un trou comme un melon apparut dans les rideaux. Bolan se saisit du container, actionna un levier sur le couvercle et balança le tout à travers le trou. Une épaisse fumée noire se répandit aussitôt entre la fenêtre et le rideau. Des cris de panique éclatèrent à l'intérieur alors que Bolan revenait vers les gardes tombés. Il ramassa l'autre fusil juste au moment où un homme apparut au coin de la maison en courant, pointa l'arme dans sa direction et tira. L'homme fut projeté en l'air comme une poupée de son, touché en pleine poitrine. Bolan se retourna en entendant des bruits venant de l'autre côté et tira la seconde cartouche. La cible hurla et tomba par terre, les mains pressées contre ce qui avait été son estomac. Bolan laissa tomber le fusil vide et saisit son 45 lorsqu'une fenêtre du premier étage s'ouvrit et un homme, un pistolet à la main, se pencha au-dehors, s'exposant stupidement en pleine lumière.

Le 45 de l'Exécuteur décrivit un arc ascendant et explosa une fois. La tête de l'homme fit un mouvement bref, et il disparut. Bolan se dirigea rapidement vers la porte d'entrée, tournant à l'angle de la maison au moment où un homme sautait du porche, tirant maladroitement en courant. Bolan tomba sur un genou, et son doigt bougea de même, appuyant deux fois sur la détente. L'homme s'arrêta de tirer, s'arrêta de courir et commença à se tortiller par terre. Bolan revint de l'autre côté de la maison, lança le deuxième container à travers la fenêtre ouverte du premier et laissa tomber le troisième sur l'herbe, puis effectua une retraite rapide derrière un épais écran de fumée noire.

Il retrouva sa voiture, fit demi-tour et partît en direction de South Hills. Les pions étaient placés pour le grand coup, pensa-t-il. Il espérait ne pas les avoir trop bien placés.

CHAPITRE XVIII

— Merde ! Moi, je vous dis que ce connard a fait encore des dégâts ! s'exclama Plasky en entrant dans la chambre à coucher de Sergio. Léo est en route…

— Une minute. Une minute, fit le vieillard. Un peu de calme, voulez-vous ?

Il regarda le garde du corps qui se trouvait à la porte et agita la tête affirmativement; le garde fit un signe d'acquiescement, retourna vers son bureau dans l'entrée et prit le récepteur du téléphone.

Sergio s'assit sur le bord du lit avec dignité et dit :

— Nathan, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— J'ai dit : Bolan recommence à faire des conneries, répondit Plasky en espaçant et articulant les mots d'un air vexé. Il a pillé trois des maisons de Léo en moins d'une heure, et il a tué quatre gardes au Meadows. Léo est en route en ce moment et il vient avec Walt.

— Eh bien ! c'est ce que nous attendions, non ? fit Sergio avec un sourire placide.

— Ouais, mais vous allez rester là ? Assis ?

— Vous préféreriez que j'essaie de marcher au plafond ?

— Sergio ! Faut placer les hommes…

— Terry s'occupe de ces détails en ce moment, fit Sergio en regardant l'homme qui téléphonait du bureau. Maintenant, contrôlez-vous et restez calme. Allez dans la salle du conseil et vérifiez que tout est en place. D'accord ?

Plasky agita nerveusement la tête.

— Bien, Sergio. Je vérifierai plutôt deux fois qu'une. Il passa rapidement par la porte, devant le bureau du garde, descendit le couloir et entra dans la grande pièce du premier étage.

La table était dressée, les chaises disposées autour, et chacune était occupée. Plasky sourit en regardant la minutie des détails, réajusta le bras d'un des mannequins et mit une bouteille de vin plus près d'une main plastifiée. Il fit le tour de la table, observant les détails, les mains derrière le dos comme un maître d'hôtel, puis se dirigea vers la fenêtre pour regarder la position des nouveaux rideaux fins qui avaient été installés en même temps que la récente

baie vitrée. Il marcha lentement partout dans la pièce, se demandant à quoi cela ressemblerait dans l'obscurité à travers une lunette à 800 mètres. Puis il appuya sur un bouton du système électrique de fortune qui devait changer la lumière pour faire bouger les ombres sur les rideaux. Plasky gloussa sous cape lorsqu'un bras sembla bouger les rideaux, une tête se pencha en avant, et un corps se baissa sur la table.

Il fallait qu'il voie l'effet du dehors. Il quitta rapidement la salle, descendit le grand escalier, sortit dans le patio et tourna son regard vers la fenêtre au premier. C'était parfait, absolument parfait. L'endroit semblait bouger et un grand conseil se dérouler normalement. Plasky grogna de plaisir en anticipant l'accueil chaleureux que la famille préparait pour le plus : grand salaud du siècle.

*

**

Walt Seymour manquait d'éclater d'énervement contenu.

— Comment savoir s'il va attaquer South Hills ce soir ? demanda-t-il nerveusement en regardant le visage de Turrin dans la lumière du tableau de bord.

Les dents de Turrin brillèrent lorsqu'il sourit en quittant le freeway pour commencer l'ascension du quartier élégant de South Hills.

— C'est un truc que les flics appellent *modus operandi*, dit-il. Bolan ne s'amuse pas à démolir gratuitement notre organisation de prostitution, c'est nous qu'il veut démolir. Ça a marché une fois, alors il se dit que ça marchera une seconde. Il arrive en courant d'air, vous voyez, et il fout le bordel pour nous forcer à nous rassembler. Puis il se dit que nous sommes tous ensemble et qu'il pourra nous descendre comme des rats dans un tonneau. C'est exactement ce que nous attendions, Walt.

— Je me demande où il s'est planqué tout ce temps.

Turrin fit grise mine.

— Eh bien ! j'espère qu'il se soignait. J'suis sûr qu'Angie l'a touché l'autre soir.

Son visage s'assombrit davantage.

— Mais d'après ce qu'il a fait ce soir… enfin… il a pas dû être bien gravement atteint.

— Il nous observe sûrement, fit Seymour, de plus en plus agité. Il s'est planqué et nous observe depuis l'autre nuit, il nous regarde peut-être en ce moment avec des jumelles. Ou à travers cette damnée lunette, frissonna-t-il. Elles sont efficaces ces lunettes, Léo ? Vous étiez dans l'armée, vous. Elles sont bien ?

— Elles sont pas mal du tout, dit Turrin. Assez bien pour voir le zizi d'une mouche à quinze cents mètres.

Seymour explosa d'un rire gras.

— Le zizi d'une mouche ! hurla-t-il.

Souriant avec lui, Turrin rit un peu, sa tension se dissipant dans l'atmosphère cordiale.

— Si ce type est assez dingue pour nous attaquer de nouveau, commenta Seymour après un silence. On va se le faire, mais bien !

— Oui, c'est probable, fit Turrin.

Mais de nouveau, il avait le visage sombre, et il l'avait encore en prenant le chemin privé qui menait vers la villa Frenchi sur la colline.

Bolan s'arrêta près d'une cabine publique proche d'une station d'essence fermée, mit une pièce dans l'appareil et composa un numéro. A l'autre bout de la ligne une main souleva le récepteur avant même que la première sonnerie soit terminée et une voix féminine dit :

— Oui ?

— Ici, le fantôme des chambres à coucher, annonça-t-il aimablement.

— Mack ! Oh ! Tout va bien ?

— Bien sûr, fit-il. Mais la nuit ne fait que commencer. Je voulais simplement te passer un coup de fil pour te dire que je me portais bien. Je serai peut-être coincé toute la nuit. Tu attendais que je t'appelle ?

Sa réponse jaillit :

— Mack, je ne me recoucherai jamais sans toi. J'ai essayé, j'ai vraiment essayé, mais ce vieux lit m'a insultée. Non, je suis assise sur le divan… Oh ! Mack, sois prudent.

— C'est prévu, dit-il avec un sourire rassurant. Je… Écoute, Val, il y a quand même la possibilité que quelque chose se passe mal.

J'ai oublié de te parler de l'argent. Il se trouve dans une mallette en cuir dans le placard de ton couloir. Si jamais…

— Je n'en veux pas de cet argent pourri ! s'écria-t-elle.

— Écoute-moi. Si quelque chose m'arrivait, je veux que tu gardes cet argent. C'est vrai. Pense à ça comme un héritage. C'est autant à moi qu'à quiconque.

— Mack, tu ferais mieux de me revenir. Tu le dois !

— Je suis navré d'en avoir parlé, fit-il, gêné. Et puis… J'ai ce petit frère. Lui aussi pourrait avoir besoin de fric !

— Mack, je vais hurler !

— Non, ne fais pas ça, dit-il rapidement. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Je pensais seulement qu'il valait mieux te prévenir au cas où.

— C'est toi que je veux, dit-elle avec des sanglots. Laisse tomber, Mack. Reviens. Reviens maintenant.

— Tu sais que tu me rends la vie difficile, mon amour, dit-il. Tu sais bien que je dois le faire.

Elle reprenait son calme.

— Bien, fit-elle. Je serai courageuse. C'est mieux comme ça ?

— Nettement. Sois gentille et couche-toi. Je te veux fraîche et dispose lorsque je rentrerai.

— J'essayerai.

— Je t'aime, Val.

— Moi, je t'aime à en devenir folle, Mack.

— C'est bien, non ? dit-il d'une voix chaude.

— Oui, mon amour, c'est très, très bien.

— Bon… au travail. Sois calme.

— Je promets. Sois prudent, toi. Et Mack…

— Oui ?

— Je me fiche qui tu vas tuer, ou combien. Reviens-moi.

— Je reviendrai, fit-il en riant.

Il raccrocha et son sourire s'effaça en fixant l'appareil noir. C'est étrange, pensa-t-il, comme la vie vous apporte des choses toujours au mauvais moment. Il avait tant de raisons pour vivre à présent et jamais de sa vie il ne s'était trouvé dans des circonstances aussi dangereuses. Il soupira :

— Je reviendrai, Val…

Du doigt il déposa un baiser sur le récepteur.

Endormi, le lieutenant Al Weatherbee de la police métropolitaine, ramassa sandwiches et thermos et prit la direction des garages de la police en compagnie de son jeune agent, John Pappas.

— Eh bien ! Johnny, fit-il d'une voix lasse. Si nos renseignements sont exacts, ce soir sera le bon.

— Vous avez dit qu'il avait bousillé trois de leurs baraques ce soir ? demanda Pappas avec un sourire réjoui.

— Oui. Et n'en soyez pas si content. Nous avons l'air de bons crétins, nous aussi.

Ils entrèrent dans l'ascenseur et ne dirent mot pendant la descente. Ils se tinrent immobiles pendant qu'une demi-douzaine de voitures de patrouille montaient la rampe vers la rue en vrombissant, puis ils allèrent auprès de leur voiture. Pappas se mit derrière le volant et tendit un bras vers Weatherbee pour l'aider à se débarrasser de ses paquets.

— Vous comptez manger tout ça ce soir ? fit-il.

— Oh ! Je pense qu'à nous deux, on finira bien par tout avaler, répondit le lieutenant. Et cette nuit pourrait être extrêmement longue.

Weatherbee s'installa, inclina la tête, et la voiture s'engagea sur la rampe.

— Combien d'unités envoient-ils ? demanda Pappas à voix haute.

— Nous aurons une douzaine de voitures sur les lieux, huit sous nos ordres directement, et quatre autres en cas de renforts. Le shérif coopère aussi. Il a promis un minimum de dix hommes dans la vallée en bas de la colline. Je pense qu'on le cernera assez bien. S'il vient, et je crois qu'il le fera, je ne vois pas comment il s'échapperait cette fois. A moins…

Weatherbee se gratta pensivement la joue et sourit au sergent.

— A moins qu'il soit vraiment un fantôme comme disent les journaux.

Ils prirent le freeway, leur phare tournant d'alarme allumé, se rangèrent dans la file de gauche et accélérèrent progressivement.

— Je ne crois pas que nous soyons aussi pressés que ça, Johnny, fit nerveusement Weatherbee.

— Sait-on jamais ? répondit Pappas en jetant un regard vers son supérieur. Je ne tiens pas à rater l'action.

Le lieutenant se gratta de nouveau la joue et soupira, disant à voix basse :

— « Et il les rassembla dans un lieu qui, en hébreu, s'appelait Armageddon ».

— Comment ? fit Pappas en jetant un deuxième coup d'œil rapide.

— *Le Livre des Révélations*, dit Weatherbee. La phrase me semble appropriée.

Pappas eut un petit frisson involontaire et se voûta sur le volant.

— Armageddon, répéta-t-il rêveusement. C'est une espèce d'enfer, non ?

— Non, fit Weatherbee qui s'accrochait à la portière. C'est supposé être l'endroit où se déroulera la dernière bataille entre les force du… Merde ! Faites attention, quoi !

Pappas s'était faufilé entre deux véhicules plus lents et avait fait basculer le lieutenant.

— Entre les forces ? fit le sergent en ignorant ses plaintes.

— Entre les forces du Bien et du Mal. Nom de Dieu ! Nous allons trouver notre Armageddon ici sur le freeway si vous ne ralentissez pas ! Ralentissez, Johnny ! Et c'est un ordre !

A regret, Pappas leva un peu le pied.

— Je me pressais seulement pour arriver au rassemblement, dit-il en souriant. Je n'aimerais pas rater Armageddon.

— Je vous rappellerai cette phrase plus tard, fit doucement Weatherbee.

CHAPITRE XIX

L'Exécuteur avait garé sa voiture dans des buissons denses, près du sommet de la colline qui se trouvait en face de la villa de Sergio Frenchi dans South Hills, et il effectuait le cinquième trajet de sa voiture à sa « planque ». La « Colline de l'Exécution », c'était ainsi qu'il avait baptisé cet endroit, était presque dépourvue de toute habitation. Il n'y en avait que quatre sur toute son étendue, aucune du côté où il se trouvait. Malgré cela, il avait entendu des bruits suspects pendant ses voyages entre la voiture et la « planque », surtout des bruissements dans les buissons et des voix humaines. Il entendit jurer un homme et un cavalier sur sa monture passa à trente mètres de lui, le cheval glissant sur la pente raide et son maître le rassurant avec quelques mots.

Mack Bolan faisait preuve d'une grande prudence, mais il y avait un équipement considérable à déménager et il devait poursuivre son plan malgré la preuve de la présence ennemie. Il avait choisi un creux sous un rocher qui se trouvait à une trentaine de degrés à l'est et dix degrés au-dessus de la villa Frenchi, et qui, de plus, était protégé par les branches des sapins se trouvant à proximité. Plus tôt, il avait fait ses calculs de trajectoire. Sur place, avec un télémètre, il fut surpris par l'exactitude de ses pronostics. Il fit les corrections pour 530 mètres, puis consulta le tableau qu'il avait établi pour la Marlin et décida qu'il lui faudrait viser une vingtaine de centimètres au-dessus des victimes pour compenser la trajectoire descendante de ses balles. Il fit des calculs similaires pour les autres armes qu'il avait « empruntées » à l'armurerie plus tôt, passa un quart d'heure à faire ses installations, puis prit le temps de fumer tranquillement une cigarette en masquant de sa main la braise qu'aurait pu voir un œil hostile.

En fumant, il inscrivit sur un petit carnet en cuir noir les pensées qui lui passaient par la tête. Puis il se leva, vida ses poches des chargeurs supplémentaires pour son pistolet, et retira tout de sa ceinture sauf le 45 et son couteau, puis il s'éloigna pour« reconnaître » les lieux.

Weatherbee lui avait dit que la famille attendait son prochain assaut. Cela ne voudrait que dire qu'ils avaient prévu une contre-attaque et celle-ci se devait d'être personnelle et concentrée si elle devait être efficace. Bolan ne s'inquiétait pas outre mesure de leurs talents de guérilleros. Il s'était noirci le visage, et même le ciel semblait être de son côté ce soir. Une épaisse couche basse de nuages obscurcissant la nuit la plupart du temps. Il s'arrêta près d'un arbre lorsqu'il y eut une brève éclaircie qui illumina indistinctement la Colline de l'Exécution. Pendant qu'il attendait, immobile, respirant à peine, une allumette craqua à quelques mètres de lui et il entendit souffler de la fumée. Le noir se refit immédiatement et Bolan se déplaça aussitôt, montant en cercle et redescendant sur le point rouge de la cigarette. En venant du haut, il s'approcha à quelques mètres du fumeur. Il s'agissait d'un homme seul qui lui tournait le dos, assis, légèrement voûté, sur un rocher. Bolan dégaina son couteau, tâta le sol, et trouvant une branche pourrie, il la lança par-dessus la tête de l'homme. La branche tapa contre le tronc d'un arbre et l'homme se raidit.

— Hank ? appela-t-il doucement.

Bolan était déjà sur lui, un bras autour de la gorge, la lame trouant le thorax. Le corps se détendit, la carabine tomba et glissa dans les buissons. Bolan déposa le cadavre par terre avec douceur. Il éteignit distraitement la cigarette qui se consumait dans l'herbe et poursuivit sa mission de suppression.

La police montée qui faisait un boucan épouvantable plus bas ne le gênait pas particulièrement, mais il ne pouvait se permettre d'ignorer des patrouilles ennemies. Son plan d'attaque, une fois entrepris, limiterait considérablement sa mobilité. Il fallait donc nettoyer la région avant de passer à l'action. Ses oreilles perçurent un autre bruit à sa droite, et dans l'obscurité il s'en approcha, silencieux et mortel.

*

**

Sergio Frenchi aimait un bon combat, c'était évident. Ses yeux brillaient d'excitation anticipée et il communiquait aux autres son enthousiasme. Toute la famille régionale se trouvait là, et à l'appel on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un conseil de la chambre de

Commerce. Tous les niveaux des affaires et du commerce étaient représentés. Il y avait des banquiers, des avocats, un docteur en médecine générale, des comptables, des assureurs, deux professeurs respectés, et parmi eux, des joueurs, des politiciens véreux et des gangsters de tout genre.

C'était un « grand conseil » qui réunissait la région entière, et c'était la première fois que Léo Turrin y assistait. Il était impressionné et surpris par le nombre et l'importance des personnes présentes. Il s'approcha de Nat Plasky.

— Je ne comprends pas. Pourquoi obliger tout le monde à se mettre à découvert à un moment pareil ? Sergio, lui-même, répondit à sa question, levant les mains pour faire le silence.

— Lorsque la famille a un problème, la famille doit être réunie, entonna-t-il.

Il sourit et parcourut de l'œil l'assemblée.

— Et puis… beaucoup d'entre vous n'ont jamais eu à faire face à un danger. Vous êtes mous !… Observez vos mains manucurées, vos cigares à deux dollars… Comment pensez-vous avoir obtenu tout ce luxe, hein ? Vous en jouissez parce que des hommes comme moi, des hommes qui n'ont jamais pris le temps de s'offrir une manucure ou le temps de fumer un bon cigare étaient dehors, dans la mêlée, saisissant, arrachant aux autres le bien dont vous profitez, et cela pendant que vous vous trouviez dans le ventre de vos mères.

— Un discours sur la valeur des choses, fit Seymour *sotto voce*.

Sergio poursuivit :

— Vous autres ne savez pas ce que c'est que de vous faire tirer dessus et…

— A peine, fit Plasky d'une voix grinçante.

—… peut-être que c'est vrai ce que l'on dit de l'Organisation, hein ? Peut-être que nous sommes devenus mous avec toutes ces affaires pseudo-légales. N'oubliez pas les origines. N'oubliez pas les dollars « noirs » qui nous permettent d'être les plus forts. Ecoutez !

Il fit un large geste du bras et montra un groupe assis sur la droite.

« J'entends même qu'il y en a entre vous qui méprisez ces garçons. Léopold, que voici, et son racket de filles. Parmi vous « gentlemen », y en a-t-il qui savent ce qu'a rapporté l'affaire de

Léopold cette année ? Hein ? Eh bien ! cette somme vous rend ridicules tous autant que vous êtes ! Vous m'entendez ? Ridicules !

Il désigna un homme bien habillé à gauche, au bout de la table.

— Vous, Scali. D'où pensez-vous que viennent les cinq millions de dollars qui constituent vos réserves d'assurance, hein ? Du ciel ?

Il agita un doigt accusateur et fixa l'homme d'affaires d'un œil sévère.

— Ils sont venus d'un claque ! Oui ! Comment pensez-vous, messieurs, que nous fournissions des clients à nos demoiselles ? Par une liste que nous remet la chambre de Commerce ? Je vais vous dire une chose - c'est vrai, vous êtes mous ! Et je…

— Je ne l'ai pas entendu se monter comme ça-en quinze ans chuchota Seymour.

— J'aimerais autant qu'il se démonte un peu, fit inconfortablement Turrin en fixant de toute son attention le vieux guerrier à la tête de la table. Je parie qu'il était un drôle de bonhomme en son temps.

— Il a survécu aux guerres, grogna Seymour. Il survivra à celle-ci également. Y a des paris sur le résultat ?

— Pas un, fit Plasky.

— Y a des armes sur le mur, poursuivait Sergio. La plupart d'entre vous n'auront jamais l'occasion de s'en servir, mais il faudrait tout de même en avoir une dans la main lorsque vous passerez cette porte. Ne vous baladez pas à découvert et surtout ne faites pas de stupidités. Nous avons trafiqué la salle de conseil pour qu'elle semble être pleine et en session. Que personne ne se montre avant qu'il ne commence à tirer, et, à ce moment-là, ne tirez pas à moins de voir ce que vous visez. Au nom de Dieu, ne vous descendez pas les uns les autres. Autre chose, à présent…

Il leur parla encore cinq minutes puis les congédia. Ils partirent par groupes de trois ou quatre, faisant des remarques sur les armes qui descendaient du mur. Turrin demeura derrière les autres, espérant pouvoir parler à Sergio. Plasky et Seymour se joignirent à la foule sortante, Seymour jetant un œil par-dessus son épaule vers Turrin, puis sortant sans lui.

Sergio prit Turrin par le bras et lui dit :

— C'est comme le bon vieux temps, Léopold. J'aimerais que ton oncle Agosto soit avec nous, hein ?

— Ce serait chouette, fit Turrin en souriant. J'ai… heu… je pensais à la colline en face. On a des hommes par là-bas ?

Le vieillard rit et lui répondit :

— Tu es un bon soldat, Léopold. Tu es aussi un bon mafioso. D'accord, d'accord. Va là-bas et attaque-toi, seul, à ce Bolan, je pense que tu en es capable.

Turrin n'était pas persuadé que le vieil homme ne se moquait pas de lui, mais il prit ses paroles pour un accord officiel. Il le quitta, monta les escaliers quatre à quatre, courut jusqu'au parking, sortit sa voiture et quitta la propriété.

— Où va Léo ? demanda quelqu'un en regardant la voiture qui dérapait.

Le dos au mur, les bras croisés, et souriant, Sergio lui répondit :

— Il va au-devant du lion dans sa tanière.

Puis à voix basse, il ajouta :

— Je l'espère.

*

**

Le récepteur craqua, puis une voix annonça :

— Une voiture quitte rapidement la villa Frenchi.

Weatherbee se saisit du micro et dit :

— Laissez-la partir. Qu'aucune unité ne se déplace avant que je n'en aie donné l'ordre !

— Que se passe-t-il là-bas, à votre avis ? demanda Pappas.

— Plein de choses, fit Weatherbee. Je donnerais bien cent sous pour avoir le droit d'y aller et de voir quelques visages. Je parie qu'il y en a d'intéressants.

— D'où croyez-vous que Bolan attaquera ?

— Bonne question ! C'est un peu comme essayer de deviner ce que fera l'avant-centre au coup d'envoi. Pour dire la vérité, je n'envie pas ces messieurs de la Mafia. Il faut qu'ils restent sur leurs fesses, attendant que Bolan fasse quelque chose, avant de savoir ce qu'il faut faire et comment réagir. C'est comme avant une attaque atomique, avec ce Bolan.

Pappas souriait.

— C'est un nouveau rôle pour la Mafia, non ? Les rôles sont renversés.

— Oui. Quelle heure est-il ?

— 3h40.

— Vous voyez ! Je vous ai dit que la nuit serait longue. Vous voulez un sandwich ?

Pappas secoua énergiquement la tête.

— Je serais incapable d'avaler une olive.

— Nerveux ?

— Plutôt. J'ai participé à plusieurs opérations auparavant, mais celle-ci…

Pappas prit une position plus confortable et alluma une cigarette.

— Mais ce coup-ci, vous vous trouvez d'accord avec ceux d'en face.

Pappas ne dit rien.

— C'est bien ça ? fit Weatherbee.

— Oh ! merde ! oui. Et alors ? J'admire ce mec.

— Moi aussi, Johnny, moi aussi. N'en soyez pas gêné. Seulement j'espère qu'il n'essayera pas de passer à travers un cordon de flics en tirant, c'est tout.

— C'est pour ça que j'ai les foies ! annonça Pappas en riant.

— On ne peut pas se laisser influencer par les sentiments, Johnny.

— Oh ! Je le sais.

— Un flic sentimental, c'est un flic mort.

— Je sais.

— Le mot d'ordre c'est : tirez pour tuer.

— Ça, je le sais aussi !

— Ne l'oubliez pas, c'est tout, fit Weatherbee avec un sourire amer.

CHAPITRE XX

Mack Bolan vérifia une dernière fois son matériel et répéta mentalement la séquence des événements, puis revint vers le télémètre pour étudier encore une fois la disposition de la colline d'en face. Depuis trente minutes, des gens se tenaient dans la grande salle et faisaient exactement les mêmes gestes, traduits par les ombres qui passaient sur les rideaux de la baie vitrée. Ou ils priaient, ou alors ils pratiquaient le rite, ou alors…

Il resta l'œil collé au viseur, rapprocha sa montre et commença à minuter. Top - le type à la tête de la table lève un bras au moment où un autre se penche en avant… - trois secondes, et quelqu'un passe dans le fond… Top - cinq secondes, un autre type passe dans l'autre sens… Top - cinq secondes et…

Bolan scruta les mouvements pendant cinq minutes, puis sourit et s'occupa de ses affaires. Pas bête, avoua-t-il, pas bête du tout - mais où se tenaient-ils en réalité ? Il n'y avait que très peu de lumière, quelques points, tous à l'étage inférieur.

Il pouvait apercevoir une partie du parking et il vit une voiture partir en trombe. Il la suivit avec la lunette, prit les phares dans les yeux, et la vit disparaître dans le chemin. Il se demanda pourquoi elle partait mais n'y pensa qu'un instant, reportant son attention sur la maison. Il ne pouvait rien voir sur le toit, il n'y avait qu'une ligne indéfinie dans le noir. Il revint vers le sol et remarqua la silhouette d'un homme dans le patio, à moitié caché dans les ombres; près d'un petit muret qui lui arrivait à la taille. Un pistolet, il se grattait l'épaule avec le canon d'un pistolet. Crétin. Mack Bolan parcourut le mur, cherchant d'autres présences humaines. Une porte s'ouvrit brusquement, une lumière blanche jaillit sur les dalles une demi-seconde, puis la porte se referma. Il continua à observer cet endroit et revit la porte s'ouvrir, cette fois sans lumière et deux hommes sortir pour monter en courant les marches de la villa. Bolan sourit. Ils apprenaient — mais pas assez vite. Il perdit les hommes lorsque ceux-ci arrivèrent sur les hauteurs de la bâtisse et sa curiosité se reporta sur le toit.

Bolan regarda sa montre et attendit. Il avait prévu une séquence minutée et il préférait attendre une heure précise pour commencer. Encore quelques minutes. Il se mit à penser à Valentina, à sa mère, son père, à ce gosse, Johnny, qu'il n'avait qu'à peine connu et qu'il ne connaîtrait certainement jamais, et à Cindy, l'être qu'il avait connu mieux que quiconque sans la connaître du tout.

Une minute avant l'heure H. Il avait promis à Val de revenir. Une promesse vaine, une promesse qu'il ne comptait pas pouvoir tenir. Bolan était un soldat il connaissait les risques d'un soldat, il savait qu'il n'y avait que peu de chances qu'il puisse quitter cette colline. Les flics étaient partout; ils avaient peut-être même des chiens. Si la Mafia ne le tuait pas, les flics s'en chargeraient. Douce Val. Tendre, passionnée, et douce; Valentina. Tout cela était infiniment triste.

Il mit de côté sa tristesse et se rapprocha d'un long tube qui se trouvait près du télémètre, calcula une dernière fois son azimut et commença à compter :

— Dix, neuf, huit…

Le tube chuinta bruyamment et le projectile siffla sur la colline. La tuerie commençait.

*

**

— Nom de Dieu ! s'écria Pappas. Qu'est-ce que c'est ? d'où ça vient ?

— Une espèce de rocket ! hurla Weatherbee.

Un engin étincelant hurla à travers la nuit à une vitesse prodigieuse, s'écrasant contre t'angle de la villa, vers le bas, en explosant. Toutes les lumières s'éteignirent et il n'y eut plus que l'illumination sourde des flammes qui léchaient les débris. Un homme hurlait à l'agonie, et l'on pouvait entendre des voix excitées s'interpeller.

Weatherbee et Pappas étaient debout sur le périmètre de la propriété et observaient la villa une centaine de mètres en dessous.

— D'où c'est venu ? demanda Pappas d'une voix excitée.

— De ces collines, là-bas, aboya Weatherbee. Passez-moi ces jumelles !

— Vous pensez qu'on devrait descendre pour leur donner un coup de main ?

— Ça va pas non ! Ils nous tireraient dessus autant que Bolan. Et puis, lui, n'en a pas fini, vous pouvez y compter.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! cria Plasky. Il nous bombarde !

— Ferme-la et baisse la tête, imbécile, grinça Seymour. Ce n'était que le premier coup de feu !

— Coup de feu ! Coup de feu ! Tu appelles ça un coup de feu ? Où est Sergio ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Que tout le monde reste à l'abri et se contrôle ! intima la voix de Sergio de l'étage au-dessus. Est-ce que quelqu'un a vu d'où le coup est parti ?

Un ensemble de voix nerveuses essayèrent de se faire entendre en même temps.

— Du ciel ! hurla l'un.

— Du sud ! fit un autre.

— C'est venu de la lune ! grinça une voix près de Seymour.

— Merde ! Merde ! cria Sergio. Ouvrez les yeux maintenant ! Cherchez un éclair, un peu de fumée, n'importe quoi ! Mais ouvrez les yeux !

— Messieurs les Anglais… En avant, sabre au clair et ainsi de suite… bougonna Seymour.

Mack Bolan complétait son second compte à rebours. Au moment de dire « zéro », il appuya sur un bouton qui déclencha une fusée éclairante. Il sourit et prit la Marlin regardant à travers la lunette. Quelques secondes plus tard la fusée explosa juste au-dessus de la villa Frenchi, et bascula lentement vers la terre, éclairant les lieux comme un soleil de poche. La lunette parcourait déjà le toit lorsque la lumière se fit, et un visage surpris apparut sur la lentille. Le doigt de Bolan réagit immédiatement avec son instinct habituel. La grosse carabine rugit et se cabra, Bolan se battant avec pour garder l'œil collé à la lunette; il vit tomber sa cible, les mains sur l'estomac. Bolan confirma sa correction de trajectoire, de la tête à l'estomac il y avait une trentaine de centimètres. Il appuya un peu vers la gauche et trouva une autre cible. De nouveau il appuya sur la détente et la carabine s'écrasa contre son épaule. Encore quelques degrés à gauche et il en trouva une nouvelle, et ainsi de suite; il ne

s'était passé que cinq secondes. Il posa la Marlin et colla l'œil au télémètre pour avoir une vision plus large. Le toit était plein d'hommes, les uns debout et regardant stupidement la fusée éclairante, les autres immobiles, terrifiés, et un dernier qui tentait de soutenir un corps sanglant. Mais la plupart se cachaient derrière le petit parapet qui faisait le tour du toit. Apparemment personne n'avait vu d'où provenaient ses coups et personne n'avait retourné son feu.

Bolan secoua la tête et murmura :

— Alors ? Où sont les amateurs ?

Puis il recommença un compte à rebours.

— Il y a quatre morts et un blessé en haut ! hurla une voix du toit.

— Sergio ! Sergio ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Combien de temps brûlent-ils ces trucs ?

— Baissez-vous ! Baissez-vous ! Et gardez un œil ouvert !

C'était Sergio, haletant d'excitation.

— Pete ! Barney ! Tirez sur ces collines !

Le claquement d'une mitraillette rompit le silence momentané, puis de nouveau, et cela ne faisait rien qu'il n'y eût pas de cible visible. Le simple fait d'entendre parler une arme de leur camp rassurait les mafiosi. Un éclair jaillit du noir.

— Merde ! Encore une roquette !

La roquette vint s'écraser sur le toit au moment où la torche s'éteignait, faisant un bruit de tonnerre, délogeant hommes, tuiles, ciment, les faisant tomber comme une pluie dans le patio en bas. Des cris de terreur et des gémissements de douleur suivirent, puis il y eut le noir inquiétant de la nuit. La mitraillette reprit son tir, par à-coups, mais ses aboiements impuissants ne réconfortaient plus personne. Des hommes couraient aveuglément dans le noir. Des jurons étouffés, des souffles courts, et des cris de douleur donnaient une image assez atroce du lot des combattants novices. Et ce n'était que le commencement. Des explosions successives éclatèrent alors, ne laissant pas intacte une seule pierre de la villa Frenchi. Même les mitraillettes cessèrent leurs bavardages inutiles. L'exode de la famille battait son plein.

*

**

— Il les bombarde au mortier, annonça sombrement Weatherbee.

— Où est-ce qu'il a déniché ce matériel ? demanda Pappas d'une voix presque admirative.

— Ce n'est pas important. Ce qui l'est, c'est qu'il sait s'en servir.

Un éclat d'obus, passé à quelques centimètres de Pappas, s'incrusta dans la portière de la voiture.

— A terre, fit placidement ce dernier en se couchant près du véhicule.

— Je crois l'avoir repéré, annonça Weatherbee. Près du sommet de la colline, presque en face de la villa. On ne voit rien des tirs du mortier mais s'il lance une nouvelle fusée - enfin, fixez ce point…

Mais les yeux du sergent fixaient autre chose. Une autre fusée éclairante illumina le ciel et le sergent se protégea les yeux d'une main.

— Quel mec ! dit-il doucement. Quel sacré mec !

*

**

Le sacré mec se posait des questions angoissantes. Tout s'était trop facilement passé. L'ennemi était en déroute totale et rien, rien, ne l'avait menacé. Il les avait complètement surestimés ou alors… Il colla l'œil au viseur et tira cinq coups dans une voiture qui prenait la fuite le long du chemin tournant. Elle quitta le chemin, fit une embardée et revint dessus pour se retourner sur le flanc comme un jouet avant de s'enflammer. Une autre voiture qui l'avait suivie de près vint se caramboler dans les débris et explosa à son tour. Le spectacle révélé par la dernière fusée était un carnage. La villa était à moitié rasée, deux des murs se tenaient encore dans un nuage de poussière et de fumée. Plusieurs des voitures étaient ensevelies dans le parking sous les décombres. Les pare-brise éclatés et les carrosseries endommagées des autres témoignaient de la violence des explosions. Il y avait des corps étendus partout.

— Ils doivent avoir quelque chose de prévu, se dit Bolan. Certainement, certainement.

Il envoya encore une fusée, prit le télémètre et scruta les ruines avec minutie; il entendit alors un son familier qu'il n'avait eu l'occasion d'entendre depuis le Viêt-Nam. Un hélico. Un hélicoptère,

tout près, trop près. Les flics ? se demanda-t-il. Ou l'arme secrète de la Mafia ?

Rapidement Bolan choisit une mèche courte pour une fusée, recalcula l'azimut du petit mortier et tira aussitôt. La fusée éclata immédiatement, éclairant le ciel, haut dans l'atmosphère au-dessus du canyon, illuminant l'hélicoptère. L'engin était si proche que Bolan vit le pilote porter son bras devant les yeux pour se protéger et la tête blanche d'un homme derrière le plexiglass. La fusée éclaira également la position de Bolan; l'appareil vira vers l'obscurité lorsque Bolan tendit la main vers la Marlin. Il l'entendit faire un virage serré et le vit revenir vers la lumière. Des coups de feu partirent de l'hélicoptère : il y avait une mitraillette. Le télémètre fit un bond de côté, emporté par une balle. Mack Bolan roula par terre, essayant d'épauler la Marlin, résistant au désir de tirer de la hanche, puis l'hélicoptère disparut. Bolan se traîna jusqu'à un tronc d'arbre et s'assit calmement dessus, attendant, l'œil rivé le long de la lunette vers le crachotement du moteur.

Soudain, il fut de retour, venant de l'autre côté, et l'œil de Bolan se déplaça et prit position derrière la lunette, attendant que la cible se matérialise. Une tête blanche apparut sur la lentille, si proche que Bolan pouvait voir l'excitation des yeux sous d'épais sourcils, puis son doigt fit pression sur la détente, la carabine se cabra et les yeux perdirent leur éclat alors que la mitraillette aboyait.

— Je le vois ! s'écria Pappas. Ils le voient aussi ! Hé ! Y a une mitrailleuse dans l'hélico !

— Donnez-moi les jumelles, ordonna Weatherbee.

— Voilà ! - Nom de Dieu - Y'en a même pas besoin ! C'est comme les reportages sur le Viêt-Nam.

— Mais on est pas au Viêt-Nam, vieux, murmura Weatherbee.

— Oh ! Le salaud. Vous le voyez, ce mec ?

Le long « cra-ac ! » de la Marlin domina les autres sons par sa puissance, puis vinrent les lourdes détonations de la mitrailleuse, entrecoupées par une série de trois coups de la carabine. Le bruit des pales se modifia, et l'hélicoptère se déséquilibra et vrilla curieusement en pleine vue dans la lumière de la fusée éclairante qui ne semblait jamais vouloir descendre.

— Bon Dieu ! Je crois qu'il les a touchés, respira Weatherbee.

— Et comment ! Cet hélico tombe !

— L'Exécuteur, annonça Weatherbee, d'une voix plate, a survécu à Armageddon.

*

**

Pourtant Mack Bolan n'aurait pas été immédiatement d'accord avec le jugement du lieutenant Weatherbee concernant la bataille. La blessure à l'épaule s'était réouverte et il avait le flanc trempé de sang. Il regarda l'hélicoptère disparaître derrière des arbres et attendit l'explosion, grognant lorsqu'il l'entendit, puis il boita jusqu'à sa planque et fouilla dans sa trousse de secours. Pendant les dernières minutes du combat il s'était fait quelque chose à la cheville, et, à présent, il entendait des bruits au-dessus de lui dans la broussaille. Il se mit lestement une compresse sur la plaie et se traîna derrière un arbre, laissant la Marlin là où elle se trouvait, espérant que la fusée s'éteindrait vite.

Quelqu'un descendait la colline, essayant à la fois d'être rapide et silencieux, ce qui était impossible dans ces bois. Une pierre de la taille d'une balle de tennis roula sur la pente, s'écrasant contre un arbre à quelques mètres d'où se tenait Bolan. Un moment plus tard, Léo Turrin apparut, haletant de fatigue et d'énervement.

— Bolan ? appela-t-il doucement. Vous êtes là, Bolan ?

Bolan secoua la tête avec résignation.

— Vous n'apprendrez jamais, Léo, fit-il en sortant de l'ombre, le 45 à la main.

— Bon Dieu ! Je suis content que vous soyez encore en vie ! s'écria Turrin avec agitation. J'ai essayé de vous prévenir de l'hélicoptère, mais j'pouvais pas vous trouver.

— Laissez tomber, je ne marche pas, fit Bolan sur un ton surpris et dédaigneux.

Turrin allongea les bras et s'assit doucement par terre.

— Merde ! souffla-t-il. Faut que j'arrête de fumer. J'peux à peine respirer.

— Y a pas que fumer qu'il faudrait arrêter, lui dit Bolan.

— J'peux enlever une chaussure ?

L'épaule de Bolan commençait à le brûler horriblement.

— C'est le dernier vœu ? fit-il d'une voix impatiente.

— Ouais, ouais. Vous pouvez dire qu'il s'agit de mon dernier vœu. Je peux ?

La fusée perdait de son éclat et commençait à disparaître sur l'horizon derrière un bosquet d'arbres. Bolan se rapprocha et se mit sur un genou, le 45 en avant.

— Si vous essayez de me faire patienter jusqu'à ce qu'il fasse noir, oubliez, dit-il.

Turrin s'était déchaussé et décollait la semelle intérieure. Il sortit une carte plastifiée et la tendit à Bolan.

— Jetez d'abord un coup d'œil là-dessus, dit-il calmement.

Bolan étudia la carte dans la lumière mourante de la torche, essayant de fixer son captif en même temps. Puis il se mit à rire et rendit la carte.

— Vous ne saurez jamais à quel point vous avez failli devenir un agent spécial mort, dit-il.

— J'ai déjà tellement prié que je recommence à croire, fit Turrin en souriant.

— Ça ne vous intéresse pas de m'arrêter ? demanda Bolan sur un ton badaud.

Ses doigts vinrent se placer sur la plaie et il la comprima avec force. Le 45 resta immobile.

— Je n'ai aucune autorité de ce côté des Rocheuses, fit Turrin toujours en souriant. Vingt dieux ! Vous les avez drôlement arrosés, ces fumiers. Y reste quelque chose pour la justice ?

— J'en doute, dit Bolan qui pensait à autre chose. Dites-moi, Léo, ma petite sœur… ?

— Je suis coupable, dit Turrin d'une voix égale. Ça faisait partie de ma couverture, bien sûr. J'essayais d'adoucir les premiers coups, les envoyer à des types bien, mais… y a pas à dire, ça me retournait les tripes à chaque fois pour toutes ces gosses, celles comme votre sœur. Ça fait des années que je travaille sur ce coup, sergent. Et il y a des choses qui sont plus importantes que quelques gosses qui tournent mal. J'espère que vous le comprendrez.

— Je le comprends, fit Bolan la gorge serrée. Bon. Barrez-vous sur la colline et transmettez mes amitiés à votre épouse. Ah ! Au fait, Léo, ces détails fascinants que me donnait Weatherbee, c'était vous ?

Turrin acquiesça lentement.

— Et pendant tout ce temps vous essayiez de me faire la peau…

— Vous auriez pu me prévenir, répondit Bolan sur un ton de reproche.

— Je ne vous en veux que pour un truc, sergent, déclara Turrin, le visage sombre. Je pense que je ne vous pardonnerai jamais d'avoir prévenu ma femme. Maintenant je vais me retrouver avec une femme inquiète sur le dos.

— Ce sont les seules qui soient bien, fit doucement Bolan.

Il pensait à une autre femme inquiète et il n'aimait pas cette sensation de sang qui lui coulait sur le côté.

— Allez, ajouta-t-il, remontez là-haut. Il faut que je me barre.

Turrin remit sa chaussure, se leva et disparut dans les bois. Mack Bolan grogna, puis redescendit vers sa planque reprendre quelques objets personnels, tenta encore d'épancher le sang puis descendit vers le fond du canyon.

Des voitures filaient des deux côtés des collines, et Bolan savait que la police allait bloquer la région pour cerner tout ce qui subsistait des combattants. Un cheval hennit vers sa droite et avec le panache du désespoir qui lui venait de son hémorragie, il héla :

— Par ici ! Hé ! Par ici.

Il se cacha dans un buisson fleuri et attendit. Un instant plus tard, il vit un homme à pied qui tenait un cheval. Bolan abattit le 45 sur la tête du policier, se saisit des rênes et se hissa sur le dos de la bête, prenant la direction du fond du canyon. L'aube serait là dans moins d'une heure. Il ne lui restait pas beaucoup de temps pour rejoindre sa « femme inquiète ». Il savait qu'il ne pourrait faire tout le chemin à cheval. Tout ce qu'il désirait à présent c'était un peu de distance, du temps et beaucoup de chance. Peut-être qu'il ne se ferait pas dévorer cette fois, après tout. La victoire lui semblait amère. La victoire se ramenait à une épaule en feu, une cheville endolorie, la nausée et une angoisse dans la poitrine pour une femme amoureuse qui attendait.

CHAPITRE XXI

Mack Bolan s'éveilla en sursaut et fixa les yeux profonds de Valentina.

— Oh ! Tu te réveilles toujours lorsque je te regarde, dit-elle d'une voix légère.

Bolan cligna des yeux.

— Je rêvais ? demanda-t-il faiblement. Ou est-ce que tout ça est vraiment arrivé ?

Son épaule avait un nouveau pansement et il y avait des draps frais contre sa peau.

Valentina se pencha en avant et lui baisa doucement les lèvres.

— Tu t'es évanoui devant la porte, expliqua-t-elle. Tu ne t'en souviens pas ?

— Je me sens faible, faible, faible, marmonna-t-il.

— C'est bien fait ! Et c'est normal.

Elle montra le journal qui se trouvait sur ses genoux.

— Ça dit que tu as tué vingt-trois hommes et gravement blessé cinquante et un.

— C'est vrai ?

— Oui. Regarde la manchette.

Il fixa les grosses lettres noires au sommet de la page : Mack Bolan l'Exécuteur élimine la Mafia. Il referma les yeux et tendit un bras pour lui prendre la main. Elle était douce et petite et Bolan ressentit une pointe au cœur.

— Je pensais que j'allais y rester, Val, dit-il tout bas.

Elle s'allongea près de lui, faisant attention à sa blessure, et mit son visage près du sien.

— Je ne te l'aurais jamais pardonné, chuchota-t-elle.

— Tout ira mieux à présent, fit-il.

— Je sais. La guerre est finie, tu as gagné.

— Pas la guerre, mon amour, une bataille. Il faut le comprendre. La guerre continue. Je n'ai gagné qu'une bataille.

Elle se raidit un peu, puis se colla contre lui.

— Pendant que tu dormais tu parlais… Tu disais qu'il n'y avait pas de victoire. Qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Je ne sais pas, dit-il franchement.

— Mais tu ne ressens pas ta victoire ?

Bolan l'entoura de son bras valide et plaça doucement le bras blessé, pensant que bien entendu il ressentait la victoire - à présent.

— Un homme se bat « pour » certaines choses, et non « contre » elles, dit-il.

Elle se pencha en arrière et le fixa. Il ouvrit les yeux et lui rendit son regard.

— Que voulais-tu dire ?

Il sourit, ignorant la douleur de son épaule.

— Traduction littérale, Val, dit-il. Ça veut dire que je t'aime comme un fou.

— Et c'est une victoire ? dit-elle avec une étrange lumière au fond des yeux.

— C'est la seule victoire que l'homme puisse connaître, dit Bolan.

Elle s'éloigna de lui, enleva sa robe de chambre, son unique vêtement, baissa le drap et se glissa dessous pour se lover contre lui.

— Je te mets au défi de prouver cette victoire, dit-elle. Dès que ta force sera revenue.

— Ma force n'est pas partie, dit-il en souriant.

— Je sais bien où elle réside, ta force, murmura-t-elle. Notre lune de miel n'a pas été si courte que ça. Et puis elle n'est même pas terminée. N'est-ce pas ?

— Certaines choses, comme la guerre ou l'amour, ne sont jamais terminées, dit-il en la serrant contre lui.

— Nous c'est quoi ? demanda-t-elle nerveusement.

— Nous, nous sommes la victoire sur les deux.

Elle soupira et mit le visage dans le creux de son cou.

— La victoire est bien douce, chuchota-t-elle.

*

**

Valentina dormait, une main en travers de son corps à lui. Mack Bolan n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Il avait égratigné l'Organisation criminelle la plus puissante du monde. Déjà, il savait qu'elle rassemblait ses ressources pour écraser le moustique téméraire qui avait osé piquer sa cheville.

Bolan ne se faisait aucune illusion. Il était devenu en une nuit une légende, une source de richesses pour chaque tueur à gages du pays, et une honte pour tous les « mafiosi » du monde.

Il se savait aussi condamné qu'un homme en cellule qui attend l'échafaud. Mais il était déterminé à faire durer ses derniers mètres, à combattre jusqu'au bout, à leur dévorer les tripes lorsqu'ils l'avaleraient.

Bolan avait pris des mesures pour minimiser le danger qui le guettait. Il s'était teint les cheveux, avait fait pousser sa moustache. Cette couverture, pensait-il, le protégerait jusqu'à la Californie. Là, il trouverait un meilleur déguisement chez un chirurgien militaire qui lui devait la vie - un chirurgien dont l'expérience sur le champ de bataille lui avait donné sa spécialité : la chirurgie esthétique. Mack Bolan se trouverait un nouveau visage en Californie. Il laisserait derrière lui, à Pittsfield, un frère orphelin, un tas d'argent, et une fille amoureuse qui s'occuperait des deux. Il y laisserait aussi son identité.

Au fond de lui, l'Exécuteur sentait une image le hanter. Celle de Cindy, sa petite sœur, nue, sur un lit avec un inconnu. Cindy qui pleurait. Cindy morte…

Devant lui se dressaient les portes de l'Enfer. Mais il était prêt à affronter l'Enfer. Et, il y en avait quelques autres qui feraient bien de s'y préparer.